This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

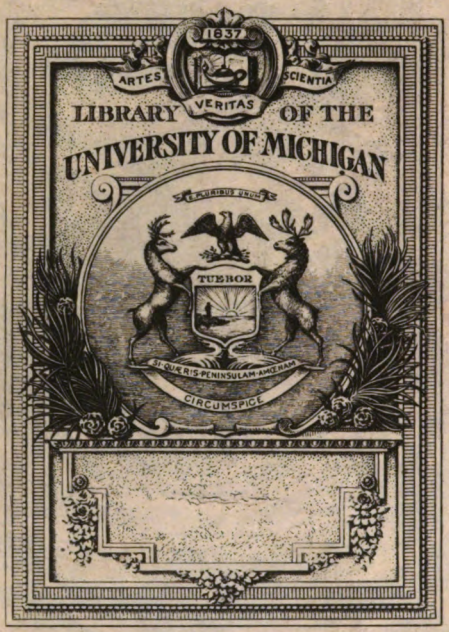
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 52386 3

Digitized by Google




Digitized by Google

848
R461
C5

Digitized by Google

Digitized by Google

848
R461
C5

Digitized by Google

Digitized by Google

3e mille

# Le
# Roman de Renard

VERSION MODERNE PAR
LÉOPOLD CHAUVEAU

PAYOT, PARIS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# LE ROMAN DE RENARD

Digitized by Google

## DU MÊME AUTEUR

---

DERRIÈRE LA BATAILLE (Payot, Paris). In-16 . . . . . 5 fr.

HISTOIRE DU POISSON SCIE ET DU POISSON MARTEAU (Payot, Paris). In-16. . . . . 5 fr.

L'OMBRE DU PANTIN (Au Sans Pareil, 1924).

Digitized by Google

# LE

# ROMAN DE RENART

VERSION MODERNE PAR

LÉOPOLD CHAUVEAU

PAYOT, PARIS

106, Boulevard Saint-Germain

—

1924

*Tous droits réservés.*

Digitized by Google

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
*Copyright 1924, by Payot, Paris.*

Digitized by Google

A LA MÉMOIRE DE

RENÉE CHAUVEAU

Digitized by Google

Digitized by Google

Cross Coll.
Depos.
11-16-29
19434

# AVANT-PROPOS

*Ceci n'est pas une traduction.*

*Le* Roman de Renard *nous est arrivé, conté par fragments, en plusieurs versions. Ces versions ne peuvent pas être mises bout à bout pour constituer un tout. Elles empiètent les unes sur les autres, s'embrouillent les unes dans les autres, répétant les mêmes aventures sans les attribuer toujours aux mêmes personnages, les modifiant, non seulement dans leurs détails, mais aussi dans leur commencement et dans leur terminaison.*

*J'ai essayé de tirer de ces versions fragmentaires, un récit suivi qui formât le Roman complet de Renard.*

*Le plus souvent j'ai simplement choisi, entre les variantes d'une même aventure, celle qui m'a paru la meilleure. Parfois j'ai complété ces variantes les unes par les autres. Je me suis efforcé de conserver la charpente de chaque épisode, jusque dans l'arrangement des dialogues et la succession des répliques — si j'ai souvent diminué leur longueur. J'ai dû, parfois, mettre un peu de mon grossier ciment entre deux chapitres — j'en ai mis le moins possible* [1].

*Je tiens à dire bien haut — pour que ceux qui auraient le droit de me le dire ne pensent pas me l'apprendre — que je n'ai aucune science et aucune prétention à la science. J'ai lu, la plume à la main, les textes publiés par Méon* [2]. *J'ai lu ces textes en profane, avec passion, et le désir m'est venu de mettre à la portée du public moderne cette œuvre qui a joui d'une immense popularité, qui s'est répandue dans l'Europe entière et n'est tombée dans l'oubli, en France, que lorsque le vieillissement de la langue l'a rendue inaccessible au plus grand nombre.*

*Je considérerais que j'ai réussi si cette version permettait à ceux que rebutent la langue difficile des vieux conteurs et le désordre dans*

1. *J'ai laissé complètement de côté « Renard le nouvel » où l'on ne retrouve plus rien de l'ancien esprit de Renard.*

2. Le Roman de Renart — *publié d'après les manuscrits de la bibliothèque du Roi des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, par M. D. M. Méon. A Paris, chez Treuttel et Würtz.* 4 *vol.* 1828 — *et* 1 *vol. de supplément par Chabaille, chez Silvestre,* 1835.

Digitized by Google

*lequel ils nous présentent les aventures de Renard — si cette version, dis-je, permettait à ceux-là de comprendre quelle prodigieuse épopée — la lutte, contre la force brutale, de l'intelligence servie par la ruse — quels trésors d'invention et d'observation psychologique sont enfouis dans ce désordre.*

*Puisse le lecteur retrouver, à travers le français moderne, un peu du charme de ces vieilles histoires — sentir, du moins, avec quel frais amour de la nature, quelle profonde connaissance de la campagne la vie rustique y est dépeinte.*

*Les paysans travaillent aux champs, labourent, gardent leurs bêtes, braconnent. Nous entrons dans leurs maisons où leurs femmes s'occupent du ménage, où le feu couve toute la nuit sous la cendre. Il suffit d'y jeter une poignée de foin pour, soudain, voir clair et découvrir les maraudeurs, loup et renard, qui sont entrés. Les plus pauvres ont coq et gelines au poulailler. Les plus riches possèdent vastes fermes, troupeaux d'oies, de vaches et de moutons, attellent huit bœufs à leur charrue. Les granges des nonnes et des moines regorgent de tous les biens de la terre. Mais les prêtres séculiers — prêtres mariés, comme ils l'étaient encore — ont femme et fils qui les ruinent. Des charretiers passent sur la route pavée — un pèlerin est couché au pied d'un arbre et dort. A travers champs, à travers bois, meutes et chasseurs sonnant du cor, galopent — et au loin nous apercevons la terrible figure du comte qui fait pendre, sans miséricorde, quiconque touche à son gibier.*

*Mais ces êtres humains ne sont que personnages secondaires. Au premier plan, personnages principaux, voilà les animaux qu'agitent les passions féroces et violentes du temps — passions humaines de tous les temps. Ils sont de vrais animaux. Chacun a son caractère propre, son poil, son odeur, ses habitudes, ses goûts. Tout à coup ils deviennent semblables à des hommes, chevauchant, maniant l'épée ; et puis, brusquement, ils retombent sur leurs pattes, n'ont plus que dents pour mordre et griffes pour déchirer. Ils se battent, se trompent, se haïssent, se vengent avec une impitoyable cruauté. Ils aiment aussi, mais seul l'amour pour la femme et pour les enfants est un amour profond qui résiste à tout. Bref ils vivent, et cette vie nous est contée avec tant de naturel et de simplicité que nous ne pouvons nous empêcher de la tenir pour l'image fidèle de ce qu'était la vie des hommes aux siècles du moyen-âge.*

1er mai 1924. LÉOPOLD CHAUVEAU.

Digitized by Google

# PROLOGUE

Quand notre grand-père Adam et notre grand'mère Ève eurent mangé le fruit défendu, ils eurent, comme vous savez, honte et froid tout à coup d'être nus. Et Dieu les chassa du paradis.

Ils ne furent d'abord pas très tristes, parce qu'ils commençaient à s'ennuyer au paradis, à y trouver longues les journées inoccupées. Et tous ces fruits qu'ils n'avaient qu'à prendre, qui étaient toujours mûrs à point, au bout de leur bras simplement étendu, devenaient fades.

Mais cependant, quand la souffrance se fut appesantie sur eux, dans le froid, avec la faim, avec la soif, avec cette honte surtout qui ne s'en était pas allée tout à fait, même après qu'ils se furent vêtus de feuillages, ils oublièrent la monotonie et l'ennui du jardin perdu, ils se rappelèrent seulement la planté de biens qu'ils y avaient, et tant à manger qu'ils voulaient, et tant à boire, et cette paix, cette joie qui bouillonnait en eux-mêmes, à petit feu, ils ne savaient pas où en eux-mêmes, mais en eux-mêmes sûrement, un peu partout.

Digitized by Google

Le travail, ils le prirent tout de suite en dégoût, comme bien vous pensez, et ils y étaient très maladroits car personne ne leur enseignait comment s'y prendre, ni ne les aidait.

Un jour, ils étaient assis tous deux au bord de la mer. Ils avaient trouvé quelques coquillages qu'ils avaient mangés mais ils avaient encore faim, la mer montait, ils ne trouvaient plus rien.

Alors le Seigneur Dieu fut ému de pitié. Il revêtit cette forme humaine qu'il revêtait naguère pour se montrer à leurs yeux dans le jardin du paradis — la forme d'un vieillard à longue barbe blanche — il marcha sur la plage et se trouva devant eux.

Ils ne furent pas bien contents de le voir. Ils eurent peur ; et ils gardaient aussi de la rancune contre lui — Ève surtout qui avait déjà oublié tout à fait l'ennui du paradis et se rappelait seulement la douce vie de paresse qu'elle y menait,

Le Seigneur Dieu tendit à Adam une baguette de coudrier :

— Prends ! lui dit-il. Chaque fois que tu frapperas la mer avec cette baguette, de l'eau sortira un animal qui te sera utile. Garde-toi surtout de laisser frapper Ève, tu sais déjà qu'il ne te peut venir d'elle que du mal.

Adam restait comme un nigaud, la baguette à la main. La forme du Seigneur Dieu avait disparu — mais sa Présence et sa Puissance étaient toujours là, comme elles sont toujours partout, invisibles à nos chétifs yeux humains.

Ève se mit à rire et dit :

— Essaie ! Frappe ! et voyons ce qui va sortir de l'eau !

Adam mit les pieds dans la mer et cingla l'eau.

Digitized by Google

Aussitôt, à l'endroit qu'il avait frappé, apparut, vague d'abord comme une nuée, et puis précise et nette la forme d'un mouton. Et c'était un vrai gros mouton, à blanche laine épaisse, qui fit :

« Bé ! Bé ! »

et puis sauta en éclaboussant Adam, et puis s'en alla, trottinant, lécher les genoux d'Ève, faisant encore :

« Bé ! Bé ! »

— Oh ! Oh ! dit Ève, la bonne laine que nous pourrons prendre, pour avoir chaud en hiver ! et le bon lait que nous aurons ! et la bonne viande quand nous en voudrons manger !

Et battant des mains, dansant, elle effraya le mouton qui se réfugia près d'Adam. Adam lui gratta doucement la tête pour le rassurer.

— Donne-moi la baguette, dit-elle, que je frappe à mon tour pour avoir un autre beau mouton, encore plus beau, qui sera à moi, rien qu'à moi.

Adam lui dit que le Seigneur Dieu ne voulait pas qu'elle frappât, et que si elle frappait il leur adviendrait encore dommage, comme lorsqu'elle avait désobéi en mangeant le fruit défendu.

Mais tant elle cajola Adam, tant elle lui représenta qu'ils ne risquaient plus de rien perdre, puisqu'ils avaient déjà tout perdu, qu'Adam enfin lui donna la baguette, et elle frappa.

La forme qui vint fut la forme d'un loup. Dès qu'elle fut vrai loup, un grand loup était là qui montra les dents

Digitized by Google

à Ève et se jeta sur le mouton. Le mouton s'enfuit, poursuivi par le loup.

— Qui viendra à mon aide maintenant ? soupira Adam. Voilà mon beau mouton parti, et l'autre bête va le dévorer !

Il arracha brusquement la baguette à Ève qui se mit à pleurer en l'appelant « grand brutal ». Et il frappa la mer encore.

Aussitôt une bête naquit. Elle ressemblait au loup.

Adam resta penaud. Ève ricana :

— Tu n'es pas plus adroit que moi !

Ils ne savaient pas que cette bête qui ressemblait au loup, n'était pas un loup, mais un chien. Le chien bondit en aboyant autour d'Ève qui eut peur et courut se réfugier dans les bras d'Adam.

Et tout à coup le chien partit au grand galop à la poursuite du loup qui houspillait de près le mouton. Il l'attrapa par une oreille qu'il tira, mordit, déchira si bien que le loup abandonna son gibier et alla se cacher dans les bois, hurlant, secouant la tête, arrosant de sang les buissons alentour.

Le chien, soufflant à coups précipités, tirant une longue langue rouge, humide, ramena le mouton vers Adam et Ève qui furent joyeux de voir revenir leur laine, leur lait et leur future viande.

Après cela, Adam ne lâcha plus la baguette, mais il ne sut pas si bien la garder et la cacher que, pendant son sommeil, Ève ne la lui dérobât et n'allât frapper la mer.

La première fois qu'elle frappa, de nuit, tandis qu'Adam

Digitized by Google

dormait, de la mer sortit un goupil, le père de tous les goupils qui depuis sont nés, et entre lesquels celui qui se nommait Renard fut le plus célèbre par ses ruses, malices et cautèles — tellement que, de lui, tous les goupils ont été, après lui, appelés renards en bon langage français.

Adam frappa la mer encore. Chaque fois une bête naissait qui devait être utile à lui et à ses enfants, à nous. Ainsi naquirent des frappements d'Adam, la vache, la chèvre, le cheval, la poule, la dinde, le canard, l'oie, et autres bonnes bêtes domestiques.

Pour ce qui est du chat, on n'a jamais su s'il était né d'Adam ou d'Ève. Il est à la fois bon et mauvais pour l'homme, les uns lui trouvant plus de bon, les autres plus de mauvais ; et selon qu'on pense ainsi ou ainsi, on croit qu'il est né de l'un ou de l'autre, car si toutes les bonnes bêtes utiles sortaient de la mer aux frappements d'Adam, toutes les mauvaises sortaient aux coups dont Ève cinglait l'eau chaque fois qu'elle avait su, par artifice, dérober la baguette.

C'est pourquoi ceux qui reprochent à Notre Seigneur Dieu d'avoir créé les bêtes qui ne nous portent que nuisance et dommage, blasphèment très vilainement puisque ce n'est pas lui qui est responsable de leur naissance, mais bien seulement Ève, la femme, dont sont nés encore pour nous tous les autres maux qui infestent la terre.

Mais il ne lui en faut pas vouloir, non plus qu'à ses filles, nées d'elle, qui sont mortes ou qui vivent encore maintenant, car le monde, sans les maux qui l'encombrent, serait séjour bien monotone.

Digitized by Google

Que bénie soit donc notre grand'mère Ève pour tout le mal qu'elle a créé, et aussi pour avoir créé le goupil dont nous allons vous narrer les aventures.

Et qu'avec elle soient bénies ses filles, petites-filles, arrière-petites-filles, jusqu'aux générations de celles qui vivent aujourd'hui et nous font encore tant de bien, tant de mal, et peuvent seules nous donner le courage et la force de supporter tous les maux qu'elles nous font.

Digitized by Google

# PREMIÈRE PARTIE

## COMMENT RENARD DÉROBA LES JAMBONS D'YSENGRIN

Ysengrin, le loup, était un puissant baron qui avait beaucoup de force et de courage, mais peu d'intelligence.

Renard et lui furent longtemps bons amis. Ysengrin appelait Renard « mon beau neveu ». Renard lui répondait « mon oncle » bien qu'ils ne fussent pas vraiment oncle et neveu.

Peut-être restèrent-ils si longtemps bons amis parce que le loup n'avait pas l'esprit assez fin pour reconnaître les bourdes dont son beau neveu lui servait bien pleine mesure. Mais un jour vint enfin où toute sa stupidité ne fut plus assez épaisse pour lui cacher la malice et la fourberie de Renard.

Ce jour-là, adieu la vieille amitié, adieu la parenté d'antan, et guerre sans merci entre la force du loup et la ruse du goupil.

Mais ce jour-là n'était pas encore arrivé.



Digitized by Google

Ysengrin, dame Hersent sa femme et les louveteaux leurs enfants venaient de dîner d'un mouton. Jusqu'aux os ils avaient rongé la chair, sans rien laisser ; mais dame Hersent avait mis de côté les deux rognons et la rate de la bête pour qu'Ysengrin les mangeât le lendemain matin avant de partir en chasse.

« Toc ! Toc » entendit-on tout à coup frapper à la porte. Ysengrin dit :

— Que mal venu soit qui vient à cette heure, quand il serait temps de faire la sieste et de dormir, après le bon dîner que nous avons fait !

Rechignant, grognant, il ouvrit. Son visage s'éclaira de joie. C'était Renard ! Mais quand il vit en quel piteux état était son cher neveu, poil rebroussé, flancs creux, œil terne, nez sec, oreille tombante, il eut grande pitié de lui et s'écria :

— Las ! beau neveu ! êtes-vous donc malade, que je vous voies si mal en point ?

— Oncle très cher, je suis malade, si malade que je n'ai rien mangé depuis hier matin.

— Vite ! Vite ! Hersent ! commanda Ysengrin, préparez pour notre neveu ces deux rognons et cette rate que je pensais manger demain.

— Non ! Non ! grand merci ! je n'ai pas faim.

Et cependant Renard louchait en regardant au plafond trois beaux jambons suspendus, dont le parfum, de loin, l'avait attiré et dont il aurait volontiers pris sa part, d'autant qu'au vrai il n'avait pas mangé depuis la veille. Tout le jour il avait couru bois et plaine sans trouver rien à se mettre sous la

Digitized by Google

dent ; il était recru de très pesante fatigue et souffrait cruellement de la faim.

Il aurait mieux aimé un de ces jambons que tous les rognons et toutes les rates d'un troupeau. Mais Ysengrin ne parlait pas de jambons.

Hersent qui avait toujours voulu du bien à Renard — hélas ! elle ne lui en voulait que trop, et Ysengrin bientôt, à son grand dam, le sut — Hersent prépara en hâte les rognons. Renard les mangea, mais toujours il pensait aux jambons et feignant de les apercevoir tout à coup au plafond, il dit :

— Quels beaux jambons vous avez là, mon cher oncle ! Vous ne devriez pas les laisser ainsi, à la vue de tous. Un voleur est bientôt venu, bientôt reparti, et adieu jambons ! Et puis, si quelqu'un de vos amis, de vos parents, vous en demandait une tranche, il faudrait bien la donner. Si j'étais vous, je voudrais tout garder pour moi, je cacherais ces jambons et je dirais qu'on me les a volés.

— Mon neveu, rusé serait le voleur qui me déroberait mes jambons ! Ne parlons pas de ceux qui m'en demanderaient — je n'en donnerai à personne. Je laisserais mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs mourir de faim plutôt que de leur en donner une bouchée.

— Vous avez raison, dit Renard, mais cependant vous êtes bon, vous pouvez vous laisser attendrir pour une tranche et puis pour une autre tranche. Tranche après tranche vos jambons s'en iront, et qu'en restera-t-il pour vous ? Si j'étais vous, je dirais qu'on me les a volés et je les cacherais en lieu

Digitized by Google

où moi seul pourrais aller en manger quand l'envie m'en prendrait. Mais faites à votre volonté, vous avez plus de sens qu'un pauvre goupil tel que moi.

Et Renard s'en fut. Il n'alla pas loin ; il se tapit dans un buisson et y resta jusqu'à ce que la nuit fût devenue bien noire. Alors il sortit de sa cachette, à petits pas menus s'approcha de la porte d'Ysengrin, écouta et entendit que tous ronflaient dans la maison. Sans bruit, légèrement, il sauta sur le toit, écarta le chaume à l'endroit où il savait qu'étaient suspendus les jambons, les dépendit et les emporta chez lui.

Hermeline sa chère femme et ses petits goupils furent enchantés de voir venir si belle proie ; ils se rassasièrent à belles dents et cachèrent ce qui resta, dans leurs paillasses, pour le manger le lendemain, quand l'appétit serait revenu.

A la pointe du jour, Ysengrin s'éveilla. Il vit son toit percé, et vide la place où pendaient la veille ses jambons. Il se frotta les yeux, pensant avoir mal vu. Mais il eut beau se frotter les yeux, toujours il vit le toit percé et vide la place des jambons. Et tandis qu'il hurlait sa détresse, que dame Hersent pleurait, que les louveteaux sanglotaient, entra Renard qui leur demanda, d'un air patelin, pourquoi ils menaient tel deuil, et s'ils avaient perdu père ou mère, frère ou sœur, fils ou fille.

— Mes jambons ! cria Ysengrin.

Renard, faisant semblant de s'apercevoir qu'ils n'étaient plus là et que le toit était percé, se mit à rire :

— Ah ! mon oncle ! voilà bien ce qu'il faut dire !

— Mes jambons ! mes jambons ! cria Ysengrin, on me les a volés !

Digitized by Google

— Ah ! mon cher oncle, que vous êtes malin ! Oui ! c'est ce qu'il faut dire — qu'on vous les a volés. Personne ne pourra vous en demander et vous garderez tout pour vous.

— Mais je vous dis qu'on me les a volés !

— Oui ! oui ! mon oncle ! si vous le dites toujours aussi bien, vous ferez croire à tout le monde qu'on vous les a vraiment volés.

— Ne voyez-vous pas, pleurnicha dame Hersent, l'énorme trou que les voleurs ont fait dans le toit pour les emporter ?

— Oui, dit Renard, le trou est assez réussi, on pourrait croire qu'il a été fait par un voleur. Mais vous auriez pu le faire moins grand ; on vous prendra cher pour le boucher. Enfin, le principal est que vous ayez mis vos jambons à l'abri, et personne n'y pourra plus toucher.

— Neveu ! neveu ! je vais me fâcher si vous ne voulez pas croire ce que je vous dis !

— Ah ! Ah ! cher oncle, vous ferez croire à plus malin que moi qu'on vous a vraiment dérobé vos jambons ! Adieu ! Adieu ! qu'ils vous profitent ! ne dites surtout à personne où vous les avez cachés ! Adieu !

Et Renard s'en fut, enchanté d'avoir trompé Ysengrin, d'avoir mangé ses jambons, enchanté peut-être par-dessus tout, de s'être moqué de lui.

Digitized by Google

# RENARD ET LE COQ NOIRET

C'était au mois de mai, quand la fleur monte à l'aubépine, quand les prés et les bois reverdissent, quand nuit et jour les oiseaux chantent.

Renard était en grande détresse à Malpertuis — il n'avait plus rien à manger. Hermeline, sa femme bien-aimée qui était enceinte de nouveau, criait la faim, et ses enfants pleuraient.

Enfin il se décida à partir en chasse. Il sortit, laissa vite la grande route et s'enfonça dans la forêt. Il la connaissait si bien, il l'avait si souvent parcourue qu'il n'avait pas besoin d'y suivre chemin ni sentier. Il la traversa sans rien trouver, et arriva dans un endroit où il n'était encore jamais venu.

— Oh ! dit-il, quel joli pays ! c'est le paradis terrestre ! Des bois, un ruisseau, des prés verts tout fleuris ! Je n'ai jamais rien vu de si beau ! Il ferait bon rester ici si l'on y avait à manger !

Mais besoin fait vieilles trotter, et il se mit à galoper à travers champs, quêtant amont, aval, sans voir oiseau, ni lièvre, ni lapin — rien.

Il s'engagea dans un chemin qui descendait vers une ferme. Quand il fut tout près de la ferme, il sauta hors du chemin

Digitized by Google

pour ne pas être découvert. Longeant les haies, humant le vent, il priait Dieu humblement de garder son corps de prison, et de lui envoyer bon butin dont il pût faire joie à sa famille, à sa femme et à ses enfants.

En cette ferme habitait un vilain très riche qui s'appelait Bertoult. Sa maison était dans un vaste enclos où il y avait abondance de tous les biens de la terre, vaches et bœufs, moutons et chèvres et brebis, poules, poulets, chapons et arbres à fruit de toute espèce.

« Ah ! pensait Renard, si j'étais là dedans, je n'aurais qu'à prendre ! »

Mais tout était entouré, jardin et maison, d'une palissade de gros pieux aigus et longs. Et un ruisseau courait encore autour.

Bertoult, si riche, était avare et chiche, ne pensant qu'à gagner, ne voulant jamais dépenser. Il aurait mieux aimé se laisser arracher la barbe poil à poil, que de manger un de ses chapons ou une de ses poules. Il les faisait vendre au marché, mais n'y goûtait jamais. Renard, lui, les aurait bien mangés s'il avait pu les atteindre !

Le vilain, pour l'heure, était seul à la maison. Sa femme était allée vendre son fil, les autres étaient dehors, à leur travail.

Par une fente, entre deux pieux de la palissade, Renard aperçut les chapons qui se chauffaient au soleil, le coq Noiret qui clignait de l'œil, les poules et les poulets qui grattaient dans la poussière. Il fit le tour de l'enclos, cherchant, regardant, furetant, et découvrit enfin, au bas d'un pieu usé de

Digitized by Google

pourriture, un trou par où sortait l'eau du jardin quand il avait plu.

Se glissant dans cette rigole, il put entrer. Il se cacha sous la haie d'épine et ne bougea, ne remua, bien coi, guettant le coq qui n'avait rien vu, rien entendu, non plus qu'aucune des gelines.

Tranquillement, à travers le jardin, le coq Noiret allait, venait, piquait du bec, grattait, appelait ses poules. Enfin, par aventure, il passa près de la haie, devant l'endroit où se cachait Renard. Renard, brusquement sauta sur lui. Il le manqua. Noiret, à temps sauta de côté. Et il s'enfuit en criant très fort. Renard, furieux de l'avoir manqué du premier coup, le poursuivit. Noiret criait de plus en plus fort et fuyait.

Bertoult le vilain, entendant crier son coq — et les poules et les poulets criaient aussi à qui mieux mieux — Bertoult sortit de sa maison et vit Renard. Vite il rentra et vite il ressortit, tenant deux filets.

Renard s'était caché sous un chou. Le vilain qui n'était oiseleur ni chasseur, tout de travers jeta ses filets sur les choux et puis cria, hurla, en injuriant Renard. Mais Renard ne se montra pas. Enfin à grands coups de bâton il frappa ses choux, tant qu'il les mit en bouillie et que Renard, pour éviter d'être assommé, fit un saut à la volée et retomba, juste au milieu d'un des filets. Il était pris ! Il se tourna, se retourna, mais plus il se tournait, se retournait, plus il s'empêtrait, plus le filet s'entortillait autour de lui.

— Ah ! je te tiens ! dit le vilain.

Et il levait le pied pour le mettre sur la gorge de Renard,

Digitized by Google

quand brusquement Renard lui saisit le talon avec ses dents. Il serra si bien que le vilain changea de couleur et tomba tout de son long, pâmé de douleur. Renard savait qu'il serait assommé s'il lâchait, il ne lâcha pas et serra.

Quand le vilain revint de pâmoison, il voulut se débarrasser de Renard. Avec ses gros doigts durs il lui prit le museau pour lui faire desserrer les dents. Renard, brusquement, happa la main du vilain — que voilà pris, pied et main dans les dents de Renard !

Ah ! pauvre vilain, tu aurais mieux fait de laisser courir Renard ! et tu as été bien fou de t'attaquer à lui !

Renard, durement le menaçait :

— Je te tiens ! je vais te tuer !

Le vilain dit en pleurant, en soupirant :

— Sire Renard, au nom de Dieu, lâchez-moi ! Et puis vous pourrez m'ordonner ce que vous voudrez, je vous obéirai — je serai votre homme jusqu'à la mort.

— Pauvre insensé, fit Renard, vilaine ordure, que dis-tu ? Tout à l'heure tu croyais me tenir, tu m'injuriais ! Tu as tendu ce filet pour me prendre, mais le jeu a mal tourné et te coûtera cher ! Tu es à ma merci !

Le vilain pleurait toujours.

— Sire Renard, je ferai tout ce que vous voudrez — vous n'avez qu'à ordonner ! Lâchez-moi !

— Tais-toi, traître ! Tu es pris, je ne te lâcherai pas.

— Sire Renard, pour l'amour de Dieu ne me faites pas le pire que vous pourriez me faire ! J'ai mal agi, je m'en repens. J'ai eu tort, mais je suis prêt, pour expier ma faute, à faire

Digitized by Google

tout ce que vous voudrez. Je serai à vous, moi et tout ce qui m'appartient. Je suis riche, il y a de quoi vous régaler chez moi. Je serai votre homme lige ; recevez mon hommage. Ce n'est pas rien qu'un homme aussi puissant et aussi riche que moi devienne votre vassal !

— Allons ! dit Renard, ne pleure plus, vilain. Cette fois tu n'auras pas grand mal, mais ne recommence pas ! Par Dieu et par sa Sainte Mère, tu le paierais cher ! Mais avant que je te lâche tu vas me jurer que jamais toi ni les tiens ne me ferez dommage. Dès que je t'aurai lâché tu me rendras hommage et tu te mettras, toi et tout ton avoir, à ma disposition.

Le vilain répondit :

— Qu'il en soit ainsi ! Je jure que jamais moi ni les miens ne vous ferons dommage — je jure que je vous fais don de moi et de tout ce que je possède.

— Vilain, tiendras-tu loyalement tes promesses ?

— Je ferai tout, loyalement, comme j'ai dit.

— Je te crois, dit Renard, tu as la réputation d'être aussi sage et aussi vertueux qu'un prêtre. J'ai beaucoup entendu parler de toi.

Ce disant, il le laissa aller.

Le vilain qui était loyal, se leva à grand'peine, s'agenouilla devant Renard et lui rendit hommage en pleurant, lui mouillant les pieds de ses larmes. Tendant la main vers la croix de l'église, il fit le serment d'hommage comme il devait être fait. Puis il demanda encore pardon à son Seigneur de l'avoir offensé et dit :

— Sire, maintenant, que voulez-vous que je fasse ?

Digitized by Google

— Viens ça, vilain, et débarrasse-moi d'abord de ce filet.

Quand Renard fut débarrassé du filet, il dit :

— Ami, tu as juré de faire, selon ton pouvoir, tout mon vouloir. Tu en seras quitte pour moins que tu ne crains. Apporte-moi ton coq Noiret que j'ai manqué tout à l'heure, et je ne te demanderai pas autre chose.

— Que dites-vous, Seigneur ? C'est un vieux coq qui sera bien trop dur ! Si vous voulez, à la place je vous donnerai trois poulets tendres — ils seront meilleurs que ce vieux coq coriace.

— Vilain, je ne me soucie pas de tes poulets, c'est ton coq que je veux.

— Sire, à votre commandement ! Je suis votre homme lige, et vous aurez le coq puisque c'est lui que vous voulez.

Bertoult alla chercher son coq. Il le chassa, le pourchassa par le pourpris, et tant chassa qu'il l'attrapa.

— Tenez, Sire, le voilà ! j'aurais mieux aimé vous donner deux ou trois de ces chapons ! C'était un bon coq qui, menu et souvent, l'une après l'autre, contentait ses poules. Mais, puisque c'est lui que vous voulez, il est juste que vous l'ayez.

— Vilain, dit Renard, ne te chagrine pas. Puisque tu m'as donné ce coq, je te tiens quitte de l'hommage que tu m'as juré.

— Sire, dit le vilain, que Dieu vous en récompense !

Renard prit le coq entre ses dents et s'en fut. Il s'en allait à Malpertuis pour le manger avec sa chère Hermeline et ses enfants.

Digitized by Google

Mais il ne savait pas ce qui lui pendait à l'œil.

En arrivant à la lisière du bois, il entendit que le coq se plaignait. Il le regarda et vit qu'il pleurait. Il lui demanda :

— Pourquoi pleures-tu, coq ?

— Parce que maudite est l'heure où je suis né ! Me voilà bien récompensé d'avoir si longtemps servi ce sale vilain lépreux ! Il m'envoie maintenant à la mort !

— Tu as tort de te plaindre, répondit Renard. N'est-il pas juste que le Seigneur dispose à son gré de son vassal ? Oui, un vassal doit savoir mourir pour sauver la vie de son Seigneur. C'est la plus belle des morts ! Tu as racheté ton Seigneur du trépas. Sans toi je l'aurais tué, il serait déjà froid. Prends courage ! Il faut bien mourir une fois, personne ne peut t'en garantir — et je t'assure, il vaut mieux mourir ainsi qu'autrement. Quand tu seras mort pour ton Seigneur, tu t'en iras avec les Anges, là-haut, en compagnie de Dieu et tu auras la vie éternelle.

— Renard, fit le coq, je le crois et je n'ai pas peur de la mort, mais je suis attristé quand je pense que mes chères poules n'auront pas cette consolation à leur dernier jour. Pour m'égayer un peu, ne voudriez-vous pas me chanter quelque chose ? Si j'entendais une chanson, je ne me soucierais plus de la mort, et j'irais, sans regret, m'asseoir à côté de Dieu, au milieu des Anges.

— C'était pour cela que tu pleurais ! dit Renard. Pourquoi ne le disais-tu pas ? Ne fais pas cette vilaine figure, je vais te chanter la meilleure chanson que je sache.

Et Renard entama une petite chanson nouvelle.

Digitized by Google

Noiret sentit que les dents de Renard se desserraient et que sa bouche s'ouvrait un peu. Brusquement il battit des ailes et s'envola sur un ormeau.

— Ah ! coquin ! cria Renard, tu m'as trompé !

— Renard, dit Noiret, tu aurais mieux fait de te taire. Tu le sais maintenant, tu ne le savais pas tout à l'heure. Pour avoir trop chanté, mal t'est advenu. Une autre fois, tais-toi si tu peux. Aujourd'hui tu as manqué ton coup — va chercher autre chose à manger !

— Hélas ! fit Renard, le proverbe dit vrai : entre la bouche et la cuiller arrivent bien des accidents. Il ne faut pas trop chanter. Il ne faut pas non plus parler en mangeant, comme Caton l'enseignait sagement à son fils. J'ai regret de l'avoir oublié. Adieu ! je n'ai plus rien à attendre de toi !

— Va-t'en, puant roux, dit Noiret, puisses-tu être bientôt brûlé ou pendu ! Tu m'aurais brisé les os si je n'avais pas su me tirer de tes dents !

Pendant qu'ils parlaient ainsi, arrivèrent quatre lévriers qui chassaient un sanglier à travers la campagne. Derrière venaient les autres chiens et les veneurs sonnant du cor. Ils sonnaient, ils criaient et mettaient tout le pays en émoi de leur sonner, de leur crier.

Renard se cacha dans un terrier, les lévriers passèrent sans lâcher le sanglier, les autres chiens et les chasseurs suivirent.

Quand ils furent loin, Renard sortit de son trou et rentra dans la forêt. C'était l'endroit qu'il aimait le mieux et où il se sentait le plus en sécurité. Mais la faim le tenaillait et aussi la fureur de s'être laissé tromper par le coq.

Digitized by Google

— On dit que je suis rusé ! Et je me fais rouler par un méchant coq de rien du tout ! Si on le savait à la Cour, comme on se moquerait de moi ! Bien malin sera le coq qui me trompera, après cette leçon que j'ai reçue !

---

## V

## RENARD ET CHANTECLER

Mais Renard eut beau dire, il se laissa duper encore par un autre coq.

Ce fut, cette fois, Chantecler, le coq de messire Constant Desnos, qui se moqua de lui.

La ferme de ce Constant Desnos était, comme toutes les riches fermes, entourée d'une solide palissade que doublait une haie d'aubépine.

Par la brèche que laissait un pieu brisé à mi-hauteur, Renard sauta dans le courtil et retomba dans un carré de choux.

Au bruit qu'il fit en retombant, les poules eurent peur et s'enfuirent. Chantecler qui était allé gratter un peu plus loin, justement revenait. Fièrement il vint au devant d'elles et leur demanda pourquoi elles s'enfuyaient.

Pinte la plus sage de toutes, Pinte qui pondait les gros œufs, dit :

Digitized by Google

— Nous avons eu peur !

— Peur ! avez-vous vu quelque chose d'extraordinaire ?

— Oui !

— Et quoi ?

— Une bête sauvage — et nous avons eu peur !

— Vous avez rêvé, dit Chantecler, ce n'est rien, je vous le garantis, n'ayez pas peur !

— Par ma foi, dit Pinte, je l'ai vue.

— Comment vue ?

— Oui, j'ai vu remuer la haie quand la bête a sauté, et trembler le chou derrière lequel elle est cachée.

— Tais-toi, sotte, répondit le coq. Penses-tu donc qu'il y ait putois ou goupil assez hardi pour entrer ici ? Renard lui-même n'oserait — et d'ailleurs il ne pourrait, nous avons trop bonne clôture neuve. N'ayez pas peur !

Il retourna au tas de fumier, mais il n'était pas très tranquille, il regardait à droite, à gauche, et enfin il se jucha sur la crête d'un toit où il se tint fièrement campé, un œil ouvert et l'autre clos, un pied en l'air, sur une patte. Et là, il commença à sommeiller ; et puis il s'endormit tout à fait.

Il fit un songe. Il vit, dans le courtil, je ne sais quelle chose étrange qui s'avançait vers lui et lui faisait revêtir, de force, une pelisse rouge qui était blanche par dessous. Il entrait, tête en avant, dans ce manteau, par le collet qui était très étroit et le serrait si fort qu'il s'éveilla épouvanté.

« Saint Esprit ! dit-il, garde mon corps de prison et sauve-moi ! »

Digitized by Google

A grande allure courant, il s'en revint vers ses poules, appela Pinte à l'écart et lui dit :

— Pinte, je suis très effrayé ! J'ai peur d'être pris par quelque oiseau ou par quelque bête sauvage.

— Allons ! dit Pinte, il ne faut pas parler ainsi, beau sire ! Il ne faut pas faire comme le chien qui crie avant d'avoir reçu la pierre. Pourquoi avez-vous peur ? Qu'avez-vous ? Vous êtes tout pâle !

— Pinte, j'ai songé un songe étrange, et c'est pourquoi je suis si pâle. J'ai peur. J'ai vu venir je ne sais quelle bête qui portait une pelisse rouge et me la faisait, de force, revêtir. L'entrée du col était garnie de petits os pointus, très blancs, très durs. Le poil était tourné en dehors. J'entrai dans cette pelisse, la tête la première, jusqu'au cou — et j'y eus le cou si serré que je me suis éveillé, le cœur battant. Je suis vite venu te demander ce que tu en penses.

Pinte, en qui il avait grande confiance, lui répondit :

— Plût à Dieu que ce songe ne fût que mensonge ! Voilà ce que j'en pense : cette chose que vous avez vue, portant une rouge pelisse, c'est Renard, avec sa pelisse dont le poil est tourné en dehors. Le col qui vous était si étroit et vous serrait, c'est sa gueule par où vous entrerez. Les petits os pointus, blancs et durs, sont ses dents qui vous mordront et vous retiendront. Voilà ! cela arrivera sûrement avant que midi soit passé. Et si vous voulez me croire nous nous rapprocherons de la maison, car il est caché là, derrière ce chou.

Chantecler dit :

— Pinte, tu es folle. Je n'ai plus peur maintenant, je n'étais

Digitized by Google

pas bien éveillé tout à l'heure. Penses-tu qu'une bête puisse m'attraper dans notre enclos ? Tu ne sais pas ce que tu dis — tu es folle.

— Sire, fit-elle, Dieu le veuille ! mais que je ne sois plus jamais votre amie si tout n'arrive comme je l'ai dit.

— Allons ! Allons ! ma belle, n'en parlons plus, tout cela n'est que rêveries.

Ayant dit, il retourna à son fumier, en plein soleil, et se remit à sommeiller.

Renard avait entendu la noise de Pinte et de Chantecler. Il se tint coi, et quand il crut que Chantecler dormait, il s'approcha tout doucement, patte après patte, à petits pas, en tapinois, tête baissée, et puis brusquement il sauta, croyant bien happer son dormeur. Mais le dormeur ne dormait pas, il sauta à temps de côté, et Renard le manqua.

Renard ne se tint pas pour battu et dit :

— N'aie pas peur, Chantecler ! je voulais te souhaiter le bonjour, et tu te sauves ! As-tu oublié que nous sommes cousins germains ?

Chantecler, sans répondre, vigoureusement chanta. Renard lui dit :

— Te rappelles-tu Chanteclin, ton bon père ? Jamais coq ne chanta si bien. Il avait une voix si forte et si claire qu'on l'entendait d'une lieue. Oui ! quand il chantait à perdre haleine, il fermait les yeux et on l'entendait d'une bonne lieue !

— Renard mon cousin, dit Chantecler, quel tour veux-tu me jouer ?



Digitized by Google

— Aucun, dit Renard, tu es mon cousin, nous sommes du même sang, très proches parents, et j'aimerais mieux perdre une patte que de te faire du mal. Je voudrais seulement t'entendre chanter.

— Si tu veux m'entendre chanter, éloigne-toi un peu de moi.

Renard sourit, s'éloigna un peu et dit :

— Chante, cousin, que je voie si mon oncle Chanteclin était vraiment ton père.

Chantecler chanta, un œil fermé, mais l'autre ouvert, ne perdant pas de vue Renard. Renard dit :

— Ce n'est rien, cela ! Chanteclin chantait autrement ! à longs traits, les yeux fermés. Ah ! on l'entendait celui-là !

Alors Chantecler, fermant les yeux, à perdre haleine se mit à chanter. Renard bondit, l'attrapa par le cou et s'enfuit.

— Ah ! cria Pinte, mon doux sire, je vous l'avais bien dit, et vous vous moquiez de moi ! Votre orgueil vous a perdu. Hélas ! voilà que Renard vous emporte ! Je suis morte ! Vous perdant, je perds tout ce que j'aime !

L'heure venait de rentrer les poules. La bonne femme qui les soignait ouvrit la porte et appela Pinte, Bise, Roussette. Aucune ne vint — et tout à coup elle vit Renard qui emportait Chantecler. A plein gosier elle cria :

— Haou ! Haou ! au goupil ! au goupil !

Les vilains qui étaient dans la maison, vite sortirent et accoururent.

— Las ! soupira-t-elle, quel malheur !

— Comment ? firent-ils, qu'avez-vous perdu ?

Digitized by Google

— Mon coq, que le goupil emporte.

Constant Desnos, en grande colère, cria :

— Sale vieille ! pourquoi ne l'as-tu pas attrapé ?

— Par tous les Saints, je n'ai pas pu, il ne m'a pas attendue !

— Il fallait l'assommer !

— Avec quoi ? je n'avais rien pour l'assommer.

— Par où est-il parti ?

— Par là !

Renard avait déjà sauté par-dessus la clôture. Constant lâcha son mâtin Malvoisin, ses autres chiens, et les voilà tous, chiens et vilains, courant sus au goupil. Les vilains criaient :

— Il emporte le coq ! Il l'emporte !

Chantecler leur répondit d'une voix étranglée :

— Oui ! malgré vous !

Et les vilains criaient toujours :

— Il l'emporte ! Il l'emporte !

Et Chantecler chaque fois, d'une voix étranglée, leur répondait :

— Malgré vous ! Malgré vous !

Tant que Renard trouva le jeu fort bon, et à son tour, quand les vilains crièrent : « Il l'emporte ! Il l'emporte ! » leur répondit d'un air narquois :

— Malgré vous ! Malgré vous !

Ah ! Renard ! tu as donc oublié déjà la ruse de Noiret ! Si peu qu'il eût desserré les dents pour parler, Chantecler en profita, et avec un grand bruit d'ailes, il s'envola sur une branche de pommier. Et là, riant très fort, il dit à Renard :

Digitized by Google

— Que t'en semble ? Le proverbe a raison — il n'est si sage qui ne fasse folie.

Renard, tremblant de dépit et de honte, dit :

— Maudite soit la bouche qui parle quand elle devrait se taire !

Chantecler répondit :

— La male goutte crève l'œil qui se ferme quand il devrait rester ouvert ! Maudit soit ton cousinage, Renard ! je n'en veux plus !

Et Renard s'en alla bien vite, car les chiens et les vilains arrivaient.

---

## RENARD ET LE CORBEAU

Dans une plaine, entre deux collines, au delà d'un ruisseau, Renard vit un pré où un hêtre était planté. C'était un très joli endroit. Renard franchit le ruisseau et vint gambader sous le hêtre. Puis il se coucha dans l'herbe fraîche. La place aurait été excellente pour se reposer, et il n'en aurait pas cherché d'autre s'il avait eu de quoi manger.

Près de là, Tiercelin le corbeau, poussé par la faim, était sorti du bois et, cherchant aventure, était venu volant, au-dessus d'un plessis. Dans ce plessis il vit des fromages que l'on faisait sécher au soleil. Il y en avait bien un millier, et

Digitized by Google

la vieille femme qui devait les garder était rentrée dans la maison. C'était le bon moment ! Tiercelin fondit sur les fromages, en prit un et l'emporta.

La vieille femme, à cet instant, sortit de la maison, vit Tiercelin emporter le fromage, et lui lançant pierres et cailloux lui cria :

— Vassal ! veux-tu laisser ce fromage !

Elle était comme folle de rage. Tiercelin lui répondit :

— Vieille ! si on te demande où il est, tu diras que je l'ai emporté. Mauvaise garde nourrit le loup ! Surveille mieux ceux qui te restent. Celui-là, tu ne le reverras plus — j'en graisserai joyeusement mes moustaches. Je l'ai choisi parce qu'il était bien gras, bien jaune, il sera bon et tendre. Adieu la vieille !

Il s'envola et s'en vint droit au hêtre sous lequel Renard était couché. Et les voilà tous deux — Renard, Corbeau — l'un en haut, l'autre en bas, mais ce n'était pas la même chose, l'un avait à manger, l'autre mourait de faim.

A coups de bec Tiercelin entama son fromage et se mit à grignoter le jaune le plus tendre. Son bec frappait comme une pioche, et un petit morceau de ce jaune tomba devant Renard.

Renard vit tout de suite qu'il s'agissait de fromage. Il secoua la tête et leva les yeux pour voir d'où tombait ce fromage. Il aperçut Maître Corbeau assis là-haut, le beau fromage dans ses pattes.

— Hé ! Tiercelin ! Par tous les Saints, est-ce toi que je vois là ? Dieu te garde, mon compère, et qu'il ait l'âme de

Digitized by Google

ton père Rouard qui chantait si bien ! J'ai souvent entendu dire qu'il n'avait pas son pareil en France. Toi-même, dans ton enfance, tu as travaillé la musique. Chantes-tu encore ? Chante-moi quelque chose !

Tiercelin ouvrit un large bec et poussa un croassement.

— C'est bien ! dit Renard, tu as fait des progrès. Essaie de monter d'un ton.

Tiercelin, qui se piquait d'être bon chanteur, se remit à croasser.

— Dieu ! dit Renard, comme ta voix est claire et pure maintenant. Si tu ne mangeais pas de noix, tu aurais la plus belle voix du monde. Chante encore un peu.

De toutes ses forces Tiercelin croassa. Il y mit tant de cœur que sa patte se desserra, et le fromage tomba, droit devant le nez de Renard.

Le traître frémit et trembla de convoitise, mais il ne toucha pas au fromage, car il aurait voulu, s'il avait pu, avoir aussi Tiercelin. Il se leva avec effort, boitant, tenant une patte en l'air, comme s'il avait été blessé. Il fit mine de s'éloigner et dit, en gémissant, en pleurant :

— Ah ! je n'ai pas de chance ! Ce fromage sent si mauvais que sa puanteur va me tuer. Le médecin me défend de manger du fromage, l'odeur n'en est pas bonne pour les plaies. Hé ! Tiercelin, pour l'amour de Dieu, descends me délivrer de ce fromage ! J'ai eu, l'autre jour, par male aventure, la jambe cassée dans un piège, je ne peux pas m'en aller. Il faut que je reste là jusqu'à ce que je sois guéri et que je mette emplâtre sur emplâtre pour rajuster mes os.

Digitized by Google

Tiercelin crut qu'il disait vrai et descendit. Mais une fois qu'il fut à terre, il n'osa plus avancer et fit quatre sauts en arrière.

— Viens, dit Renard, n'aie pas peur ! Quel mal peut te faire un pauvre blessé ?

Et brusquement il bondit pour l'attraper. Mais il le manqua, quatre plumes seulement lui restèrent entre les dents.

Tiercelin, perché sur le hêtre, se regarda par devant, par derrière.

— Ah ! fit-il, j'aurais dû me méfier ! Ce maudit traître roux m'a arraché quatre beaux tuyaux — deux à l'aile droite et deux à la queue !

Et furieux il s'envola sans écouter Renard qui s'excusait, espérant encore le faire revenir. Il lui cria :

— Garde le fromage ! Tu ne m'auras pas, moi ! J'ai été bien fou de te croire pour t'avoir vu pleurer.

— Va-t'en ! lui répondit Renard, moi je reste !

Mangeant le fromage, s'en régalant, il se consolait du grand chagrin qu'il avait éprouvé à laisser échapper le corbeau. Tiercelin était déjà loin que Renard lui criait encore, la bouche pleine :

— Je n'ai jamais mangé si bon fromage !

Et ce fut un très bon remède pour sa patte cassée ! Il regretta seulement qu'il n'y en eût pas davantage.

Quand il eut fini, il alla boire au ruisseau et retourna à Malpertuis.

Digitized by Google

## COMMENT RENARD DÉROBA LES POISSONS

L'hiver était venu, et cette année la froidure était grande. Il n'y avait plus rien à manger chez Renard en son château de Malpertuis. N'allez pas croire que ce château fût un vrai château, bâti en lieu élevé, de difficile accès, avec tours, donjons, mâchicoulis, fossés et pont-levis, comme en habitaient alors les puissants du monde. Non, Malpertuis était un trou que Renard avait creusé lui-même dans la terre, un terrier étroit et sombre. Mais c'était cependant une bonne maison chaude et sèche, un bon refuge assuré, un bon refuge profond, avec nombre de portes, pour que l'on pût toujours s'enfuir par l'une, si une autre venait à être forcée.

Hermeline ne pouvait pas sortir, elle devait rester au logis pour garder ses deux fils, Percehaie et Malebranche, deux enfançons déjà sevrés, qui n'allaient pas encore à la chasse. Ils commençaient à pleurer de faim. Mais Renard ne se dérangeait pas, tant qu'il ne sentait pas lui-même son appétit se muer en douloureuse faim.

Quand il en fut à ce point là, il sortit.

Il arriva sur la route pavée. Assis sur son derrière, tremblant dans le vent qui lui rebroussait le poil, tournant la tête à droite, à gauche, chauvissant des oreilles, humant l'air froid

Digitized by Google

à petits coups, le nez très haut levé, il reconnut, parmi les parfums qui passaient, une odeur de poisson, et il pensa qu'il pourrait bientôt trouver bonne provende dans une charrette qui s'avançait sur le chemin et d'où venait sans doute cette suave odeur réconfortante.

Or, c'était une charrette de marchands de poissons qui portaient au marché paniers pleins de harengs et autres poissons pêchés dans la mer, paniers encore pleins d'anguilles qu'ils avaient achetées en chemin. Ils allaient vendre tout ce poisson à la ville prochaine où ils comptaient être rendus le lendemain qui était vendredi. Et, comme chacun sait, ce jour de vendredi est le meilleur pour vendre poissons.

Et voilà ce que fit Renard pour en avoir sa part.

Il se coucha sur le chemin, faisant le mort, tout le corps flasque, gueule entr'ouverte, langue pendante et les yeux clos. Le charretier qui marchait le premier sur la route, le voyant, s'arrêta net et fit signe à son camarade qui tenait le cheval par la bride. L'autre arrêta le cheval et vint à pas de loup.

— Est-ce un goupil ? chuchota-t-il, est-ce un blaireau ? On croirait qu'il dort, approchons-nous sans l'éveiller, peut-être pourrons-nous l'avoir.

Ils approchèrent, et cependant le goupil ne bougeait, ni ne bougea quand ils furent près de lui et le poussèrent du pied.

— C'est un goupil, dit l'un, il est mort, et nous l'aurons sans risquer d'être mordus — vois comme il a les dents aiguës.

Et, ce disant, du doigt il retroussait la lèvre de Renard qui ne bougeait. Ils le pincèrent, le chatouillèrent, le secouèrent

Digitized by Google

pour s'assurer qu'il était mort — il ne bougea, ne respira.

— Il est bien mort, dit le premier, et c'est un beau goupil ! Vois comme le poil est épais sur sa peau, et nette sa belle gorge blanche ! Il vaut quatre sous pour le moins.

— Quatre sous ! dit l'autre. Pour cinq je ne voudrais pas le donner !

— Quatre sous ! Cinq sous ! Six sous ! Nous verrons bien, chez le fourreur où nous le porterons demain. Mettons feu messire Goupil dans la charrette, sur nos paniers. Dès ce soir, en arrivant au gîte, nous l'écorcherons, de peur que la peau ne se gâte.

Quand Renard fut dans la charrette, il rit de se trouver si près de son butin. Des dents il eut vite ouvert un panier — et puis il eut tôt fait de manger ce qu'il y avait dans ce panier, sans s'attarder à considérer si c'était hareng, lamproie, morue, limande ou sole ou autre poisson qu'il mangeait. Il n'en laissa bribe, avalant écailles, arêtes et nageoires et têtes et queues. Alors, sa faim calmée, il pensa à sa femme et à ses enfants — il ouvrit un autre panier où son nez lui disait :

« Là sont des anguilles ! »

Il en mangea une petite, par gourmandise, et n'en put vraiment pas manger davantage. Puis il choisit les deux plus belles et les fixa à un collier qu'il se fabriqua avec des brins d'osier dont il trouva une botte dans la charrette.

Il sauta sur la route, et au bruit qu'il fit en retombant, les marchands se retournèrent.

— Bonsoir, amis, leur cria-t-il, bon voyage ! Je vous ai mangé quelques poissons et j'emporte les deux plus belles de

Digitized by Google

vos anguilles. J'ai regret que vous ne vous puissiez payer de ma peau. Quatre sous ! Cinq sous ! Six sous ! ce n'est pas cher — et je l'emporte.

Les marchands, le poursuivant, lui jetant pierres et bâtons, criaient :

— Que la male passion te torde ! laide puante bête !

Renard disparut dans la forêt.

Les marchands, marris et déconfits, revinrent à leur charrette. Bien plus marris encore furent-ils quand ils constatèrent le dégât qu'avait fait Renard dans leur poisson.

---

## COMMENT RENARD FIT BATTRE PRIMAUT LE FRÈRE D'YSENGRIN

Or, tandis que Renard courait, alourdi par les anguilles très pesantes qu'il portait au cou, et par tous les autres poissons dont il venait d'emplir son estomac, sur le même sentier venait, en sens inverse, Primaut le loup, le frère germain d'Ysengrin, né de même père et de même mère que lui.

Nez à nez ils se rencontrèrent. Le nez de Primaut frémissait à la bonne odeur des anguilles — le nez de Renard se faisait très humble vers la terre, et bien petit espoir lui restait de garder ses anguilles. Primaut dit, rudement :

Digitized by Google

— Où cours-tu ? d'où viens-tu ? et que portes-tu à ton cou ? Il me semble que ce sont des anguilles, et les anguilles sont un mets délectable. Donne-les-moi vite !

Renard lui répondit :

— Mon beau doux sire, il ne convient pas que vous mangiez telle ordure. Ces deux anguilles, je les ai souillées en les serrant dans ma bouche, entre mes dents, en les frottant contre mon poil où elles ont pris mauvaise odeur, en les traînant à terre. Mais je vous dirai d'où elles viennent et où vous en pourrez trouver pleines panerées de plus belles, toutes fraîches et propres, dignes d'un haut et puissant seigneur tel que vous êtes.

Primaut sentit croître en lui le désir de ces pleines panerées d'anguilles et il demanda à Renard :

— Où trouverai-je ces beaux paniers ?

— Dans la charrette que vous entendez rouler là-bas, sur la route pavée — et que vous verrez si vous montez sur ce talus — elle en est toute remplie. Prenez le grand galop, couchez-vous sur la route avant que la charrette passe, et feignez d'être mort, comme j'ai fait, n'ouvrant œil, ne clignant paupière, ne remuant patte ni oreille, et surtout retenant votre vent. Les charretiers vous jetteront dans la charrette, comme ils m'y ont jeté, cuydant prendre ce soir votre peau pour en fourrer une pelisse. Quand vous serez dans la charrette vous vous servirez à loisir, et puis vous en irez et prendrez voie emmi le bois, comme je fais, avec autant d'anguilles au cou qu'il vous plaira. N'en mangez pas autant que j'en ai mangé — voyez comme je suis lourd et pesant, j'aurai peine

Digitized by Google

à arriver à Malpertuis, traînant ces deux pauvres chétives anguilles, les deux plus petites — et de beaucoup — que j'aie pu trouver au milieu des autres. Mais vous n'avez pas de temps à perdre, la charrette sera bientôt dans le village — et alors, adieu anguilles ! pour aujourd'hui.

Primaut ne connaissait pas encore la malice de Renard, et sans lui dire adieu ni merci, il courut faire le mort sur la route pavée.

Le premier des marchands qui le vit s'écria :

— Cette fois c'est un loup ! Ne veut-il pas nous engeigner encore, comme ce maudit goupil ? Assurons-nous qu'il est bien mort.

A tour de bras, les marchands bâtonnèrent Primaut. Il souffrait grande douleur, mais ne bougeait et ne soufflait, pensant ainsi gagner anguilles. Mais si longtemps, si rudement frappèrent les marchands qu'enfin il ne put tant s'efforcer qu'il ne soupirât.

— Ah ! Ah ! il est vivant ! assommons-le ! sale bête ! tu voulais encore venir manger nos anguilles, comme le goupil ! assommons-le !

Et coups de pleuvoir plus dru, tant et tant que le pauvre Primaut, sautant sur pieds, eut grand'peine à regagner le bois et à rentrer chez lui, sans avoir apaisé sa faim.

Mais la douleur de tant de coups qu'il avait reçus était plus cuisante encore que celle de la faim.

Digitized by Google

## COMMENT RENARD FIT YSENGRIN MOINE

Cependant Renard était rentré à Malpertuis. A grande joie sa femme et ses enfants l'avaient reçu, portant si riche proie, et, derrière lui, vite avaient fermé la porte au verrou, car ils pensaient que l'odeur des anguilles attirerait sans faute tel ami qui en voudrait bien tâter, mais à qui ils n'en voudraient pas donner.

Hermeline avait lavé les jambes de son cher mari, puis son ventre et sa queue et sa belle gorge blanche qui s'étaient souillés de poussière et d'ordures sur le chemin, dans la charrette.

Les enfants avaient allumé un grand feu, coupé en tranches les anguilles, puis enfilé ces tranches d'une baguette de coudrier. Et maintenant Percehaie soufflait le feu tandis que Malebranche faisait tourner lentement ses brochettes devant la flamme, sans dire un mot, tant il était attentif à les bien rôtir à point.

Ysengrin chassait près de là, et ne trouvait aucun gibier. Il vit que la cheminée de Renard fumait. Il s'approcha de la maison, non pas qu'il eût espoir de goûter à ce qui cuisait chez Renard, mais l'odeur l'attirait, cette odeur d'anguille rôtie qui rendait plus douloureuse sa faim. Devant la maison il allait, il venait, il s'asseyait, il se levait, il reniflait, il soufflait

Digitized by Google

sous la porte, dans le trou de la serrure. Il savait qu'il n'entrerait pas, il regardait par la fenêtre, il voyait les broches bien garnies devant le feu, il se léchait les babines, il hérissait sa moustache, il bâillait à se décrocher la mâchoire, il gémissait doucement. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il frappa à la porte, il appela :

— Neveu ! Neveu ! mon compère ! ouvrez ! ouvrez ! je vous apporte bonnes nouvelles ! ouvrez vite que je vous les dise !

Renard l'avait reconnu et l'avait entendu souffler sous la porte. Cependant il demanda :

— Qui est là ?

— Moi !

— Qui ? moi ?

— Ysengrin, votre oncle, votre compère.

— Ah ! je croyais que c'était un voleur.

— Non ! Non ! c'est moi, je vous apporte bonnes nouvelles ! Ouvrez ! Ouvrez vite que je vous les dise.

— Attendez ! vous ne pouvez pas entrer maintenant, pas avant que les moines aient fini de manger.

— Les moines ! quels moines ?

— Les moines et chanoines de Tyron. Je suis entré dans leur ordre et ma maison est devenue une de leurs abbayes.

— Par Notre-Dame ! alors hébergez-moi et donnez-moi à manger de cette viande que je sens, qui sent si bon !

— De la viande ! quelle viande ? nous ne mangeons jamais de viande, nous autres moines.

— Que mangez-vous donc ?

Digitized by Google

— De bons et gras poissons, comme Saint Benoît notre saint patron nous le commande — mais pas de viande, jamais de viande !

— Par charité, donnez-moi seulement un peu de ce poisson. Je m'en contenterai — il sent si bon ! et j'ai si grand faim !

Renard répondit :

— Las ! nous ne pouvons nul recevoir s'il n'est moine ou ermite pour le moins. Passez votre chemin, bel oncle !

— Par charité ! donnez-moi seulement un morceau de ce poisson !

— Allons ! je vais, pour vous, violer notre sainte Règle et vous faire goûter notre manger.

Renard prit devant le feu deux morceaux d'anguille très bien cuits, mangea le plus gros et donna le plus petit à Ysengrin qui le trouva bon et en redemanda.

— Par mes bottes ! dit Renard, si vous vouliez vous faire moine, je vous en redonnerais. Et bientôt vous seriez mon maître, car beau et noble et fort et pieux comme vous êtes, on vous élirait sûrement Prieur ou Abbé avant Pâques prochaines. Par Notre-Dame ! vous auriez belle prestance avec le manteau sur votre pelisse grise !

— Mais au moins, dit Ysengrin, me donnerait-on beaucoup de poisson tel que celui-ci ?

— Autant que vous pourriez en manger.

— Alors, vite ! je veux être moine, faites-moi tondre.

— Non pas tondre, dit Renard, mais raser — une belle couronne bien large sur la tête.

Digitized by Google

— Rasez-moi donc, dit Ysengrin.

— Attendez que l'eau soit chaude, pour que je puisse vous faire large couronne.

Renard mit l'eau sur le feu, et quand elle fut bouillante à gros bouillons, il ouvrit le guichet de la porte et dit à son oncle d'y passer la tête, jusque par delà les oreilles.

Et sur la tête il lui versa l'eau bouillante, tant qu'il y en eut dans le pot.

Ysengrin cria :

— Je suis mort !

Il sentait une douleur très grande, et ses oreilles l'empêchaient de retirer sa tête. Il était horriblement brûlé quand il put enfin la retirer. Tandis qu'il gémissait et se plaignait, Renard, de l'autre côté de la porte, riait de bon cœur et lui tirait la langue — un bon demi-pied de langue, pour le moins, hors de sa bouche. Mais Ysengrin ne le voyait pas.

— Maintenant, dit Renard, vous êtes moine, et pour obéir à notre Sainte Règle, il faut que vous passiez cette première nuit hors du couvent. Demain vous entrerez céans et aurez poisson à planté. Attendez-moi, je vous rejoins, nous passerons la nuit ensemble — ainsi elle vous paraîtra moins longue.

Et Renard sortit par une petite porte de derrière pour rejoindre son oncle.

---



Digitized by Google

## COMMENT RENARD FIT PÊCHER LES ANGUILLES A YSENGRIN

La nuit était venue, une belle nuit d'hiver, claire et étoilée. C'était un peu avant Noël, au temps où l'on sale jambons, et il faisait grand froid.

Quand Ysengrin vit approcher Renard qui l'avait rasé de si près — poil ni cuir n'était resté — il eut envie de le pelauder rudement, et d'abord lui montra les dents. Renard dit :

— Mon bel oncle, maintenant que vous voilà moine, comme nous, je vais vous montrer où nous pêchons ces anguilles qui vous ont paru si friandes, et vous en pourrez prendre à votre volonté pour rompre votre jeûne avant demain. Surtout n'en dites jamais rien à personne ! Ce n'est pas selon la Règle, mais je prends le péché pour moi, tant je vous aime !

Oyant parler d'anguilles, Ysengrin oublia sa tonsure. Et ils partirent, Renard devant, le loup derrière.

Bientôt ils arrivèrent au bord d'un étang gelé, — si fort gelé qu'on y pouvait marcher, qu'on y aurait pu danser. Les vilains avaient ouvert dans la glace un trou où ils menaient boire leurs bêtes, et où ils puisaient l'eau avec un seau qu'ils avaient laissé sur la glace, auprès du trou.

— Voyez, mon oncle, dit Renard, c'est en ce trou que sont les anguilles. On jette le seau au fond du trou, on le laisse

Digitized by Google

une heure ou deux, les anguilles viennent s'y cacher. On retire le seau et l'on a tant et plus d'anguilles — non seulement des anguilles, mais des barbeaux et des brochets, et des tanches et des lamproies et autres beaux poissons.

— Je veux, dit Ysengrin, attacher ce seau à ma queue et le plonger, comme vous dites, dans ce trou. Je suis sûr, ainsi faisant, que personne ne viendra le voler tandis que j'attendrai les anguilles.

— C'est sagement pensé, dit Renard. Vous êtes malin, mon oncle ! Venez ça que j'attache le seau à votre queue.

Le loup s'accroupit sur la glace, au bord du trou, et Renard poussa dans l'eau le seau qu'il avait très bien attaché.

— Mon cher oncle, restez ainsi une heure ou deux. Le temps est bon pour les anguilles, nous en aurons un seau bien plein qui sera lourd à retirer. Vous m'appellerez, je vous aiderai.

Renard alla se coucher dans un buisson, le nez allongé sur ses pattes, riant très fort en dedans de lui-même parce que le froid redoublait et que la glace épaississait autour de la queue d'Ysengrin.

Le loup, sur la glace accroupi, souffrait grande douleur, de la froidure, mais l'endurait pour l'espoir qu'il avait de retirer plein seau d'anguilles. Mais tant redoublait la froidure qu'au bout d'une heure il se lassa et voulut voir si sa pêche était bonne. Le seau lui sembla lourd — pour effort qu'il fit, il ne put le tirer hors. Il appela :

— Renard ! Renard ! viens à mon aide ! j'ai pris tant d'anguilles que je ne peux les retirer.

Digitized by Google

— Attendez encore, dit Renard, plus vous attendrez, plus nous en aurons à manger.

— Renard ! Renard ! viens m'aider ! il y en a trop ! La nuit va finir, le jour va venir, il est temps de nous en aller d'ici.

Renard se mit à rire et dit :

— Oui, voilà que le soleil se lève ! Qui veut trop avoir perd tout. J'entends du bruit dans cette maison, là, tout près. Dieu sait qui en va sortir !

Enchanté de laisser son cher oncle pris au piège, il retourna, au petit trot, à Malpertuis.

— Renard ! cria Ysengrin, ne m'abandonne pas ! viens à mon aide ! viens, mon cher Renard !

Il n'osait pas crier trop fort, car il entendait du bruit dans la maison — et Renard était déjà loin. Il tira encore sur sa queue, mais elle était bien scellée dans la glace — il tira, tira, elle ne bougea.

Cependant, de la maison sortait messire Constant Desgranges, un riche vavasseur. Il était à cheval, et autour de lui ses valets tenaient les chiens en laisse. Le soleil se levait, messire Constant sonnait du cor, les chiens aboyaient, les coqs chantaient.

— Au loup ! Au loup ! cria un valet, là, sur l'étang !

Messire Constant fit découpler les chiens et resta surpris quand il vit que le loup ne cherchait pas à s'enfuir, mais leur faisait tête sur la glace, au milieu de l'étang. Ysengrin, tout hérissé, bravement se défendait, et mal en prenait au chien qui venait à portée de sa dent.

Digitized by Google

Messire Constant descendit de cheval, s'approcha, tira son épée et voulut en décharger un grand coup sur la tête du loup. Mais son pied glissa sur la glace ; tout de son long, à la renverse, il tomba et l'épée ne toucha pas la bête. Il se releva, leva son épée, glissa encore, et l'épée vint frapper trop en arrière, à la naissance de la queue qu'elle trancha net, au rasibus de l'orifice que vous savez.

Ysengrin fit un saut et s'enfuit, très marri de laisser sa queue, laissant encore beaucoup de poil et de grands morceaux de sa peau aux dents des chiens. Il s'arrêta, leur tenant tête, les mordant, les déchirant férocement. Il repartit, s'arrêta encore. Les chiens, à la fin l'abandonnèrent et regagnèrent leur chenil, très fatigués, bien maltraités.

Il rentra chez lui, soupçonnant fort Renard de l'avoir trompé, jurant de se venger cruellement le jour où il aurait preuve certaine de sa félonie.

---

## COMMENT RENARD AIMA TROP LA FEMME D'YSENGRIN ET BATTIT SES ENFANTS

Renard, un jour, chassant dans la montagne, se glissa sous un buisson et vit un large trou béant entre deux rochers. D'abord il hésita à y entrer, et puis il se décida, descendit et

Digitized by Google

se trouva devant une porte. Il poussa un peu cette porte et vit, dans une salle basse, dame Hersent, la femme d'Ysengrin, couchée, qui allaitait et qui léchait quatre louveteaux déjà grandelets.

Il comprit qu'il était entré, par une porte dérobée, dans la maison de son oncle. Il eut grand'peur car il pensait que son cher oncle, depuis qu'il avait perdu sa queue à pêcher les anguilles, ne l'aimait guère. Et il aurait donné beaucoup pour n'avoir pas poussé la porte.

Il espérait n'avoir été ni vu, ni entendu, il restait coi derrière le battant. Mais un petit rais de soleil s'était coulé par la porte entr'ouverte, était tombé sur dame Hersent. Elle se retourna, montrant déjà les dents à qui venait ainsi, sans être attendu.

Renard restait tapi derrière la porte, mais dame Hersent — qui l'aimait de longue date, sans en avoir jamais rien dit — aperçut son poil roux, le reconnut et fut bien heureuse. Elle lui dit en riant :

— Rouquin ! que faites-vous là ? que venez-vous espionner ?

Renard avait grand'peur et ne répondit pas.

Dame Hersent lui fit un gracieux petit signe avec le doigt, lui sourit et dit:

— Renard ! Renard ! vous êtes très méchant et vous ne m'aimez guère. Vous n'êtes pas venu me voir après mes couches — je ne vous connais plus.

Renard qui avait encore peur, malgré le signe et le sourire, répondit :

— Dieu me confonde, si je n'avais pas grand désir d'aller

Digitized by Google

vous voir après vos couches ! Mais Ysengrin ne m'aime pas. Il me cherche par monts et par vaux, et me tuerait volontiers s'il me trouvait. C'est grand péché à lui de me haïr comme il me hait, car je n'ai jamais rien fait qui dût m'attirer sa rancune. C'est pour cela que je n'ai pas osé venir vous voir, et j'en avais grand chagrin. Il va partout clabaudant contre moi, disant que je vous aime d'amour. Comment peut-il penser qu'un chétif tel que moi ose s'attaquer à une grande dame telle que vous ?

Hersent, en grande colère, s'écria :

— Comment ! Renard ! Il raconte cela ! Le proverbe a raison qui dit : « Tel pense venger sa honte qui la trouve. » Il l'aura trouvée ! Dieu m'est témoin que je n'ai jamais eu aucune mauvaise pensée. Mais puisqu'il raconte cela, je veux que ce soit vrai, je veux que vous m'aimiez et que ceux qui le disent ne mentent pas ! Je veux vous aimer aussi. Venez, mon doux ami, venez m'embrasser et aimez-moi !

Renard alors entra. Il embrassa dame Hersent tendrement. Et puis elle l'entraîna dans un coin sombre, mais elle ne s'y put si bien cacher que ses enfants ne vissent qu'elle faisait avec lui ce qu'elle n'aurait pas dû faire, et vilainement, dans un bruit de passionnés baisers, couvrait de honte leur père, son époux.

Volontiers elle eût joué longtemps à ce jeu, mais Renard n'aimait pas perdre trop de temps à ces batifolages. Et puis, au fond du cœur, il avait remords de tromper sa douce Hermeline qu'il aimait. Et puis surtout il craignait qu'Ysengrin ne rentrât avant qu'il se fût mis à l'abri de ses dents.

Digitized by Google

Quand il en eut fini avec Hersent la noble dame, il vint vers les louveteaux, les battit, les mordit, les couvrit d'ordures, les appela bâtards, fils de cornard, et leur donna encore des noms tels qu'ils ne se peuvent répéter.

Et puis il s'en alla à ses autres affaires, tête baissée, rasant la terre, pour que nul ne le vît.

Les louveteaux pleuraient. Dame Hersent les câlina, les dorlota, les embrassa, leur disant doucement :

— Enfants, n'ayez pas la sottise de rien raconter à votre père. Surtout il ne faut pas qu'il sache que Renard est venu.

— Si ! Si ! nous dirons tout, criaient les louveteaux, nous dirons à notre père que Renard le roux, le puant, est venu, et nous dirons tout ce que vous avez fait avec lui ! Notre père avait confiance en vous, vous l'avez trompé ! Une telle vilenie ne doit pas rester sans vengeance !

Et juste à ce moment, Ysengrin rentra, content d'être enfin chez lui. Tant il avait couru, chassé, qu'il était chargé de victuailles.

Dès qu'il fut entré, ses fils lui crièrent que Renard était venu, les avait battus, les avait couverts d'ordures, les avait appelés bâtards, fils de cornard, avait embrassé leur mère et puis l'avait entraînée dans un coin sombre où ils avaient vu, pour le déshonneur de leur père, ce qu'ils auraient mieux aimé ne pas voir.

Quand Ysengrin eut entendu cela, il cria :

— Hersent ! mauvaise femme, orde et sale ribaude ! Je vous ai bien nourrie, bien logée, bien soignée, et Renard le

Digitized by Google

roux, le puant, a fait de vous à sa volonté ! Vous m'avez couvert de honte !

Et la colère l'étouffait, il grinçait des dents, il hurlait, son poil se hérissait, il roulait des yeux hagards.

Hersent, toute tremblante de peur devant la colère de son époux, dit :

— Sire, c'est à tort que vous vous courroucez. Ces enfants ont mal vu, mal entendu. Renard est venu, c'est vrai, mais c'était à dessein de vous voir. Je l'ai reçu, puisqu'il est votre neveu, en toute honnêteté. Je jure que je suis innocente ! Que l'on me pende, que l'on me brûle, si je ne dis la vérité !

Alors la colère d'Ysengrin tomba. Il n'était pas encore bien sûr qu'Hersent ne le trompât pas, mais il fut assez sage pour le croire.

Cependant il se rappela que Renard lui avait fait perdre la queue, que toutes ses entreprises avec son neveu avaient mal fini pour lui loup, tandis que lui Renard s'en tirait sauf, avec bon butin le plus souvent ; il commença à comprendre qu'il avait toujours été trompé, moqué, bafoué, et il ne se calma tout à fait que lorsque dame Hersent lui eut juré qu'elle ne laisserait plus Renard entrer à la maison et qu'elle lui ferait tout le mal qu'elle pourrait, si elle le rencontrait au dehors.

Digitized by Google

## LA MESSE DE PRIMAUT

Un jour, dans une plaine, passait un Prêtre. Il portait une boîte pleine d'oublies et marchait à travers champs. Il rencontra une haie qu'il lui fallut franchir, et tandis qu'il la franchissait à grand'peine, la boîte d'oublies tomba sans qu'il s'en aperçût.

Renard, furetant par là, trouva la boîte, la prit et l'emporta dans un endroit écarté où il savait que personne ne viendrait le déranger.

« Voyons, maintenant, dit-il, ce qu'il y a là-dedans. »

Il ouvrit la boîte où il y avait un bon cent d'oublies, pour le moins. Il les mangea toutes, sauf quatre qu'il emporta, pliées en deux dans sa bouche, pour Hermeline et ses enfants.

Et tout à coup, s'en venant sur le chemin, il vit Primaut devant lui. Il ne l'avait pas vu depuis qu'il l'avait fait si durement houspiller par les marchands de poissons. Il ne fut pas très rassuré quand il le vit. Mais Primaut n'avait pas compris la malice de Renard en cette affaire. Les coups qu'il avait reçus, il les avait reçus comme coups de mauvaise fortune — aussi les avait-il oubliés — et il salua Renard :

— Renard, sois le bienvenu !

— Primaut, que Dieu vous bénisse !

— D'où viens-tu, Renard ? et où vas-tu si vite ?

Digitized by Google

— Je vais chanter à l'église qui est de l'autre côté du bois.

— Ah ! moi je cherche quelque chose à manger. Mais que portes-tu là ?

— Des gâteaux, dit Renard, de beaux et bons gâteaux d'église.

— Des gâteaux ! où les as-tu pris ?

— Ah ! voilà ! je les ai pris où ils étaient.

— Cher ami, donne-les-moi !

— Très volontiers. Très volontiers même vous les donnerais s'ils m'avaient coûté cinq cents livres.

Renard gracieusement donna les oublies à Primaut qui les trouva très bonnes.

— Renard, dit-il, où les as-tu prises ? En as-tu encore ?

— Je les ai prises près d'ici, dans une église, mais je n'en ai plus.

— Elles sont très bonnes, dit Primaut, j'en mangerais bien encore si j'en avais, car j'ai grand'faim. Aujourd'hui je n'ai rien mangé, ni pain, ni viande, ni poisson — rien ! Le cœur va me manquer bientôt.

— Venez, dit Renard, venez avec moi, nous irons dans l'église où j'ai pris celles-ci. Il en reste plus qu'il n'en faut pour apaiser votre faim. Vous en aurez autant que vous en voudrez.

— Renard, tu me sauves la vie.

— Par mon chef ! vous en aurez ! et nargue du Prêtre ! L'église est tout près d'ici — allez devant, je vous suivrai.

Et les voilà partis, Primaut devant, Renard derrière.

Ils arrivèrent à l'église dont était desservant le Prêtre qui

Digitized by Google

avait laissé tomber la boîte d'oublies. Avec les mains, avec les pieds, ils creusèrent un trou sous la porte et ils entrèrent.

Sous une serviette blanche, ils trouvèrent un gros tas d'oublies, Primaut les mangea toutes et dit :

— Renard, ce manger ne me vaut rien — plus j'en mange, plus j'ai faim. Mais je vois une huche ; ouvrons-la, peut-être y trouverons-nous quelque chose.

— Ouvrons-la ! dit Renard.

Primaut, avec toute sa force, eut peine à briser le loquet. Dans le coffre ils trouvèrent pain et vin, et chair et poisson que le prêtre y avait mis.

— Ah ! Ah ! dit Primaut, maintenant nous avons à manger, Dieu merci ! Etends ici la nappe qui est sur l'autel, apporte le sel, nous allons avaler tout cela. C'est Dieu qui nous l'envoie !

Ils tirèrent de la huche le pain, le vin, la viande, s'assirent par terre et mangèrent. Ils avaient assez de quoi !

— Primaut, fit Renard, versez le vin et buvons !

— Buvons ! dit Primaut, il y a bien à boire pour trois !

Primaut but de si bon cœur qu'il eut bientôt la cervelle en ébullition. Renard lui dit :

— Ami ! nous ne buvons pas assez ! Allons ! buvons ! pour être joyeux et contents.

— Je bois ! mais toi, Renard, bois donc aussi ! Allons ! verse !

— Buvons ! Primaut ! vous ne buvez pas ! Etes-vous déjà fatigué de boire ! Moi je bois !

— Je bois plus que toi, Renard !

Digitized by Google

— Oh ! dit Renard, je bois beaucoup plus que vous. Voyons qui videra le plus vite son hanap !

— Renard ! penses-tu me battre en beuverie ? Non ! non ! Vide ce hanap que tu tiens, remplis-le et passe-le-moi — jusqu'à demain je te ferai raison.

Renard faisait semblant de boire, mais laissait couler tout son vin entre ses pattes. L'autre qui n'avait plus le cerveau d'aplomb, ne s'apercevait de rien.

Renard remplissait toujours le hanap, et Primaut le vidait toujours. Maintenant ses yeux brillaient comme des braises et il croyait être Noble, le roi Lion. Et toujours Renard, avec une mine joyeuse, lui versait à boire, et toujours il buvait, tant qu'enfin il perdit tout à fait la tête.

— Renard, fit-il, c'est Dieu qui nous a amenés ici et qui nous a servi ce bon souper. Je veux maintenant chanter la messe. Vois ! on a préparé pour moi, sur l'autel, les vêtements et le missel. En mon enfance j'ai appris à chanter et à lire, tu vas voir qu'on ne peut pas faire mieux.

Renard, bien content qu'il fût si sot, lui dit :

— Vous savez que nul ne doit chanter à l'autel s'il n'est pas ordonné prêtre, ou pour le moins, couronné moine !

— C'est vrai, tu as raison, mais cela ne m'empêchera pas de chanter. Dis-moi qui pourrait me couronner ? Je veux faire mon salut, je veux chanter vêpres, vigiles et messe avant de m'en aller d'ici. Dis-moi qui pourrait me couronner ?

— Si j'avais un rasoir, dit Renard, je vous couronnerais, et puis je vous mettrais l'étole au cou et vous octroierais le

Digitized by Google

droit de chanter. Vous n'auriez pas besoin d'Evêque pour être couronné — j'ai été Prêtre autrefois.

Primaut se leva et s'en alla, titubant, par l'église. Il chantait, il s'appuyait aux murs et butait contre les piliers. Renard furetait partout et finit par trouver, derrière l'autel de Monseigneur Saint Jacques, une armoire. Dans l'armoire il y avait un rasoir affilé, des ciseaux et un bassin de cuivre.

— Primaut, dit Renard, Dieu ne fait que votre volonté aujourd'hui ! Il ne s'occupe que de vous ! Voilà tous les outils dont nous avons besoin — de bons ciseaux, un bon rasoir et un bassin. Il ne nous manque que de l'eau.

Primaut qui ne comprenait plus grand'chose à ce que lui racontait Renard, ne disait rien.

Renard, sans que Primaut le vît, alla sous la tour, jusqu'aux fonts baptismaux. Le couvercle en était ôté, il y puisa un plein bassin, et revenant, le montrant à Primaut, dit :

— Dieu nous a envoyé de l'eau ! Il a encore exaucé votre souhait !

— Renard ! tu vois ! Dieu veut que je le serve ! Et je le servirai sans tarder. Viens vite me faire ma couronne !

— Volontiers ! je vois que Dieu le veut !

Primaut s'assit par terre, ne dit plus mot, ne bougea plus. Renard lui versa de l'eau sur la tête et le rasa — une belle couronne jusqu'aux oreilles ! Quand ce fut fini il dit :

— Primaut, remerciez-moi de vous avoir couronné !

— Je te remercie. Suis-je vraiment couronné ?

— Oui, et si vous ne me croyez, tâtez-y !

Primaut passa la main sur sa couronne. Il la trouva grande

Digitized by Google

et large, avec un peu de poil encore, de place en place.

— Par ma tête ! s'écria-t-il joyeusement, me voilà prêtre, et bon prêtre ! ne tardons plus à chanter messe !

— Attendez ! bel ami ! il faut d'abord sonner les cloches — on ne doit pas messe chanter sans avoir d'abord sonné les cloches. Sonnez-les donc !

— C'est vrai ! dit Primaut, je vais sonner d'abord, et puis après je chanterai.

Il saisit les cordes des cloches et sonna de toutes ses forces, à carillon, à glas, à la volée. Et Renard, se tenant le ventre de rire, disait :

— Ah ! Ah ! oui ! tirez les cordes, tirez ! tirez !

— Je tire, disait Primaut, je tire ! jamais tonsuré n'a si bien sonné !

— Bel ami, tirez les deux cordes ensemble, sonnez plus fort ! que j'entende aussi cette petite cloche ! Tirez fort ! tirez !

Qui l'aurait vu tirer, tirer, à grand effort tirer, n'aurait pu s'empêcher de rire, même si l'on fût venu lui dire que l'on mettait son père en bière. Enfin Renard lui cria :

— Ami ! arrêtez-vous ! c'est assez ! vous sonnez trop ! Arrêtez-vous !

— Je m'arrête !

Et Primaût s'élança vers l'autel. Renard l'aida à revêtir l'aube et l'amict, lui donna la ceinture, le manipule, l'étole. Il riait en dedans de lui-même et pensait :

« Tu seras bien plus joyeux tout à l'heure, quand on te bâtonnera les reins ! »

Enfin Primaut endossa la chasuble, caressa de la main sa

Digitized by Google

grande et large tonsure, monta à l'autel, ouvrit le missel et se mit à tourner les feuillets.

Renard, craignant male aventure, ne voulut rester plus longtemps. Il sortit vite par où il était entré avec Primaut, et boucha le trou en y remettant la terre qu'ils avaient rejetée en arrière.

Primaut, dans l'église, en habits de prêtre à l'autel, chantait, hurlait, criait.

Le Prêtre qui avait entendu du bruit, et puis les cloches qui sonnaient, tout étourdi, mal éveillé, avait sauté à bas du lit. Il avait pris une chandelle, l'avait allumée au feu, avait appelé son clerc Gillain, sa femme, son chapelain, avait pris la clef de l'église. Il avait mis un levier sur son épaule, sa femme avait pris un bâton, le chapelain un fouet, le clerc une massue. Hardis comme limaces, ils étaient sortis de la maison et étaient allés droit à l'église.

Avant d'entrer, le Prêtre regarda par le trou de la serrure et vit Primaut à l'autel. Il ne le reconnut pas sous ses habits de prêtre et sous la large couronne de sa tête. Il ouvrit la porte, mais la referma vite quand il entendit les hurlements, les glapissements, les cris de l'officiant. Il crut que c'était le diable et il eut si grand' peur que sa vue se troubla — il tomba, pâmé. Sa femme, le voyant pâmé, le crut mort, et se mit aussi à hurler ; le clerc s'enfuit par le village, criant, éveillant les vilains :

— Or sus ! Or sus ! armez-vous sans tarder ! les diables sont dans l'église, ils ont tué mon Seigneur et l'ont jeté mort devant la porte ! Nous sommes tous perdus !

Digitized by Google

Les vilains sautèrent à bas du lit, s'habillèrent. L'un endossa une cuirasse, l'autre mit un chapeau de fer qui semblait venir de l'enfer tant il était noirci de fumée, l'autre prit sa fourche à fumier, un autre amena ses chiens, un autre avait l'épée à la main. Ils étaient bien quatre cents vilains. Chacun portait bâton ou massue, ou fléau, ou levier, ou hache. Celui qui était dans l'église allait être bien arrangé !

Cependant le Prêtre, revenu de pâmoison, s'était levé et accourait au-devant d'eux en criant :

— Venez vite ! vite ! le diable est entré dans l'église !

Quand les vilains furent tous là, le Prêtre ouvrit la porte, et ils entrèrent.

Primaut, entendant du bruit, se tut et courut au trou qu'il trouva bouché, plein de terre. Affolé, il revint vers l'autel en courant à travers l'église. Le Prêtre, de son levier, à deux mains le frappa si fort que peu s'en fallut qu'il ne le tuât. Primaut, furieux, se retourna contre lui, et si les vilains n'avaient pas été là, c'en était fait du pauvre Prêtre ! Mais tous ensemble se jetèrent sur le loup, le poussant, le bousculant, le frappant, qui sur le dos, qui sur la tête, qui sur les jambes et qui sur le museau.

Primaut se vit en mauvaise posture, il comprit qu'il ne pourrait pas résister, il prit son élan et sauta par une fenêtre qui était à dix bons pieds de hauteur.

Quand il fut dehors, il s'enfuit au grand galop vers la forêt, plein de rage, mais se consolant un peu d'avoir été si maltraité en pensant qu'il emportait les habits du Prêtre.

A grande allure, dans la nuit très obscure, il s'en allait. Les



Digitized by Google

vilains qui couraient après lui ne purent le suivre et retournèrent chacun chez soi. En galopant vers la forêt, Primaut jurait de se venger du Prêtre et de ne lui laisser agneau ni brebis.

« Pour commencer, pensait-il, j'emporte ses habits. S'il veut demain chanter sa messe, il faudra qu'il prenne le jupon ou la chemise de sa femme pour s'en faire une aube — car celle-ci, il ne l'aura pas ! Si jamais je le rencontre, seul, dans les champs, je lui arracherai l'âme du corps. Et ce maudit Renard — que Dieu honnisse ! — qui m'a emmené dans l'église, qui s'en est allé quand il a entendu les gens venir, qui m'a laissé et a bouché le trou pour que je ne puisse pas sortir ! Si jamais je le tiens ! Je n'irai pas me plaindre de lui à la Cour du Roi, non ! j'en prendrai moi-même une vengeance telle qu'on en parlera longtemps et qu'il ne fera plus jamais de mal à personne. J'aurais dû le châtier déjà, pour avoir couvert de honte mon frère Ysengrin, mais je le rattraperai ! »

Ainsi pensant, au jour naissant il arriva dans la forêt. Il vit Renard qui l'attendait, couché sous un chêne et qui se leva pour venir au-devant de lui.

— Ah ! sire ! dit-il, les yeux pleins de larmes, vous voilà ! Soyez le bienvenu !

Primaut, tout angoissé de rage, lui répondit :

— Je ne te salue pas.

— Ah ! sire ! pourquoi ? qu'ai-je fait de mal ? dites-le-moi !

— Tu m'as abandonné, tu es parti, tu as bouché le trou pour que je ne puisse pas sortir. Tu m'as trahi ! Fils de catin !

Digitized by Google

Méchant nain ! tu en as trahi bien d'autres ! Je vais les venger tous et tu ne trahiras plus personne !

Renard fit semblant d'avoir grand'peur, et tremblant, adoucissant sa voix, il dit ;

— Sire, nous sommes seuls, tous les deux, ici, vous et moi. Je suis à votre merci. Mais je ne me souviens pas d'avoir jamais rien fait que vous puissiez me reprocher. Par Notre-Dame ! ce n'est pas moi qui ai bouché le trou. C'est le Prêtre — je l'ai vu. Je lui ai crié de ne pas le boucher — il m'a répondu que s'il me tenait il m'étriperait. Il était armé, je ne pouvais vous rejoindre, je suis parti et je suis venu vous attendre sous ce chêne, pleurant à la pensée que vous ne pourriez pas sortir, qu'il y aurait bataille et que vous auriez durement à souffrir, seul contre tous ces vilains. Voilà la vérité, sans mentir d'un mot. Je n'ai pas cessé de pleurer depuis que je vous ai laissé là-bas. J'avais peur que vous n'eussiez pas pu faire le saut par la fenêtre et qu'ils vous eussent retenu — mais ils n'ont pu, comme je vois.

Primaut eut pitié de lui quand il le vit pleurer.

— Renard, répondit-il, je te crois. N'aie pas peur, je ne te ferai pas de mal, mais j'en ferai au Prêtre, si je peux ! Pour commencer j'ai son aube, sa chasuble, son amict, son manipule, sa ceinture. Quand il voudra chanter la messe, il lui faudra en emprunter d'autres, car ceux-ci, jamais il ne les reverra.

— Sire, dit Renard, savez-vous ce que nous devrions faire ? Nous devrions porter demain ces vêtements à la foire, et les vendre, au nez du Prêtre.

Digitized by Google

— Bonne idée ! dit Primaut. Mais écoute ! j'ai besoin de me reposer, chair et os me font mal, tant j'ai reçu de coups ! Passons ici la nuit. Demain, de bon matin, nous partirons pour la foire. Quand nous aurons vendu ces habits, nous partagerons honnêtement ce qu'on nous en aura donné.

— Par ma foi, dit Renard, c'est une bonne idée.

Et tous deux s'endormirent sous l'arbre.

---

## COMMENT RENARD ET PRIMAUT VENDIRENT, POUR UN OISON, LES VÊTEMENTS DU PRÊTRE ; ET COMMENT CET OISON FUT MANGÉ PAR MOUFLART LE VAUTOUR.

Le lendemain, au lever du soleil, ils s'éveillèrent.

Ils firent un ballot des vêtements, à la façon des marchands. Primaut, avec une corde, suspendit ce ballot à son cou, et les voilà partis tous deux, joyeusement, pour la foire.

Comme ils rejoignaient la grand'route, ils virent venir un Prêtre qui se rendait aussi à la foire. Mais devant que de s'y rendre, il allait dîner chez un Prêtre de ses amis et portait un oison pour renfort de victuailles.

— Ami Primaut, dit Renard, voilà qui tombe bien ! Si nous pouvions, pour cet oison qu'il porte, vendre nos habits

Digitized by Google

à ce Prêtre, ce serait une bonne affaire. Car, si nous les portons à la foire, nous risquons fort d'être pendus.

— Oui, dit Primaut. Vendons-les-lui si nous pouvons.

Le Prêtre, en passant, releva le pan de son manteau sur son épaule, et les salua :

— Seigneurs ! Dieu vous garde !

Renard leva les yeux vers l'oison.

— Sire, dit-il, Dieu vous bénisse !

Le Prêtre s'arrêta et dit :

— Quel vent vous pousse ? De quel pays venez-vous ?

Renard répondit :

— Nous sommes des marchands. Nous venons d'Angleterre et nous allons à la foire.

— Et qu'allez-vous vendre à la foire ?

— Des habits de prêtre, aubes, amicts, belles chasubles de samit, manipules, étoles et ceintures. Si vous en avez besoin, nous vous en vendrons bon marché.

— En avez-vous là ?

— Oui, nous avons dans ce ballot tout un beau vêtement complet.

— Montrez-le-moi. J'allais justement en acheter un à la foire. Je prendrai peut-être le vôtre.

— Je vous le vendrai volontiers, dit Primaut, si vous avez de quoi payer.

Primaut défit son ballot et montra les vêtements.

Le Prêtre dit :

— Longue parole ne vaut rien. Combien me les vendez-vous ?

Digitized by Google

— Si vous me donnez cet oison, dit Primaut, vous pourrez tout emporter.

— Ma foi, dit le Prêtre, ça va.

Il lui donna l'oison. Primaut le prit, le soupesa, et partit à grande allure. Renard le suivit pour en avoir sa part.

Ainsi s'en allaient les deux amis — amis tant qu'on n'en était pas au partage — Primaut devant, Renard derrière, tous deux riant du pauvre Prêtre et le tenant fou achevé d'avoir fait un tel marché : un oison pour quelques habits !

Primaut s'arrêta, à la lisière du bois, sous un grand chêne et posa l'oison à terre, devant lui :

— Ami, dit-il, te voilà bien déçu ! Nous aurions dû demander deux oisons. L'autre aurait été pour toi. Celui-ci est pour moi, et je vais le manger tout entier.

— Ah ! vous ne ferez pas cela ! ce serait une vilenie et un grand péché !

— Renard, je m'en moque ! pas de sermon et pas d'injures ! Si tu veux manger, ce matin, va-t'en chasser au bois, comme d'habitude.

Renard ne voulut pas en venir à la bataille ; il savait qu'il serait rossé ; Primaut était trop grand, trop fort.

— Primaut, dit-il, vous n'êtes pas de bonne foi. C'est justice que je sois trompé, j'ai été trop loyal envers vous, traître déloyal ! Voilà la récompense de l'aide que je vous ai donnée !

Et il s'en alla, grommelant entre ses dents :

— Tu me paieras cela !

Il n'alla pas loin. Il vit Mouflart le vautour, volant, planant, cherchant une proie. Il l'appela :

Digitized by Google

— Seigneur Mouflart ! Si tu veux une belle proie, là-bas, sous ce chêne que tu vois, le plus gros à la lisière du bois, tu trouveras un oison dans les pattes de Primaut le loup. Tu pourrais facilement l'enlever à ce lourdaud.

— J'y vais, dit Mouflart.

Renard revint sur ses pas et se cacha dans un buisson pour voir ce qui allait advenir.

Primaut tenait l'oison entre ses pattes, et il ne pensait pas que personne au monde pût le lui enlever. Il allait l'entamer, à belles dents d'affamé, quand tout à coup, Mouflart fondit sur lui, happa l'oison avec ses serres, si brusquement que Primaut le lâcha. Et l'oison s'envola !

Mouflart se posa sur une branche au-dessus de Primaut. Primaut tremblait, frémissait de rage, et dit :

— Sire Mouflart, c'est mal de m'avoir enlevé cet oison. Moi je ne vous en aurais pas fait autant. Mais restons bons amis. Descendez, nous partagerons l'oison en deux et nous en mangerons chacun une moitié. Ayez pitié de moi que la faim tourmente si cruellement !

— Je m'en moque ! répondit Mouflart. Cet oison est pour moi. Quand vous en attraperez d'autres, ils seront pour vous. Mais je prierai Dieu qu'il ait pitié de votre âme. Merci de m'avoir apporté cet oison, si gras, si tendre !

— Ah ! Mouflart ! donnez-m'en au moins une cuisse !

— A Dieu ne plaise ! Vous trouverez assez d'autres oisons comme celui-ci. J'ai grand'faim et je suis las de voler sans arrêt depuis ce matin, trop las pour descendre jusqu'à vous. Et fou qui met derrière son dos ce qu'il tient devant lui, dans

Digitized by Google

sa main ! Allons ! je vais manger cet oison, mais je n'en mangerai que la chair, je vous donnerai les os qui sont gras et tendres aussi. Je vous les jetterai, vous n'aurez qu'à les ramasser.

Primaut comprit qu'il n'y avait plus rien à dire. Couché sous l'arbre, il attendit ses os. Et le regret lui vint d'avoir si mal traité Renard. Il aurait mieux valu partager avec lui, chacun aurait eu sa moitié. Mais il avait voulu tout avoir et comme dit le proverbe :

« Qui veut tout avoir, tout perd. »

---

## RENARD ET PRIMAUT DANS LE LARDIER DU VILAIN

Renard, caché dans son buisson, avait tout vu. Il fut consolé de n'avoir rien eu de l'oison puisque Primaut n'en avait pas eu davantage. Et même, voir Mouflart le manger, au nez de Primaut, lui fit presque autant de plaisir que s'il l'avait mangé lui-même.

Quand Mouflart eut fini son repas, il s'envola, lourdement, pour aller dormir et digérer chez lui. Renard, alors, sortit de sa cachette.

Primaut achevait de ronger les os que Mouflart lui avait

Digitized by Google

jetés. Quand il vit venir Renard, il eut grand remords de l'avoir trompé, il se leva et se mit à pleurer. Renard fit semblant de ne pas le voir.

Primaut s'approcha de lui, humblement, et dit :

— Renard, mon doux ami, ne sois pas si fâché. Je te demande pardon !

— Ne vous moquez pas de moi ! dit Renard. Vous avez, par gloutonnerie, mangé tout l'oison. Grand bien vous fasse !

— Renard, j'ai eu tort, je l'avoue, et j'en dois porter la honte ! Mais tu as été bien vengé ! Quand j'allais manger l'oison, Mouflart le vautour volant me vit, descendit. Je ne prenais pas garde à lui ; il jeta sa patte sur l'oison, le happa, l'emporta, s'envola sur une branche de ce chêne. Je l'ai prié de m'en donner la moitié. Il m'a répondu que je gâtais mon français à lui demander cela. Et j'ai eu beau prier, supplier, il n'a pas voulu m'en donner le moindre morceau. Dieu m'a puni de t'avoir trompé ! Mais je ne suis pas sage comme toi, et quand un fou fait ses folies, il ne faut pas lui en vouloir. A tout péché miséricorde ! Je te demande humblement pardon !

— Je vous pardonne, dit Renard. Vous avez très mal agi avec moi, mais je vous pardonne. J'ai très bien mangé, je ne songe plus à l'oison, je vous pardonne.

Alors ils se jurèrent, mutuellement, loyale et éternelle amitié.

Quand ce fut fait, Primaut dit :

— Où as-tu donc si bien mangé ?

— Tout près d'ici, chez un vilain, chez qui je suis allé

Digitized by Google

pendant que vous regardiez Mouflart manger l'oison. Il a son lardier plein d'excellents jambons. J'en ai mangé à ma faim, mais j'en mangerais volontiers encore un peu ; et si vous voulez venir avec moi, vous en aurez à planté.

— Allons-y ! dit Primaut. J'ai grand besoin d'emplir ma panse.

— Vous l'emplirez, dit Renard, venez !

Et les voilà partis, à grande allure, tout droit vers la maison du vilain.

Renard examina d'abord les fenêtres. Toutes étaient barrées de forts barreaux très serrés. Et la porte était bien fermée. Ceux de la maison dormaient. Enfin il découvrit un trou, à côté de la porte de la cour. Le trou était étroit, et Primaut y passa à grand'peine, quoi qu'il eût le ventre creux. Droit au lardier alla Renard ; Primaut marchait sur ses talons. Et quand ils furent aux jambons, Renard dit :

— Primaut, vous avez de la chance ! vous pouvez manger tant que vous voulez. Je vous avais promis à manger. Mangez !

L'autre qui mourait de faim, s'y était déjà mis, et comme un glouton il mangeait. Renard se mit à manger aussi.

Primaut mangeait, Renard mangeait, comme deux gloutons ils mangeaient. Cependant Renard avait l'oreille au guet.

Primaut, lui, mangeait sans penser à rien — qu'à manger. Tant il mangea qu'il devint plus gros qu'il n'était long.

— Renard, dit-il enfin, quand tu voudras nous sortirons d'ici. J'ai tant mangé que je ne peux plus avaler.

Ils s'en allèrent au trou et Renard s'élança dehors. Mais

Digitized by Google

Primaut était devenu si gros de ventre qu'il ne put repasser par le trou.

— Ah ! mon Dieu ! gémit-il, que vais-je devenir ?

— Frère, fit Renard, qu'avez-vous ?

— Ce que j'ai ? J'ai que je ne puis sortir.

— Pas sortir ! Vous plaisantez !

— Hé ! non ! je te dis que je ne peux pas sortir !

— Allons ! essayez en passant votre tête par ici.

Primaut, n'y entendant malice, passa sa tête dans le trou. Renard le prit à belles dents par les oreilles et rudement tira — tira à lui déchirer le cuir, en haut, en bas, tout droit, il ne le put ôter de là.

— Renard ! fit Primaut, tire encore ! à toute force il faut que je sorte de là. Si le vilain savait que j'y suis, ce ne serait pas lui qui m'en tirerait !

— N'ayez pas peur, il faudra bien que vous en sortiez ; attendez !

Renard courut jusqu'au bois, fit une hart avec des branches flexibles, revint, toujours courant, et la mit au cou de Primaut.

— Primaut, dit-il, pour rien au monde je ne vous laisserai ici.

— Merci, Renard, alors tire-m'en vite !

Renard s'appuya du pied à la paroi et tira. — De toutes ses forces il tirait, mais Primaut ne bougeait et l'exhortait à tirer plus fort. Renard tirait sans se lasser et soupirait, geignait :

— Que faire ? hélas ! laisserai-je ici mon compagnon ? Non ! jamais !

Digitized by Google

Il tira si bien que la peau, tout à coup, craqua et se retroussa du col à la nuque — et même la chair avec. Primaut hurla de douleur.

Le vilain s'éveilla, sauta à bas du lit, courut au feu de la cuisine, y alluma sa chandelle, prit un bâton et sortit.

Primaut dit à Renard :

— Lâche-moi, il faut que je me retourne pour me défendre contre le vilain que j'entends venir derrière moi.

Renard, enchanté, le lâcha et s'enfuit. Peu lui importait ce qui allait se passer, pourvu qu'il n'y fût pas mêlé.

Le vilain marcha sur Primaut, bâton levé. Primaut sauta de côté. Le vilain lui lança son bâton. Et tout à coup voilà la chandelle éteinte. Le vilain retourna vite à son feu pour la rallumer, et tandis qu'il remuait les cendres pour y trouver une braise, Primaut l'empoigna à pleine gueule par une fesse.

« Au secours ! Au secours ! bonnes gens ! » se mit à hurler le vilain.

Sa femme accourut, brandissant sa quenouille. A grands coups de quenouille elle attaqua Primaut, mais pour coups qu'elle lui donnât, Primaut ne lâchait pas le vilain qu'il tenait à belles dents plantées dans sa viande.

— Femme, fit le vilain, je n'en peux plus, appelle au secours !

La femme ouvrit la porte et cria :

« Au secours ! Au secours ! le diable est chez nous ! il va tuer mon Seigneur ! »

Alors Primaut, serrant les dents, recula brusquement, arra-

Digitized by Google

cha le morceau de vilain qu'il tenait et l'emporta, renversant la femme sur le pas de la porte, dans la boue.

Il retrouva Renard qui l'attendait, à la lisière de la forêt.

— Renard, dit-il, veux-tu manger ?

— Manger ? Nous avons bien assez mangé. Mais dites-moi, ce maudit vilain vous a-t-il blessé ?

— Non ! et moi je lui ai fait grand dommage. Je t'apporte un morceau de sa fesse. Tiens ! mange ! chair de vilain est bon gibier.

— Chair de vilain, dit Renard, ou noire, ou blanche, n'est bonne en aucune saison. J'aimerais mieux chair d'oison. Jamais je ne toucherai à chair de vilain.

La nuit venait. Ils se couchèrent sous des broussailles et s'endormirent.

---

## LA MORT DE PRIMAUT

Le lendemain ils firent la grasse matinée. Le soleil était déjà haut quand ils s'éveillèrent et Primaut commença aussitôt à crier la faim.

— Renard, que mangerons-nous aujourd'hui ?

— Oh ! moi ! dit Renard, je n'ai besoin de rien, j'ai mangé pour deux ou trois jours chez le vilain, et je vais continuer à

Digitized by Google

dormir. Mais vous, si vous avez envie de manger, vous trouverez, derrière cette haie que vous apercevez au fond du vallon, un troupeau d'oies grasses. Je les ai vues hier, grasses, lourdes, il n'y avait qu'un homme pour les garder, et pas de chiens.

— J'y vais, dit Primaut. Attends-moi, j'en rapporterai une ou deux qu'entre toi et moi nous mangerons bien.

— Allez-y donc, dit Renard, je ne bougerai d'ici.

Primaut s'approcha du troupeau d'oies, et en attrapa une du premier saut. Il l'emportait, quand le gardien le vit et lâcha sur lui deux mâtins. Primaut s'enfuit, mais les chiens le rattrapèrent, le houspillèrent, et s'il n'avait lâché son oie, pour courir plus vite, il aurait pu leur laisser sa peau. Il courut si bien que les chiens le perdirent. Alors il retourna vers Renard.

— Renard, dit-il, tu te repentiras de m'avoir envoyé là-bas me faire houspiller par les chiens !

Et s'approchant de lui, il ajouta :

— Seigneur Renard, tu es trop malin, trop rusé. Et je vais te rendre le mal que tu m'as fait. Oui ! quand tu m'as envoyé aux oies, tu savais que les chiens y étaient — et c'est pour cela que tu n'as pas voulu venir.

Disant ces mots, il le frappa violemment, en plein visage, avec sa patte. Renard dit :

— Vous ! me battre ! vous êtes fou ! c'est parce que je suis petit et faible que vous me maltraitez. Mais je jure que j'irai demander justice au Roi, en sa Cour. Et pourquoi êtes-vous si furieux ? que vous ai-je fait ?

Digitized by Google

— Tu m'as fait injurier, battre et maltraiter, je ne te le pardonnerai jamais ; tu ne mourras que de ma main !

Renard le prit de très haut :

— Mon Seigneur Primaut, ce serait grande folie à vous que de me tuer ! On vous demanderait raison de ma mort. J'ai des enfants qui auraient vite fait de vous arracher l'âme du corps si vous ne quittiez le pays, et qui jamais ne prendraient rançon de vous !

A ces menaces, Primaut devint plus furieux encore. Il renversa Renard, le piétina, lui marcha sur le ventre, le frappa rudement.

— Félon ! tu m'as fait battre par les marchands de poissons, tu m'as enfermé dans l'église pour me faire battre encore, tu espérais que le vilain, hier, m'assommerait, et tu viens encore de m'envoyer où tu savais que les chiens me recevraient mal.

Renard dit :

— Vous n'avez pas su vous y prendre avec les marchands de poissons. Si vous aviez fait le mort, jusqu'au bout, comme je vous l'avais dit, vous auriez eu autant de poissons que j'en ai eu.

Dans l'église vous aviez trop bu et vous n'avez pas su trouver le trou.

Chez le vilain vous avez trop mangé — moi j'en suis bien sorti !

Et ce matin, je ne savais pas qu'il y avait des chiens avec le vilain, pour garder les oies.

Maintenant, si vous me tuez, mes fils me vengeront, et si

Digitized by Google

vous ne me tuez pas, j'irai me plaindre au Roi et à Madame la Reine.

Quand Primaut l'entendit parler d'aller se plaindre au Roi, il fut très effrayé. Et la menace aussi de ses fils l'effrayait.

— Renard, dit-il, je te pardonne tes méfaits et je te laisse aller.

— Si vous me laissez aller, vous n'aurez plus jamais rien à me reprocher. Si je savais que vous ne me ferez plus jamais de mal, vous seriez mon ami jusqu'à la fin de mes jours.

— Je le voudrais, dit Primaut, je suis prêt à jurer que je ne te ferai plus jamais de mal.

— Si vous juriez cela, nous serions amis pour toujours.

— Sur quoi faut-il que je le jure ?

— Sur le tombeau d'un saint où je vais vous conduire. Partons !

Ce tombeau de saint était un piège que Renard connaissait depuis longtemps, dans le bois. Chemin faisant il dit à Primaut :

— Je suis content que notre accord soit fait.

— J'ai hâte, répliqua Primaut, qu'il soit juré.

— Entrons donc dans ce bois.

Quand ils furent arrivés devant le piège, Renard dit :

— Avancez ! Ci-gît le corps d'un saint. Ce fut un confesseur et un martyr. Son corps est là, son âme est au ciel. Il mena une très sainte vie, honorant Dieu, le servant de bon cœur, l'aimant. Longtemps il fut ermite. On l'enterra là, quand il eut fini son temps. Jurez sur son tombeau que vous

Digitized by Google

ne me battrez plus, et que vous serez mon ami, mon protecteur.

— Je vais jurer, il faut que tu n'aies plus aucune crainte.

— Alors mettez-vous à genoux et étendez la main.

Primaut se mit à genoux, étendit la main sur le piège et dit :

— Par tous les saints du paradis, et par celui qui est ici, je jure de ne plus jamais faire de mal à Renard, ni à personne des siens ! Je jure de l'aimer toujours !

Alors Primaut, pour se relever, s'appuya sur le piège. Il toucha la clef, et le voilà pris par un pied.

Renard s'écarta d'un bond, et Primaut hurla :

— Aïe ! Aïe ! Renard, au secours ! Renard ! aide-moi !

— Tu es parjure, dit Renard, tu ne voulais pas tenir ton serment ! Le corps du saint te retient ! Ce n'est pas à moi de te porter secours quand Dieu veut se venger de toi ! Je ne tendrai pas un doigt pour t'aider !

Et Primaut criait toujours :

— Aïe ! Aïe ! j'ai la patte cassée ! viens à mon aide ! Renard ! au secours ! au secours !

Renard lui dit :

— Je me moque de ton bavardage. Je m'en vais. Reste ! Je me suis vengé de toi. Dieu sait que j'en suis bien aise !

En retournant à Malpertuis, il attrapa une oie qu'il rapporta à sa bien-aimée Hermeline et à ses enfants. Il les trouva en bonne santé et leur raconta comment il s'était vengé de Primaut. Ils rirent, ils étaient heureux. Hermeline surtout était heureuse, elle avait tout quand elle avait son cher Renard.



Digitized by Google

Et pendant ce temps, Primaut souffrait grande douleur dans le piège. Il y souffrit longtemps et puis il y mourut.

---

## RENARD ET YSENGRIN DANS LE PUITS

Depuis plusieurs jours, Renard ne mangeait pas à sa faim ; la chasse était mauvaise et il allait quêtant à travers champs, labours, prés et bruyères, trouvant de-ci de-là, de temps en temps, un ver de terre, une limace, un escargot — ce n'était pas sa suffisance ! — mettant tout son soin à ne pas rencontrer Ysengrin dont il n'attendait aucun bien depuis qu'il avait si vilainement outragé sa femme et ses enfants.

Il était maigre et faible, si fatigué qu'il se reposa un instant à l'orée d'un bois. D'abord il se coucha, mais tout aussitôt il s'assit, puis se leva, s'étira, bâilla, gémit. Il ne pouvait rester en place un seul instant, tant il souffrait de la faim. Il partit en chasse dans le bois, n'y rencontra aucun gibier, et quand il en sortit, par delà un champ d'avoine déjà mûre il aperçut une abbaye.

C'était une grande abbaye de Blancs moines, dans un enclos de forts pieux bien serrés. A côté de l'abbaye était la grange, une belle grange solidement bâtie, avec d'épais murs de pierre grise, et un fossé profond tout autour. Là dedans il y avait à

Digitized by Google

planté toutes les nourritures qu'aimait Renard: Moines n'ont pas coutume de se laisser mourir de faim ! Il entendit glousser des poules, un coq chanta « Cocorico ! » et les canards disaient : « Coin ! coin ! »

Mais la porte était fermée et verrouillée. Renard fit le tour de la grange en courant sur le bord du fossé. Il ne trouva pont ni planche, le fossé était très profond, il désespéra d'entrer.

Devant la porte close il s'accroupit, et flairant la chatière, il la heurta du nez. Elle était mal fermée, elle s'entr'ouvrit. Avec sa patte il la poussa ; elle s'ouvrit toute grande, juste assez grande pour le laisser passer — et vite il entra dans la cour.

La cour était vaste, il eut peur. Les moines sont rusés ! S'ils le surprenaient et fermaient la chatière derrière lui, il pourrait bien perdre sa peau ! Mais il avait faim, il alla droit au poulailler. Il sentait l'odeur des poules, il les entendait, il ne les voyait pas encore. Quand il fut au milieu de la cour, la girouette, brusquement, grinça sur le toit. Il sauta de peur, et en trois bonds il fut à la chatière. Vite il se faufila dehors et s'encourut.

Mais tant le tourmentait la faim, qu'il s'arrêta bientôt, revint, rentra et s'approcha doucement du poulailler.

Sur une poutre étaient juchées trois poules. Elles sommeillaient ; il s'approcha sans bruit ; elles ne bougèrent. Pour les atteindre, il lui fallut monter sur un tas de foin ; elles entendirent craquer le foin, elles ouvrirent l'œil, inquiètes, glousèrent, mais Renard bondit et les étrangla toutes trois, sans leur laisser le temps de s'éveiller tout à fait.

Digitized by Google

Sans se presser il en mangea deux et emporta la troisième pour Hermeline et pour ses enfants.

Il eut peine à repasser par la chatière, le ventre gros des deux poules qu'il y avait logées. Il n'avait plus faim, il était bien rassasié, il n'avait plus peur des moines — il avait soif maintenant. Deux poules mangées sans boire sont lourdes pour un estomac!

Devant la porte il vit un puits. Il sauta sur la margelle. Il n'osa pas sauter dedans, craignant de se rompre le col et de ne plus pouvoir sortir.

Or, en ce puits pendaient deux seaux. L'un montait, l'autre descendait, à l'un et à l'autre bout d'une corde enroulée sur un treuil. Renard se coucha au bord du puits et regarda dedans. Il se vit dans l'eau, et crut voir Hermeline sa femme bien-aimée. Il fut très étonné et demanda :

— Hermeline ! que fais-tu là dedans ?

Le puits lui renvoya sa voix. Il crut qu'Hermeline répondait, mais il ne comprit pas ce qu'elle disait. Il ne lui connaissait pas cette profonde voix obscure. Il l'appela une autre fois. Il ne comprit pas davantage ce qu'elle répondit, de cette étrange voix qu'il ne lui connaissait pas.

Alors il se pencha pour mieux voir et mit les pieds de devant dans le seau. Soudain, son poids entraîna le seau, et il tomba au fond du puits, faisant remonter l'autre seau. Et le voilà dans l'eau, jusqu'au ventre ! Sa femme n'était pas là.

Rompu de sa chute, il s'accota à une pierre. Il souffrait, il était tout mouillé, il avait froid, mais il n'avait plus soif, il ne songeait plus à boire, il ne songeait plus qu'à mourir en ce

Digitized by Google

puits maudit où le diable l'avait fait tomber, et dont il ne pourrait jamais sortir. Il était furieux, honteux de s'être sottement laissé choir en ce tombeau. Il aurait préféré être déjà vraiment mort et enterré.

Or il advint, ce même jour, que la faim chassa du bois Ysengrin. Cherchant aventure, il s'en vint rôder autour de la grange des Blancs moines, mais il n'était pas assez fin pour y entrer.

Triste et affamé il s'assit au bord du puits. Penchant la tête, il regarda au fond et vit, dans l'eau, sa propre image. Regardant encore il vit Renard, et crut que sa propre image était dame Hersent son épouse, venue là pour chercher Renard, pour s'y cacher avec lui et pour y faire, le diable savait quoi ! au grand dommage encore de son honneur.

« Ah ! pensa-t-il, ce puant Renard me couvre encore de honte ! »

Et il hurla :

— Honte ! Honte ! sur moi !

Longtemps, douloureusement il hurla, et puis furieusement il cria :

— Ribaude ! je te prends avec ce puant Renard !

L'écho du puits répondit :

— Renard !

Ysengrin cria encore :

— Renard !

Le puits répondit :

— Renard !

Ysengrin se tut et Renard demanda :

Digitized by Google

— Qui parle là-haut ?

— Et toi qui es-tu là-bas ? demanda Ysengrin.

— Ah ! c'est vous, mon oncle ! dit Renard. Moi j'étais autrefois votre bon voisin, votre neveu que vous aimiez comme un frère. Maintenant je suis feu Renard. Dieu merci ! je suis mort et je suis ici en Paradis.

— J'en suis bien aise, dit Ysengrin. Quand donc êtes-vous mort, Renard ?

— Avant-hier. Je suis mort avant-hier. Tous ceux qui sont en vie mourront — il faudra qu'ils trépassent le jour que Dieu voudra. Moi, il m'a retiré du siècle et je lui en rends grâces. Puisse-t-il venir vous visiter, comme il est venu me visiter, à l'heure de la mort ! Mon doux oncle, je suis mort, pardonnez-moi de vous avoir irrité autrefois.

— Si vous êtes vraiment mort, je vous pardonne devant Dieu et je suis triste que vous soyez mort.

— Moi j'en suis très joyeux, dit Renard.

— Joyeux ! mon neveu ; pourquoi joyeux ?

— Parce que, si mon corps gît en sa bière, près d'Hermeline, à Malpertuis, mon âme est ici en paradis, assise aux pieds de Jésus. Vous voyez que j'ai raison d'être joyeux. Et maintenant je peux vous dire que vous ne m'avez pas assez aimé. Jamais je ne vous ai fait tort, jamais ne vous est venu de moi que du bien. J'en suis récompensé puisque je suis au Paradis, mais je voudrais que vous m'en crussiez pour vous induire à pénitence et repentance, pour vous faire gagner ce Paradis où je suis et où sont tant de riches métairies, et tant de bœufs et tant de vaches, et tant de chèvres et de moutons et tant de

Digitized by Google

poules et d'oisons et tant d'autres animaux bons à manger que l'on ne connaît pas sur terre.

— Par tous les Saints, dit Ysengrin, je voudrais être là-dedans !

— Taisez-vous, dit Renard, vous ne pouvez pénétrer céans. Le paradis n'est pas ouvert à qui veut y entrer. Vous avez toujours été traître, félon, méchant, vous n'avez pas eu confiance en moi, votre neveu qui vous aimait tant, ni en votre chaste et si vertueuse femme. Par Dieu ! et sa grande vertu ! jamais je n'ai manqué au respect que je lui devais. Et si vos fils disent que je les ai battus, injuriés, salis, je jure que ce n'est pas la vérité.

— Je vous crois, dit Ysengrin, pardonnez-moi, mais faites-moi entrer là-dedans !

Renard dit :

— Voyez-vous ce seau qui est devant vous ? C'est un plateau de la balance de pénitence. Quand l'âme se sépare du corps, bon gré mal gré elle vient s'asseoir dans ce seau. Si elle est bien confessée et repentante elle descend ici. Mais si elle n'est pas bien confessée et suffisamment repentante, elle ne peut pas descendre, elle reste en haut.

Ysengrin dit :

— Mon beau neveu, avant de descendre avez-vous donc confessé vos péchés ?

— Oui, mon cher oncle, très bien et très saintement confessé à un vieux lièvre et à une chèvre barbue. J'ai reçu bonne absolution. Si vous voulez descendre ici, il faut aussi vous confesser et vous repentir.

Digitized by Google

— Mon cher neveu, je peux descendre vers vous tout de suite. Aujourd'hui j'ai rencontré Hubert l'épervier ; il passait en volant ; à lui je me suis confessé en courant. Nous ne pouvions nous arrêter ni l'un ni l'autre, il m'a donné l'absolution, tous mes péchés sont pardonnés.

— Si j'étais sûr, dit Renard, que vous dites la vérité et que vous êtes quitte de vos péchés, je prierais le Roi céleste de vous laisser entrer ici où vous seriez si bien.

— Vite, compère, demandez-lui de me laisser entrer ! Par Saint Appétit, je vous ai dit la vérité !

— Alors, dit Renard, priez Dieu de vous octroyer complète rémission. Je vais prier aussi et lui rendre grâces. Prions ! Oremus !

Et tandis qu'Ysengrin, sous couleur de prier, hurlait au bord du puits, Renard monta dans le seau qui était tombé avec lui. Il avait hâte de sortir.

Quand Ysengrin eut bien hurlé, il dit :

— J'ai prié Dieu !

— Et moi, dit Renard, je lui ai rendu grâces. Vous allez entrer, sans plus tarder, au Paradis.

Il faisait nuit, les étoiles brillaient au ciel et se réfléchissaient luisantes, dans l'eau du puits.

— Voyez, dit Renard, ces chandelles merveilleuses qui s'allument tout autour de moi. Elles sont signe que Jésus vous pardonne et vous remet vos péchés. Venez ! Montez dans le seau de pénitence !

Ysengrin, joyeux, sauta à pieds joints dans le seau. Et il fut encore plus joyeux quand il sentit que le seau, lentement,

Digitized by Google

descendait. Au milieu du puits il rencontra Renard qui remontait dans l'autre seau. Inquiet, il lui demanda :

— Pourquoi vous en allez-vous, mon neveu ?

— Quand l'un vient, répondit Renard, l'autre s'en va. C'est la coutume. Je vais au Paradis, là-haut, et toi tu vas en Enfer, là-bas, en bas. T'y voilà ! tout au fond du puits ! Restes-y ! Je vais retrouver dame Hersent ; ensemble nous penserons à toi.

Il partit, comptant bien que son oncle, jamais ne sortirait du puits et y mourrait de froid, de faim, de mauvaise jalouse rage.

Cependant les moines dormaient et tout reposait dans l'abbaye.

Le jour n'était pas encore clair quand le cuisinier se leva et ouvrit la porte pour aller chercher de l'eau au puits. Il menait avec lui un âne, et trois moines le suivaient pour l'aider. Ils attelèrent l'âne au treuil et crièrent :

« Hue ! Hue ! »

L'âne tira à franc collier, mais il ne put hisser le seau. Le loup était trop lourd et restait au fond du puits.

— Qu'y a-t-il donc dans notre seau ? fit un des moines.

Il regarda.

— Par le Père glorieux ! s'écria-t-il, c'est un loup qui est dans le seau !

Et les voilà tous en fuite, pensant que ce loup fût le diable.

Ysengrin restait dans le seau. L'âne restait au bout de la corde, l'oreille basse et les yeux clos.

Au bruit que firent ces quatre là, les autres moines s'éveil-

Digitized by Google

lèrent et se levèrent en grande hâte. L'Abbé prit une massue, et le Prieur un chandelier, le portier prit un goupillon et l'eau bénite, les autres prirent des bâtons. En beau désordre ils arrivèrent au puits.

D'abord l'Abbé y jeta force eau bénite en récitant :

« Vade retro Satanas ! »

Et comme le loup ne bougeait, chacun sut qu'il n'était pas le diable. Alors les plus vigoureux des moines prirent la corde derrière l'âne et crièrent :

« Hue ! Allons ! Hue ! »

Ils tirèrent, l'âne tira, messire loup sortit. D'un saut il fut sur la margelle, et puis il prit le grand galop. Mais les chiens l'arrêtèrent. Qui le tenait par une oreille, qui par la queue, qui par la peau du dos. D'autres le mordaient, faisaient des trous, de-ça, de-là, dans sa pelisse, et le poil volait par flocons. Courageusement il se défendit, si rudement mordit les chiens qu'ils s'écartèrent et n'osèrent plus venir à portée de sa dent. Alors les moines se jetèrent sur lui, l'Abbé frappa de sa massue, le Prieur de son chandelier, les autres de leurs bâtons, tant et tant qu'il tomba, pâma et resta à terre, sans souffle, comme mort.

Le Prieur tira son couteau et dit :

— Il ne fera plus de mal à personne. Enlevons-lui sa peau maintenant.

— Laissez cela ! dit l'Abbé, sa peau est déchirée, abîmée, elle n'est plus bonne à rien. Il est mort, cela suffit. Laissez-le là. Il est temps de chanter matines.

Le Prieur rentra son couteau et ramassa son chandelier.

Digitized by Google

L'Abbé n'avait pas lâché sa massue. Tous allèrent chanter matines.

Mais Ysengrin n'était pas mort et bientôt il ouvrit un œil. Il vit que tous étaient partis. A grand'peine il se leva et se traîna sous un buisson, à l'orée du bois. Dolent et épuisé il se coucha. Il souffrait en tout son corps, et son âme avait perdu courage.

Sur le midi, vint à passer un de ses fils qui, le voyant ainsi navré, sanglant et déchiré, accourut et lui dit :

— Père ! qui vous a mis en cet état ?

— Fils ! c'est Renard. Il m'a fait tomber dans le puits des moines, et je n'en ai pu sortir qu'au grand dommage de ma peau et de mes os. Maudit soit-il ! le méchant rouquin !

Oyant cela, le fils Ysengrin entra en fureur violente, et jura de se venger cruellement de Renard. Il alla chercher son frère, et tous deux, soutenant leur père, le portant, le ramenèrent en son château, où il fut longtemps, aux mains des meilleurs médecins, entre la vie et la mort.

---

## RENARD ET LA MÉSANGE

Ce jour-là, Renard s'était levé de bon matin. Dès qu'il fut dehors, il sentit qu'il avait grand'faim.

Digitized by Google

Sur une branche d'un chêne, il vit une Mésange. Elle avait pondu ses œufs dans un creux de l'arbre.

— Ha ! dit-il, vous voilà ma commère ! Soyez la bienvenue ! Descendez vite m'embrasser !

— Taisez-vous, Renard ! répondit-elle. Vous seriez peut-être mon compère si vous n'étiez pas un traître. Mais vous avez joué tant de tours à tant d'oiseaux, à tant d'autres animaux, qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir avec vous. Le diable vous conseille si bien qu'on ne peut jamais vous prendre disant la vérité.

— Dame Mésange, dit Renard, aussi vrai que votre fils est mon filleul, je n'ai jamais fait rien qui pût vous déplaire. Et je ne commencerai pas maintenant ! Noble, le Lion, notre Roi vient de signer la paix, paix générale cette fois, qui, s'il plaît à Dieu, durera. En tous ses Etats, à tous ses barons, il a fait jurer de la garder et de la maintenir. Les petites gens en ont grande joie, les guerres ont cessé partout, et grâces soient rendues à Dieu ! nous allons être tranquilles !

— Renard ! Renard ! vous vous moquez de moi ! Trouvez, s'il vous plaît, quelqu'un d'autre à baiser ; moi vous ne me baiserez pas aujourd'hui.

— Allons ! ma commère ! ne ferez-vous rien pour votre compère ? Ecoutez ! si vous avez peur de moi, je fermerai les yeux pour vous baiser.

— Alors, dit-elle, je veux bien que vous me donniez un baiser. Fermez les yeux.

Il ferma les yeux. La Mésange prit une poignée de mousse et lui en chatouilla les moustaches. Renard la happa brus-

Digitized by Google

quement, mais il n'attrapa qu'un peu de mousse qui lui resta entre les dents.

— Ah ! fit-elle, Renard ! la belle paix que voilà ! Vous l'auriez vite violée si je vous avais attendu. Vous disiez qu'elle était jurée, et que vous l'aviez jurée aussi.

Renard se mit à rire et dit :

— Vous voyez bien que je plaisantais. Je me suis amusé à vous faire peur. Recommençons. Je vais fermer encore les yeux.

— Allons ! recommençons ! dit-elle.

Il ferma les yeux. La Mésange vint se poser près de sa gueule — pas trop près — et quand il jeta les dents pour l'attraper, il la manqua.

— Renard, dit-elle, qu'est-ce que cela signifie ? Que le diable me brûle si jamais plus je vous crois.

— Vous êtes trop peureuse, dit Renard. J'ai voulu voir si vous aviez toujours aussi peur, mais certes je n'y entendais pas malice. Recommençons encore une fois — il faut toujours essayer trois fois. Craignez-vous donc que je vous morde ? Au nom de mon filleul que j'entends chanter dans cet arbre, je n'en ferai rien.

Perchée sur sa branche, la Mésange faisait la sourde oreille à toute cette harangue.

Tout à coup on entendit crier :

« Goupil ! goupil ! au goupil ! »

Et voilà chasseurs et chiens qui se précipitèrent sur Renard. Il n'aimait pas la dent des chiens, il s'enfuit. Cors et trompes sonnaient, il troussa ses grègues et s'enfuit.

Digitized by Google

La Mésange lui cria :

— Hé ! Renard ! Le ban de paix est-il déjà rompu ? Attendez-moi ! Je descends et je vous baiserai tendrement. Hé ! Arrêtez-vous ! Revenez !

Renard, fuyant, tourna la tête et répondit :

— La paix est jurée, bien jurée, mais ces chiens qui viennent sont trop jeunes pour le savoir — ce sont leurs pères et leurs mères qui l'ont jurée, eux ne le savent peut-être pas encore.

— Renard ! cria la Mésange, méchant Renard ! revenez me donner un baiser !

Renard était déjà loin, il cria :

— Je n'ai pas le temps !

Et tandis qu'il fuyait, au grand galop, vers la forêt, il rencontra dans un chemin creux, un frère convers qui tenait deux mâtins en laisse.

« Lâche les chiens ! au goupil ! lâche les chiens ! » lui cria, de loin, le valet qui venait le premier derrière la meute.

« Ah ! sale bête ! dit le frère convers, tu ne m'échapperas pas ! »

Renard savait que s'il était pris, c'était la mort. Il ne pouvait ni avancer, ni reculer. Alors il dit au frère convers :

— Frère ! pour l'amour de Dieu, ne parlez pas ainsi ! Vous êtes un saint homme, vous ne voudriez faire tort à personne. Si vous m'arrêtez, vous ou vos chiens — le péché en tombe sur vous ! — vous me ferez grand tort, car entre ces chiens qui viennent et moi, un gros pari est engagé à qui arrivera le premier là-bas.

Digitized by Google

— S'il en est ainsi, dit le frère convers, que Dieu te garde ! Et cours !

Il ne lâcha pas les chiens. Renard, sans perdre une minute de plus, reprit le galop à travers champs et bruyères. Enfin, par un étroit passage sous un buisson, il arriva au bord d'un fossé qu'il franchit d'un saut.

Les chiens perdirent sa trace. Mais il courut jusqu'à la lisière de la forêt pour se mettre en sûreté, loin de leurs dents.

---

## RENARD ET TYBERT, LE PIÈGE, L'ANDOUILLE

Renard, arrivé là, vit dans un champ Tybert le chat qui s'amusait. Il jouait avec sa queue tout autour de lui-même. A un saut qu'il fit pour attraper sa queue, il aperçut Renard.

— Sire, fit-il, soyez le bienvenu.

Renard, mis en méchante humeur par le mauvais quart d'heure qu'il venait de passer, lui répondit :

— Moi je ne vous salue pas. Et ne venez jamais en lieu où je serai, car, par mon chef ! si je vous tenais, mal vous en adviendrait !

Tybert lui répondit doucement :

— Beau sire, je suis très chagriné que vous soyez irrité contre moi.

Digitized by Google

Renard était fatigué, affamé ; Tybert, aux belles moustaches blanches, était bien reposé, il avait des dents tranchantes et pointues dans la gueule, de grandes griffes aiguës aux pattes. Renard n'osa pas l'attaquer — il savait qu'il se défendrait. Alors il lui parla sur un autre ton.

— Tybert, fit-il, j'ai entrepris une guerre très difficile et très dure contre Ysengrin. J'ai déjà retenu maints soudards. Voulez-vous entrer à ma solde ? Avant la paix il y aura longue et profitable guerre.

— Volontiers, dit Tybert. Volontiers je ferai la guerre à Ysengrin qui m'a très souvent fait tort, en paroles et en actions.

Ils firent leur accord et s'engagèrent mutuellement leur foi par serment.

Ils s'en allèrent sur cette foi juré ; et chacun ne pensait qu'à trahir son compagnon.

En passant dans une sente étroite, entre le bois et le chemin, Renard vit un piège, un brayon de chêne fendu qu'un vilain y avait tendu. Le rusé l'évita, mais il voulut y faire prendre Tybert.

Il lui dit en riant :

— Tybert, vous êtes preux et beau ! Votre cheval est très ardent, montrez-moi comment il galope. Galopez le long de cette sente, c'est la meilleure piste.

Tybert piqua de l'éperon et s'en alla, au petit galop, dans la sente. Mais arrivé devant le piège il le vit, vit la malice de Renard, s'arrêta brusquement, fit demi-tour et s'en revint.

— Ah ! dit Renard, votre cheval est trop peureux, recom-

Digitized by Google

mencez, allez jusqu'au bout de la sente. C'est à refaire, repiquez !

Tybert, cette fois, galopa à bride abattue jusqu'au piège et sauta par-dessus.

Renard, voyant sa malice éventée, dit :

— Tybert, votre cheval ne vaut rien. Il sera difficile de vendre une bête qui saute ainsi, sans raison.

Tybert répondit que son cheval était bon, galopait bien et avait été en mainte bataille.

Pendant qu'ils discutaient, deux mâtins arrivèrent et se jetèrent sur eux en aboyant. Ils s'enfuirent par la sente, côte à côte, jusqu'à l'endroit où le piège était tendu. Quand ils furent arrivés là, Tybert poussa Renard dont la patte droite toucha la clef. Brusquement le piège se referma sur cette patte.

Tybert, piquant des deux, se retourna et cria :

— Renard, tu es pris ! moi je m'en vais. Renard, je suis petit, mais aussi rusé que toi. Adieu ! à malin malin et demi !

Les chiens déjà étaient sur Renard et le mordaient durement. Un vilain accourait derrière les chiens, il leva sa hache pour en décharger un coup sur le dos de Renard. Le coup dévia, tomba sur le piège et le brisa.

Renard se sentit délivré, et sans perdre la tête reprit la fuite, avec son pied blessé, bien content qu'il ne fût pas coupé.

Le vilain le voyant partir, se mit à crier, les mâtins aboyèrent à ses trousses ; mais il entra dans le bois dont il connaissait tous les détours, et bientôt il eut dépisté les chiens.

Il s'en allait, clopin clopant, sa plaie le brûlait et le faisait beaucoup souffrir, Il pensait avec rage qu'il avait failli perdre



Digitized by Google

une patte et même être tué par le vilain, tout cela par la malice de Tybert.

Tandis qu'il le maudissait, tout à coup, par hasard, il le trouva devant lui, sur le chemin. Il trembla de colère, mais il cacha sa colère et s'avança à petits pas comme s'il eût été épuisé de fatigue.

Quand Tybert le vit, il tourna le dos et s'enfuit.

Renard lui cria :

— Hé ! Tybert ! ne fuyez pas ! attendez-moi ! souvenez-vous de la foi que vous avez jurée ! Je ne la violerai pas ! Je ne vous en veux pas.

Tybert s'arrêta, se retourna, aiguisant ses griffes, les tirant, les rentrant, montrant les dents. Mais Renard était trop mal en point pour livrer bataille.

— Tybert, dit-il, il y a beaucoup de mauvaises gens en ce siècle ! Chacun s'efforce de tromper son compagnon, et personne ne dit plus la vérité. Moi je ne tromperai jamais qui que ce soit, parce que celui qui trompe autrui en est toujours puni. Aujourd'hui vous m'avez cru mort et vous vous êtes mis à courir. Vous avez bien fait de m'abandonner, vous ne pouviez pas me porter secours ; mais je suis sûr que cela vous a été très pénible. Honni soit qui ne le croira ! Quel chagrin vous avez dû ressentir quand vous m'avez vu pris au piège, avec les chiens sur moi, et quand vous avez vu le vilain lever sa hache pour me tuer ! Heureusement il a manqué son coup, et j'ai encore ma peau sur moi.

— J'en suis bien content, dit Tybert.

— Je le crois. Cependant vous m'avez poussé et vous n'au-

Digitized by Google

riez, peut-être, pas dû le faire. Mais n'en parlons plus, que tout soit pardonné !

Mollement s'excusa Tybert qui ne trouvait pas d'excuse à donner.

Et de nouveau ils se jurèrent mutuellement loyale et fidèle amitié. Mais Tybert savait ce que valait la parole de Renard ; il n'était pas si fou que de se fier à ce diable sans foi ni loyauté, et il se tint sur ses gardes.

Ils avaient faim tous deux. Par merveilleuse aventure, ils trouvèrent près du chemin, dans un champ, une belle grosse andouille. Ce fut Renard qui la vit le premier et qui la ramassa. Tybert dit :

— Dieu nous soit en aide ! Cher Renard, il m'en revient une moitié pour ma part.

— Comment donc ! dit Renard, qui voudrait vous en enlever votre part ? Ne vous ai-je pas donné ma foi ?

Tybert, peu rassuré, dit :

— Mangeons-la.

— Non ! répondit Renard, pas ici, nous pourrions être dérangés, portons-la un peu plus loin.

Renard prit l'andouille avec ses dents, par le milieu, et l'emporta, une moitié pendant de chaque côté de sa gueule.

Tybert était inquiet, il aurait bien voulu tenir l'andouille, car il savait qu'il en aurait mauvaise part si c'était Renard qui la partageait.

— Ah ! malheureux, dit-il, comment portez-vous cette andouille ? Ne voyez-vous pas que vous la salissez ? Vous laissez traîner les bouts dans la poussière et vous bavez, entre

Digitized by Google

vos dents, sur le milieu ! Vous me soulevez le cœur, et si vous la portez loin, de cette manière, je vous la laisserai tout entière. Ce n'est pas comme cela que, moi, je la porterais.

— Hé ! dit Renard, comment la porteriez-vous donc ?

— Vous allez voir, donnez-la moi. Il est juste que je la porte à mon tour et que vous n'ayez pas toute la peine, vous qui l'avez vue le premier.

Renard hésita à la lui donner. Puis il pensa qu'une fois chargé de cette lourde andouille, le chat ne pourrait s'échapper — et il la lui donna.

Tybert la prit entre ses dents, par un bout, la balança et la jeta sur son dos. Puis se tournant vers Renard il lui dit :

— Ami, voilà comment il faudra porter cette andouille quand je vous la rendrai. Ainsi tenue, elle ne traîne pas dans la poussière et je ne la salis pas dans ma bouche. Allons maintenant jusqu'à ce tertre où je vois plantée une croix. Là nous mangerons notre andouille sans avoir rien à craindre, car nous verrons, de tous côtés, venir qui nous voudrait mal faire. Nous y serons très bien. Inutile de chercher plus loin.

Tybert, au grand galop, s'enfuit vers la croix. Renard courait derrière lui en criant :

— Attendez-moi ! Attendez-moi !

Et l'autre de courir, d'arriver à la croix, d'y grimper vite et de s'asseoir sur un des bras.

Renard, au pied de la croix, s'écria :

— Voyons ! Tybert ! qu'est-ce qui vous prend ?

— Rien ! venez ! nous allons manger l'andouille.

Digitized by Google

— Descendez plutôt, vous, dit Renard, ou jetez-moi ma part en bas. Vous savez bien que je ne peux pas monter là-haut et que cette andouille est une andouille bénite qui ne doit pas être mangée sans être partagée. Donnez-moi ma moitié pour tenir la foi que vous m'avez jurée.

— Renard, que dites-vous ? êtes-vous ivre ? Vous savez bien que cette andouille bénite ne doit pas être mangée par terre, mais ici, en haut.

— Tybert, ne vous inquiétez pas de cela. Il y a peu de place là-haut et nous n'y pourrions tenir deux. Mais vous avez juré d'être mon loyal compagnon, et deux compagnons, quand ils sont ensemble, s'ils trouvent quelque chose, doivent le parger. Partagez l'andouille là-haut et jetez-m'en ma part en bas. Je prends le péché pour moi !

— Non ! dit Tybert. Par ma foi ! vous êtes pire que sodomite de demander que je jette une chose aussi vénérable ! il faudrait que je fusse bien ivre pour l'oser ! Ecoutez ! nous avons une andouille et voilà comment il faut nous arranger. Cette fois-ci, vous vous en passerez, mais la première que nous trouverons sera pour vous tout entière. Je jure de n'en pas réclamer une miette.

— Tybert ! Tybert ! reprit Renard, vous pourriez un jour retomber sous ma patte ! Allons ! jetez-moi un peu d'andouille pour cette fois !

— Renard ! Renard ! ne pouvez-vous donc attendre d'en trouver une autre, plus tendre, qui sera vôtre sans conteste ? Vous n'avez aucune patience.

Là-dessus, Tybert se tut et se mit à manger l'andouille.

Digitized by Google

Quand Renard vit qu'il la mangeait, ses yeux se remplirent de larmes. Tybert lui dit :

— Renard, je suis heureux que vous pleuriez vos péchés. Dieu vous les pardonnera puisque vous vous repentez.

— Parlez ! Parlez ! dit Renard, il faudra bien que vous descendiez une fois, au moins quand vous aurez soif.

— Oh ! vous ne savez pas comme Dieu m'aime. J'ai là, à côté de moi, de l'eau dans un creux. Il n'y a pas longtemps qu'il a plu, et le creux est plein.

— Il faudra tout de même que vous descendiez, tôt ou tard.

— Dans quelques mois !

— Je vous attendrai pendant sept ans !

— Sept ans ! le jureriez-vous ?

— Oui ! Par cette croix, je jure que je ne bougerai d'ici avant que vous ne soyez descendu — dussé-je y rester sept ans !

— Il y a une chose, dit Tybert, qui m'attriste et me fait grand'pitié, c'est que vous n'avez rien mangé aujourd'hui, et que vous allez ne rien manger pendant sept ans ! Pourrez-vous y résister ? Mais il n'y a pas moyen de vous en tirer autrement, il faut tenir votre serment.

— Ne vous inquiétez pas de moi, dit Renard.

— Je ne dis plus rien, je me tais. Mais vous, ne bougez pas de là !

Tybert se remit à manger.

Renard, tout frémissant de rage, le regardait, quand tout à coup il entendit au loin un bruit qui le troubla.

Digitized by Google

— Tybert, dit-il, qu'est-ce que j'entends ?

Tybert répondit :

— C'est une douce mélodie ! A travers la campagne passe une procession de gens qui vont chanter messe et matines. Ensuite ils chanteront pour les morts et viendront adorer cette croix. Ne voulez-vous pas chanter avec eux ? n'avez-vous pas été prêtre, autrefois ?

Or, c'était un mâtin qui aboyait au loin, sur la trace de Renard. Il venait, et derrière lui venaient la meute et les chasseurs.

Renard reconnut bientôt que c'étaient les chiens qu'il entendait et il se leva pour s'enfuir. Tybert lui cria :

— Renard ! que faites-vous ? où allez-vous ?

— Je m'en vais !

— Pourquoi vous en aller ? avez-vous oublié votre serment ? Vous avez juré de rester sept ans et vous vous en allez dès le premier jour ! Restez ! les chiens qui viennent sont de mes amis, je leur donnerai pour vous mon gage, plutôt que de vous voir vous parjurer ainsi.

Renard, sans attendre les chiens, s'en alla, jurant qu'il n'y aurait jamais plus paix ni trêve entre Tybert et lui.

Digitized by Google

## TYBERT ET LES DEUX PRÊTRES

Tybert, sur le bras de la croix, mangea son andouille.

Quand il l'eut finie, il vit arriver sur la route deux prêtres. L'un montait une vieille jument, l'autre un palefroi qui marchait doucement l'amble. Ils s'en allaient au Saint Synode.

L'un des prêtres, apercevant Tybert, s'écria :

— Compagnon, regardez ! Quelle bête est-ce là ?

— Arrêtez ! dit l'autre, c'est un merveilleux chat sauvage. Quelle belle fourrure ! elle ferait un chaud bonnet. C'est Dieu qui nous a inspiré de passer par ici — il savait que j'ai justement besoin d'un bonnet pour cet hiver. Quel bonnet j'en ferai ! Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je laisserai la queue pour l'agrandir par derrière et me couvrir la nuque. Voyez cette queue ! comme elle est longue et bien fournie !

— Je vous écoute, reprit le premier, mais qu'ai-je donc fait de mal, pour n'avoir pas ma part de cette peau ?

— Rien ! mais si vous saviez, messire Turgis, quel grand besoin j'en ai, vous me la laisseriez tout entière.

— Tout entière ! et pourquoi, messire Rufrangiers ? M'avez-vous rendu un service qui mérite que je vous la laisse ?

— Par la male heure ! dit Rufrangiers, vous êtes trop avare

Digitized by Google

— jamais vous ne laisserez rien du vôtre. Partageons-la, je le veux bien. Mais comment la partagerons-nous ?

— Hé ! bien ! voilà ! Nous ferons estimer la peau, vous l'aurez pour votre bonnet et vous m'en paierez la moitié.

— Mieux encore ! Nous allons au Synode ensemble ; en route il nous faudra manger et coucher à l'auberge. Je paierai pour nous deux, je paierai tout, et vous me laisserez toute la peau.

— J'y consens, dit Turgis.

— Bon ! Mais qui prendra le chat ?

— Celui qui doit en avoir la peau. Je vous laisse la peau, je ne mêle pas d'attraper la bête.

— Alors, dit Rufrangiers, elle sera bientôt à moi.

Il s'approcha de la croix. Il ne put atteindre Tybert, son palefroi était trop petit. Il se mit debout sur la selle.

Tybert se hérissa, cracha et lui jeta ses griffes au visage. Le pauvre prêtre eut peur et tomba à la renverse. Peu s'en fallut qu'il ne s'ouvrît la tête sur le pavé.

Tybert sauta sur la selle, à sa place, et le cheval effrayé partit au grand galop. Traversant champs et labours, il alla droit à la maison et rentra à son écurie, renversant, dans la cour, la femme du prêtre, qui coupait du petit bois et qui ne l'avait pas vu venir.

La femme n'eut pas grand mal, mais grand peur quand elle vit Tybert accroupi sur la selle, à la place où aurait dû être son Seigneur.

Elle crut que c'était le diable.

Digitized by Google

Pendant ce temps, le prêtre qui était tombé reprenait ses esprits. Il dit à son compagnon :

— Ami, où est mon cheval ?

— Etes-vous blessé ? demanda l'autre.

— Blessé ! non ! mais tué ! ce n'était pas un chat, c'était le diable ! C'était sûrement le diable ! Nous sommes ensorcelés, nous sommes perdus ! et il a emporté mon cheval !

Alors il commença une kyrielle de patenôtres. Credo, Miserere, de Profundis et litanies, tout y passa. Turgis disait les répons.

Quand ils eurent fini, ne voyant pas revenir le palefroi, ils firent le signe de la croix sur leur front et Turgis prit Rufrangiers en croupe pour le reconduire chez lui. Il n'était plus question de Synode.

Quand la femme de Rufrangiers le vit revenir blessé, elle lui demanda, très inquiète :

— Quel vent vous ramène ? qu'avez-vous, Seigneur ?

Il répondit :

— Péché nous ramène, et nous avons eu male encontre. Le Seigneur Turgis de Longbuisson que voici, et moi, avons rencontré le Malin qui nous a ensorcelés. J'ai bien failli ne pas sortir vivant de ses griffes !

Digitized by Google

# TYBERT PERD SA QUEUE

C'était en mai, au temps du renouveau, vers l'Ascension, il faisait beau. Renard sortit de Malpertuis et rencontra Tybert. Il lui dit :

— Bel ami, quel vent te pousse ? où vas-tu ?

— Je vais, répondit Tybert, chez un vilain, derrière cette haie. Sa femme a caché dans une huche un pot plein de lait ; je vais voir si j'y peux goûter. Viens avec moi, je te ferai entrer dans la maison. Tu y trouveras poules et chapons.

— Très volontiers, dit Renard.

Ils partirent, trottèrent, galopèrent et arrivèrent près de la maison qui était entourée d'une palissade de pieux.

— Comment diable entrerons-nous là-dedans ? dit Renard. Ces pieux sont si serrés qu'on n'y pourrait glisser la patte !

— Sois tranquille, dit Tybert, nous entrerons.

A petits pas ils firent le tour de l'enclos, trouvèrent un pieu rompu et entrèrent.

Renard allait droit au poulailler, mais Tybert qui avait besoin d'aide pour son lait, l'arrêta.

— Renard, dit-il, il faut que nous soyons prudents. Le vilain a le sommeil léger, et si nous l'éveillons, l'affaire est manquée, nous n'aurons ni lait ni chapon. Ne faisons pas

Digitized by Google

tout à la fois, commençons par le lait, ensuite nous irons aux chapons.

— Comme tu voudras, dit Renard.

— Alors tu vas venir avec moi dans la maison. Si tu allais aux poules maintenant, les chiens pourraient t'entendre, te sauter dessus, te blesser, et j'en serais fâché, car mon affaire serait manquée. Mais viens avec moi ! Tu auras autant de lait que tu voudras.

— Tu n'as qu'à ordonner — j'obéirai. Passe devant, je te suis.

Tybert entra le premier et dit à Renard :

— Viens ça ! Et si tu es mon ami, soulève le couvercle de cette huche. C'est là dedans qu'il y a un pot de lait.

— Volontiers, dit Renard.

Il ouvrit la huche. Tybert sauta dedans, enfonça la tête dans le pot et ne pensa plus qu'à boire. Renard soutenait le couvercle et frémissait, gémissait de convoitise.

Il lui semblait que sa langue fût en feu, il regardait piteusement Tybert qui buvait, buvait ! il soutenait le couvercle et il était bien malheureux.

— Tybert, dit-il, as-tu bientôt fini ? n'en as-tu pas bientôt assez ? Sois gentil ! bois vite et sors ! Ce couvercle est lourd, je ne peux plus le soutenir.

Tybert, tout occupé à boire, ne disait mot. Renard reprit :

— Tybert ! Tybert ! mon doux ami, au nom de Dieu, bois vite, dépêche-toi, ou je vais laisser retomber le couvercle.

Tybert n'écoutait pas, il ne pensait qu'à boire. Quand il

Digitized by Google

eut bu, quand il ne put vraiment plus boire, il renversa le pot, et tout le lait se répandit.

— Méchant gourmand ! s'écria Renard, pourquoi as-tu renversé le pot ? J'aurais mieux aimé que tu m'eusses battu. Je n'aurai pas de lait ! Va-t'en ! Sors ! je suis fatigué de tenir ce couvercle. Allons ! sors !

— Oui, dit Tybert, je sors. Attends encore un instant !

— Je ne peux pas, je vais laisser tomber le couvercle si tu ne sors. Je suis trop fatigué !

Tybert, alors, d'un bond, sortit de la huche.

Renard laissa choir le couvercle si à propos, et le poussa si fort, que la queue de Tybert fut prise, au vol, et coupée à la moitié de sa longueur.

Tybert tomba, tant la douleur fut grande, et furieux il dit à Renard :

— Traître ! tu m'as bien arrangé ! tu m'as coupé la queue ! et fait grand mal !

— Ce n'est pas moi, dit Renard, tu as sauté si brusquement que tu as fait tomber le couvercle.

— Tu mens !

— Tais-toi, dit Renard, tu devrais être content, te voilà plus léger d'autant !

— J'étais assez léger ! Je ne me fierai plus jamais à toi.

— Tu plaisantes ! Ta queue n'était qu'un poids inutile. Mais ne parlons plus de cette queue qui est bien perdue, et dis-moi si, en vérité, tu ne te sens pas plus léger.

— Moque-toi de moi ! dit Tybert.

Digitized by Google

— Me moquer ? Pourquoi dis-tu que je me moque ? qu'as-tu besoin d'une queue ? Quand on te donnera la chasse, tu fuiras plus légèrement. Sans plaisanterie, je voudrais que la mienne fût aussi coupée.

— Tu en as de bonnes ! dit Tybert.

— N'en parlons plus, reprit joyeusement Renard. Allons vite au poulailler, et là nous trouverons à manger.

Ils sortirent de la maison, par où ils étaient entrés, et allèrent droit au poulailler.

Tybert dit :

— Les poules sont là-dedans, mais si tu m'en crois tu n'y toucheras pas, tu prendras d'abord le coq. Il est gros et gras, les poules sont de vieilles poules crottées, demi-plumées. Elles seraient dures. Le coq est jeune et tendre. Et puis, si tu prends une poule, le coq se mettra à crier, Gombault se réveillera, et tu pourrais y laisser ta peau.

Il avait peut-être raison, mais il avait parlé trop haut — peut-être l'avait-il fait exprès — et le coq qui dormait, tête sous l'aile, se réveilla. Voyant luire dans l'ombre les yeux de Renard et du chat, il se mit à crier si fort que Gombault se réveilla aussi, se leva, jeta une poignée de foin dans le feu pour faire lumière, appela son monde, ses chiens, et s'en alla voir à ses poules.

Tybert ne l'attendit pas, courut au pieu rompu et disparut, enchanté de voir que Renard ne le suivait pas, pensant être bien vengé de la perte de sa queue.

Renard s'était laissé attraper par les chiens qui le roulaient,

Digitized by Google

le secouaient, le mordaient, le déchiraient. Vaillamment il se défendait. Enfin il attrapa un des chiens, à belles dents, par les narines, le fit hurler, crier, et arracha le morceau.

Les autres chiens, effrayés, reculèrent un peu. Renard en profita pour prendre le même chemin qu'avait pris le chat, et il disparut dans la nuit.

---

## COMMENT YSENGRIN BATTIT RENARD MAIS EUT PITIÉ DE LUI ET NE LE TUA PAS

Renard avait été bien marri quand il avait appris qu'Ysengrin était sorti du puits. Mais tant qu'il sut que son oncle était aux mains des mires, chirurgiens et apothicaires, entre la vie et la mort, il vécut en très grande paix, car il ne craignait guère ses autres ennemis.

Ainsi vécut-il jusqu'au jour où Grimbert le blaireau, son cousin, lui vint dire qu'Ysengrin tenait la campagne, alerte et vif et fort comme autrefois.

— Las de moi ! gémit-il, je n'oserai plus sortir. Si je le rencontrais maintenant, j'aurais peine à me tirer de ses dents !

Hermeline lui dit :

— Mon doux Seigneur ! ne vous affligez pas. Je vais vous

Digitized by Google

enseigner un charme, de telle puissance que, le jour où vous l'aurez fait, vous ne pourrez perdre la vie, ni même avoir un os brisé. Voilà : quand vous franchirez votre porte, avec le pied droit de devant faites trois croix sur le linteau. Si vous le faites, de tout ce jour aventure ne vous arrivera dont vous ne veniez à bout et ne sortiez, votre vie sauve.

Renard lui dit un grand merci, et avant de passer la porte, il fit trois croix sur le linteau avec la patte qu'il fallait.

Et bientôt, passant dans un bois, il vit, sur un arbre, une corneille qui sortait du bain et lissait ses plumes, et les lissait, lissait avec son bec.

Vite Renard s'étendit à terre, pattes en l'air, tirant la langue et ne bougeant non plus qu'un mort.

La corneille l'aperçut gisant, langue dehors. Elle pensa qu'il était mort. En planant elle se laissa choir près de lui, non pas trop près cependant. Renard ne bougeait, non plus qu'un mort et ne soufflait. La corneille pensa : « Il est bien mort. » Elle s'approcha pour béqueter cette langue qui devait être un friand morceau. Mais avant qu'elle y eut touché, Renard la happa brusquement par la tête, la lui brisant entre ses dents. Et tout courant, il l'emporta en lieu où il la pût manger sans être dérangé. Il arriva au bord d'un marais très retiré qu'il connaissait. Il posa la corneille, se baigna, et quand il fut net et rafraîchi, la mangea. Ensuite il se reposa.

Le charme que lui avait enseigné Hermeline était bon — chaque jour il le ferait avant de quitter la maison.

Il rentra dans le bois, et tout à coup, dans un chemin creux très étroit, il vit son cher oncle Ysengrin devant lui.

Digitized by Google

— Ah ! pensa-t-il, le charme a été bon tout à l'heure, mais maintenant sera-t-il assez fort pour me protéger ?

Ysengrin rit très haut, et montrant ses dents il dit :

— Par ma tête ! Enfin te voilà ! Enfin je te tiens ! Enfin tu vas recevoir le châtiment de tous tes méfaits ! Tu étais mon neveu, tu feignais de m'aimer. Moi — imbécile ! — je t'aimais de bon cœur — et tu m'as trahi, trompé autant qu'on peut trahir et tromper. Tu espérais que je serais mort au fond du puits. Eh ! bien ! traître ! je vais te mettre en un endroit où tu ne pourras plus faire de mal à personne. Je vais te mettre dans mon ventre ! Je vais te manger !

Renard, voyant qu'il ne pouvait s'échapper, mit sa queue entre ses jambes, humblement, et demanda grâce :

— Oncle ! j'ai failli, j'ai péché contre vous. Pardonnez-moi, je vous paierai l'amende que vous me demanderez pour racheter ma faute. Notre Seigneur a dit : « A tout péché miséricorde ».

— Par Dieu le Père en qui je crois ! la seule amende que je veuille de toi, c'est toi-même. Je veux te manger, je veux que tu n'aies pas d'autre tombeau que mon estomac. Là au moins tu serviras à quelque chose, tu arrondiras mon ventre, tu enrichiras mon sang, tu augmenteras mon courage de ta ruse. Allons ! qu'attends-tu pour entrer dans ma gueule ?

Il se précipita sur Renard, le renversa sous ses pieds et le houspilla rudement. Renard crut que c'en était fait de lui ; il cria encore merci à son oncle. Ysengrin, sans l'écouter, le prit par le cou, le secoua, le déchira, le traîna, le piétina.



Digitized by Google

Renard, terrassé, ne se défendait pas. Il gémissait et se plaignait, souffrant grandes douleurs.

Quand il l'eut bien secoué, déchiré, traîné, piétiné, torturé, Ysengrin lui dit :

— Maintenant, de quelle mort vais-je te faire mourir ? Tu seras mangé, mais je veux que tu souffres longtemps avant de mourir. Je vais te manger lentement, tout vivant.

Renard, aux trois quarts étranglé, ouvrait la gueule, tirait la langue, ne bougeait plus, ne soufflait plus. Et tout à coup la pitié entra dans le cœur d'Ysengrin. Il se rappela la vieille amitié d'autrefois, il se sentit devenir bon, pour un instant, ses yeux se troublèrent, il se mit à pleurer.

— Ah ! soupira-t-il, malheureux que je suis ! le beau travail que j'ai fait là ! J'ai tué mon cher vieil ami, mon conseiller, mon compère. Hélas ! Hélas !

Renard l'entendit et remua un peu.

— Qu'est-ce là ? dit Ysengrin, son cœur ne bat plus, il n'a plus ni souffle, ni chaleur, il est mort et il remue. Dieu veuille qu'il ne soit pas vraiment mort !

Alors Renard ouvrit les yeux et dit :

— Sire, c'est grand péché que de vous mettre en telle colère et de maltraiter votre pauvre neveu.

Juste à cet instant passait dans la plaine un vilain chargé, à en plier les reins, d'un énorme jambon qu'il portait sur son dos.

— Mon oncle, dit Renard, voyez ce vilain. Je veux que vous mangiez le jambon qu'il porte. Voyez quel énorme jambon !

Digitized by Google

Ysengrin regarda, et vit cet énorme jambon. Renard, encore sous ses pieds, reprit :

— Mon oncle, laissez-moi faire, vous aurez ce jambon. Il vaudra mieux, pour vous nourrir aujourd'hui et demain, que mon corps tout entier, et il sera de meilleur goût. Je jure Dieu que si je ne peux l'avoir, je reviendrai ; et vous ferez de moi selon votre plaisir, me mangerez si vous voulez. Vous aurez le jambon tout entier pour vous. Si vous ne pouvez pas tout manger, nous vendrons ce qui restera et vous me donnerez seulement un tiers de l'argent.

— Un tiers ! grogna Ysengrin en montrant les dents.

— Non ! non ! vous garderez tout pour vous ; mais courons vite au vilain.

— Par Saint Pierre, dit Ysengrin, je n'aime pas les vilains et je ne me soucie pas de me frotter à eux. Hier encore, passant dans un chemin, entre deux maisons, j'ai reçu d'un vilain un coup de bâton qui m'a fait rouler à terre. Je n'aime pas être battu.

Renard dit :

— Laissez-moi faire. Ne vous mêlez de rien et n'approchez pas du vilain. J'irai devant. Vous, vous n'aurez qu'à prendre le jambon.

Ysengrin enfin le lâcha. Renard sauta sur pieds ; il n'avait pas grand mal en vérité. Et puis, traînant la jambe, boitant, tête et queue basses, il passa devant le vilain et se coucha sur le chemin. D'abord le vilain eut peur — peur pour son jambon. Mais quand il vit Renard à grand'peine marcher, se

Digitized by Google

traîner, boiter, il se réjouit, et s'approcha et se baissa pour l'attraper avec la main, disant :

— Je te tiens !

Renard fit un petit saut. Le vilain lança son bâton. Renard l'esquiva d'un saut. Le vilain courut après lui, de saut en saut, de proche en proche, et jura :

— Par Saint Martin ! ta peau fera un bon collet à mon manteau !

Mais entre le dire et le faire il y a loin. Renard allait à petits sauts, le vilain suivait. Renard s'en alla plus loin, saut après saut, plus vite. Le vilain ne pouvait plus le suivre et perdait son souffle.

Enfin le vilain comprit qu'il n'attraperait jamais ce goupil, tant qu'il porterait son jambon. Il le posa sur l'herbe, au bord du chemin.

Renard alla un peu plus loin, le vilain courut après lui.

Ysengrin les suivait de près, et fut bientôt sur le jambon. Il le prit et l'emporta dans la forêt..

Le vilain pourchassait Renard. Il pensait que la peau, s'il n'en voulait pas faire un collet pour son manteau, paierait bonne part du jambon. Mais le goupil s'échappait toujours, juste au moment où il croyait l'attraper. Et brusquement, adieu goupil ! Renard partit comme une flèche d'arbalète, lui que le vilain tout à l'heure pensait prendre avec la main, en se baissant seulement !

Le vilain, ébahi, s'arrêta, envoyant Renard à tous les diables, et puis il s'en retourna chercher son jambon.

Digitized by Google

Plus de jambon ! Plus de goupil ! Plus de collet à son manteau ! Bien marri il rentra chez lui.

Renard, sans plus se soucier du vilain, voulut avoir sa part de jambon, et courut tant, de-ci de-là, à travers la forêt, qu'enfin il trouva Ysengrin.

Ysengrin avait mangé tout son saoul, il n'avait plus faim. Et le reste du jambon, ce qu'il n'avait vraiment plus pu manger, il l'avait caché sous un amas d'herbe et de branchages.

— Sire, dit Renard, vous plairait-il de me donner ma part de jambon ?

— Ta part de jambon ! Tais-toi ! C'est déjà trop que je t'aie pardonné. Tu n'auras rien de ce jambon — rien que la corde qui pendait à l'os. Tiens ! la voilà ! prends-la ! emporte-la ! c'est tout ce que tu auras. Et que je ne te rencontre jamais sur mon chemin ! Une autre fois cela pourrait tourner plus mal pour toi.

Renard dit, bien humblement :

— Par Dieu, le fils de Marie, octroyez-moi congé d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques.

— Va-t'en où tu voudras ! je m'en moque ! va-t'en ! Que je ne te voie jamais devant moi !

Renard s'en alla. Il envoyait son oncle à tous les diables. Il aurait voulu pouvoir l'envoyer au plus brûlant, au plus profond de l'enfer.

« Le cher oncle, jurait-il, paiera cher ce jambon dont il n'a rien voulu me donner ! »

Digitized by Google

## RENARD ET FROBERT LE GRILLON

Tout à côté était le jardin du curé. Renard y entra et y attrapa, non sans peine, quelques rats dont il calma un peu la faim qui lui était venue, très grande, car il n'avait mangé que la corneille depuis le matin, et l'odeur et l'espoir du jambon avaient creusé son estomac.

Ysengrin, sous son buisson, bien qu'il n'eut plus aucune faim, pour la faim de demain avait mangé le reste du jambon et digérait, alourdi, somnolent, à l'ombre.

Dans le jardin, Frobert le grillon chantait, à l'entrée de son trou, près du four. Quand il aperçut Renard — il le connaissait bien — il se tut et se tint sur ses gardes.

Renard s'assit, pencha dévotement la tête et dit :

— Les clercs chantent latin ! Seigneur clerc, chantez-moi encore quelques psaumes de votre psautier, et je vous donnerai bonne récompense.

Frobert voyait que Renard le guettait ; il se tint coi et ne dit mot.

— Seigneur clerc, reprit Renard, pour l'amour de Dieu chantez-moi un de ces psaumes que vous chantez si bien !

— Tais-toi ! Traître ! répondit Frobert. Je te connais et je vois de quel œil tu me regardes.

Alors Renard, brusquement, lança son bâton sur Frobert.

Digitized by Google

Il le manqua. Frobert jeta un cri et rentra vite dans son trou, juste à temps pour échapper aux dents de Renard qui se précipitait sur lui. Et dans ce trou Renard ne pouvait mettre nez ni patte.

— Ah ! dit Frobert, pèlerin du diable ! que la peste t'emporte ! Ce ne sera pas encore cette fois que tu me mangeras.

Renard dit :

— Ami Frobert, ce n'est pas toi que j'ai voulu manger. Tu es mon vieil ami très cher. C'était à ton livre de psaumes que j'en avais. Si je l'avais mangé, j'aurais su toutes les chansons et tous les psaumes que tu chantes. Si je me suis jeté sur toi, c'est que je n'y vois plus très clair, tellement je suis fatigué par tous les pèlerinages que j'ai faits. Hélas ! je suis très malade, d'un mal dont il me faudra bientôt mourir, je n'en ai plus pour longtemps à vivre, et je voudrais me confesser. Sors donc de ton trou, mon cher Frobert, viens entendre ma confession. J'étais venu chercher le Prêtre ici, mais il n'est pas chez lui. Tu es un bon et sage clerc, je ne trouverai pas meilleur que toi bien loin à la ronde.

Le grillon, qui connaissait son Renard, se mit à rire et lui dit :

— Dieu me garde ! ne soyez pas en peine de votre confession. Voilà toute une troupe de confesseurs qui viennent, ils seront ici dans un instant.

C'étaient des chiens et des chasseurs que le grillon voyait venir — les chiens devant, les chasseurs derrière, veneurs, arbalétriers, valets et piqueurs.

Digitized by Google

Peu s'en fallut que Renard ne fût pris, tant il était attentif à guetter Frobert. Il partit sous le nez des chiens.

— Au goupil ! goupil ! criaient les chasseurs. Hardi ! Tribale ! Clarembault ! Au goupil ! Ribault ! Hardi ! Plaisance ! Hardi les chiens !

Renard fuyait à grande allure et n'oubliait pas Ysengrin. Il mena meute et chasseurs à l'endroit où il l'avait laissé. Ysengrin était toujours là, sous son buisson, appesanti et somnolent d'avoir trop mangé de jambon.

Renard lui cria joyeusement :

— Bel oncle ! Il est temps de courir ! Il serait bon, maintenant, d'avoir le ventre vide. Cette grosse lourde bedaine que je vous vois, va vous gêner. Ah ! Ah ! le jambon n'était pas trop gros pour vous seul ! Il vaudrait mieux que vous m'en eussiez donné la moitié. Vous seriez plus léger si vous aviez la panse moins pleine. Quoi ! Vous restez là ! Voilà les chiens, adieu !

Les chiens, voyant le loup, abandonnèrent le goupil. Ils attaquèrent rudement Ysengrin. Et trop appesanti pour s'enfuir, il était mort, si la nuit n'était venue. Quand les chiens le lâchèrent, très malmenés eux-mêmes, il avait perdu du poil, il avait l'oreille déchirée, la peau entamée, il saignait et pensait qu'il lui en cuisait toujours de s'attaquer à ce maudit Renard. Il regrettait amèrement de ne pas l'avoir tué quand il l'avait à sa merci.

Renard retourna au jardin du curé, espérant y rattraper Frobert. Mais Frobert dormait, tout au fond de sa maison, et ne répondit pas à l'appel de Renard.

Digitized by Google

Renard alors boucha la porte avec de la terre, et Frobert faillit ne plus pouvoir sortir jamais. Il serait mort de faim pour n'avoir pas voulu que Renard le mangeât. Il lui fallut peiner très durement, pendant plus d'une semaine, pour déblayer l'entrée de sa maison.

---

## RENARD ET YSENGRIN SE DONNENT LE BAISER DE PAIX

A quelque temps de là, Renard rencontra Monseigneur Noble, le roi Lion, qui allait par chemin. Ysengrin son connétable l'accompagnait.

Renard d'abord eut envie de fuir, puis il se dit qu'en présence du Roi il n'avait rien à craindre d'Ysengrin, et il vint tranquillement au-devant de Sa Majesté. Il la salua.

— Bienvenu soyez-vous, Sire ! Vous et votre compagnie !

Le Roi ne put s'empêcher de rire en le voyant, sachant quels bons tours — et quels mauvais ! — il avait joués à Ysengrin.

Ysengrin, lui, ne riait pas ; et plus volontiers en riait le Roi.

— Bonjour, Renard ! dit-il, quelle malice as-tu en train pour aujourd'hui ?

Digitized by Google

— Aucune, Sire. Je cherche honnêtement ma vie et celle de ma femme. Elle est enceinte. Depuis ce matin je n'ai rien attrapé ; elle a faim à la maison. J'aurais grand besoin que vous m'apprissiez quelque ruse.

— Par la mort ! dit Noble, tu sais bien te tirer d'affaire sans moi.

— Sire, vous n'aimeriez guère qu'un homme de rien, comme je suis, allât en votre compagnie. Ceux qui ont place auprès de vous, ce sont les grands barons de votre Cour, Brun l'ours, Beaucent le sanglier, le Seigneur Ysengrin, et tant d'autres ! Mais les pauvres gens comme moi !.....

— Beau Renard, fit Monseigneur le Roi, je crois que tu te moques de moi. Tu vas venir avec nous, s'il te plaît, et tous trois nous chercherons de quoi déjeuner.

— Sire, bien volontiers j'irais avec vous et je m'en tiendrais très honoré, mais je n'ose, à cause de messire Ysengrin que voici. Il m'a pris en haine, je ne sais pourquoi, jamais je ne l'ai offensé. Il s'imagine que sa femme et moi l'avons trompé. Ce n'est pas vrai. Toujours j'ai respecté dame Hersent comme j'aurais respecté ma mère. Et il ne veut pas le croire.

— Renard, dit le Roi, tout cela n'est que plaisanterie ; je veux que tu fasses la paix avec Ysengrin.

— Que Dieu vous bénisse, Sire ! Je n'ai pas de plus cher désir. Par la foi que je dois à ma femme, je jure qu'il se trompe et que je dis la vérité.

— Ysengrin, dit le Roi, Ysengrin mon ami, vous êtes fou de soupçonner Renard d'une telle félonie. Par Notre-Dame ! je suis sûr qu'il n'en est pas capable ! et vous avez grand tort

Digitized by Google

de croire ce que vous ne savez que pour l'avoir entendu dire. Ce n'est pas d'un homme sage. Je connais Renard, je me porte garant que, pour tout l'or du monde, il ne voudrait pas vous tromper, ni mentir en aucune façon.

— Sire, dit Ysengrin, du moment que vous vous en portez garant, je le crois.

— Or donc ! vite pardonnez-lui ! et de bon cœur !

— Je lui pardonne. Je ne suis plus courroucé contre lui, je le jure et je veux être son ami jusqu'à la mort.

— Embrassez-vous ! dit le Roi.

Alors Renard et Ysengrin se donnèrent le baiser de paix, devant le Roi. Ils ne s'en aimèrent pas davantage. Et cette paix ne sera pas longue. Ils peuvent s'embrasser, rien ne fera qu'ils ne se haïssent. Cette paix c'est la paix Renard !

Quand elle fut faite et parfaite et signée par le baiser, Noble dit :

— Maintenant, Renard, sois notre guide puisque tu connais très bien ces bois. S'il y a, dans le voisinage, quelque pâturage isolé où nous puissions trouver bonne proie, conduis-nous là tout droit, et tu seras un loyal serviteur. Mais gare à toi si tu nous trompes !

Renard répondit :

— Il n'y a pas grand'chose par ici pour Monseigneur le Roi. Cependant je me rappelle qu'en un certain vallon, dans un pré entre deux collines, souvent l'on mène paître des bœufs. Allons-y, si vous voulez — peut-être trouverons-nous à manger pour trois.

— Allons-y ! dit le Roi.

Digitized by Google

Et les voilà partis en chasse ; Renard devant pour les conduire, et puis la Majesté du Roi, et puis Ysengrin par derrière. Ils suivirent la route pavée et bientôt virent, de loin, le pré que Renard avait dit.

— Sire, fit Ysengrin qui avait grand faim, nous avons pris le bon chemin, et tout va bien car je vois, ce me semble, en ce pré, un taureau avec une vache et son veau. Mais avant d'y aller nous-mêmes il serait bon d'y envoyer Renard, pour nous assurer qu'il n'y a là-bas ni mâtin, ni bouvier qui puisse nous gêner et manquer de respect à Votre Majesté. Renard est petit et mince, il passera inaperçu plus aisément que Vous ou moi.

— Vous avez raison, dit le Lion, il est sage et rusé, il saura s'y prendre. Renard, ajouta-t-il, va vite voir s'il n'y a ni chiens ni vilains pour garder ce bétail. Ce ne serait pas la peine d'aller là-bas si nous n'y pouvions faire profit.

— Sire, bien volontiers, j'y vais.

Et tout aussitôt il partit. Trottant menu il arriva dans le pré. Le vilain, qui gardait les bêtes, dormait, couché sous un ormeau.

Renard s'assit, se demandant comment il le piperait. Et puis il sauta légèrement sur une branche de l'ormeau. De branche en branche, sans faire de bruit, il arriva juste au-dessus de la tête du vilain. Alors, levant la queue, il laissa tomber tout ce qu'il put laisser tomber d'ordure, et le vilain en fut couvert.

Le vilain s'éveilla brusquement. Il sentit la puanteur de

Digitized by Google

cette ordure qui était chaude sur son visage ; il se tâta et en eût la main pleine.

Jurant Dieu et ses Saints et le Diable, il se leva et ne vit rien dans l'arbre où Renard restait, caché par le feuillage épais. Il courut au bout du pré à un fossé profond où il y avait bien vingt pieds d'eau, jurant toujours Dieu et ses Saints et les diables d'enfer, qu'une fois lavé il monterait dans l'arbre et saurait qui l'avait ainsi arrangé — et s'en vengerait. Il s'accroupit au bord du fossé et se pencha pour se laver.

Renard était descendu, au petit trot l'avait suivi, sans être vu. Quand le vilain se pencha, Renard lui sauta sur le dos et bondit de l'autre côté du fossé. Le vilain, tête en avant, tomba dans l'eau. Droit au fond il descendit. Et puis il remonta, pataugeant, barbotant, enfonçant, ressortant, ne pouvant crier tant il avait déjà bu d'eau. Renard lui jeta sur la tête une grosse pierre carrée. Il retourna au fond.

Cependant, Ysengrin disait au Roi :

— Sire ! voyez quel mauvais sujet est ce Renard ! Vraiment il vous prend pour son cousin, qu'il vous fasse attendre ainsi ! Ce serait tout à fait le messager qu'il faudrait pour envoyer chercher la mort — il ne reviendrait pas vite ! Allons voir ce qu'il fait là-bas. Regardez-le jouer, courir, sauter au bord de ce fossé. Il pense bien à nous ! Il a dû trouver pâture à son gré !

— Par ma barbe, dit Noble, je lui ferai payer cher son insolence. Allons là-bas !

Le vilain se débattait encore dans le fossé, mais il perdait ses forces. Renard l'avait envoyé déjà deux fois au fond de

Digitized by Google

l'eau — il remontait toujours. Renard, perdant patience, se mit à lui jeter des pierres. Tant de pierres, et de pierres encore, et de mottes de terre il lui jeta, que le pauvre vilain, pour la troisième fois, alla au fond. Cette fois il y resta, bien mort. Renard pensa :

« En voilà un qui ne chantera plus ! Personne ne nous empêchera, maintenant, d'emporter ce taureau, cette vache et ce veau. »

Alors seulement, ayant fini son affaire, il s'en retourna vers Noble et Ysengrin. A peine eut-il fait trois pas qu'il les vit, venant droit à travers le pré, sans suivre chemin ni sentier. A petits sauts il alla au-devant d'eux et les salua gentiment.

— Soyez le bienvenu, Sire ! Vous et votre compagnie !

— Renard, dit Noble, je ne te salue pas ! tu mériterais d'être pendu pour m'avoir fait attendre si longtemps.

— Sire, que votre Majesté ne se mette pas en colère ! Je suis fâché de vous avoir fait attendre, la faute en est au vilain qui gardait le troupeau. Il m'a donné beaucoup de peine, mais — Dieu soit loué ! — je l'ai si bien mené qu'il est mort au fond de ce fossé, et moi je suis sain et sauf et entier.

Alors Renard raconta comment il était monté sur l'arbre, comment il avait sali le vilain de son ordure, comment le vilain était allé se laver dans l'eau du fossé, et comment lui, Renard, l'y avait fait choir.

— Et maintenant, ajouta-t-il, le taureau, la vache et le veau sont à nous.

Le Roi, battant des mains, jura qu'il n'avait jamais ouï si joyeuse histoire. Ysengrin grogna :

Digitized by Google

— Entendit-on jamais pareilles bourdes ? Je ne les croirai pas, que je n'aie vu, de mes yeux vu, ce vilain mort dans son fossé.

— Dis-tu la vérité, Renard ? demanda le Roi.

— Sire, il n'y a rien de tel, pour croire, que de voir. Si vous ne me croyez, allez voir.

— Non, dit Monseigneur Noble, je te crois. Je n'aime pas les vilains ; je n'ai pas envie d'aller voir celui-là — laissons-le dans son fossé. Renard, tu as bien travaillé ! Il n'y a pas dans toute ma Cour, homme plus loyal, plus sage, plus courageux que toi. N'est-ce pas Ysengrin ? Maintenant il faut partager notre butin. Ysengrin, mon ami, approchez. Fixez-nous, à chacun, notre part.

Ysengrin dit :

— Sire, puisque tel est votre bon plaisir, je ferai ce partage. Voyons ! nous avons ici un taureau, une vache et un veau.

Et il pensa qu'il aimerait mieux être pendu que d'en rien donner à Renard.

— Dieu me sauve ! reprit-il, il faudrait, ce me semble, garder pour vous le taureau. Cette vache grasse et tendre sera pour Madame Orgueilleuse notre Reine ; je crois qu'elle la trouvera bonne. Moi j'aurai le veau. Quant à ce vilain roux de mauvais poil, à ce Renard, ce n'est pas là viande pour lui — qu'il aille chercher autre chose, où il voudra.

Seigneur ! Quelle grande chose est la Majesté royale ! Elle veut toujours tout garder pour elle, et Ysengrin n'aurait pas pas dû l'oublier en faisant son partage !

Quand Noble ouït ce que proposait Ysengrin, il secoua la tête.

Digitized by Google

Il n'était pas content car il voulait tout pour lui. C'était cela qu'il entendait quand il parlait de partage. Plein de colère il s'avança vers Ysengrin, leva la main droite et le frappa si rudement qu'il lui rabattit la peau de la joue et le mit en sang. Et puis il se tourna vers Renard :

— Renard, voyons comment, toi qui es si savant, tu feras ce partage.

— Sire, en vérité, moi je n'ai droit à rien. Prenez ce que vous voudrez et donnez-nous ce dont vous ne voudrez pas. Vous savez que tout est à vous.

— Non, dit Noble, cela ne peut aller ainsi, cela n'est pas un partage, et je veux que ce partage soit fait.

— Sire, puisque vous l'ordonnez, je ferai ce partage ainsi :

Comme le disait Ysengrin, le mieux est que vous ayez le taureau.

La vache, si grasse et si tendre, sera pour Madame la Reine, que Dieu bénisse !

Et le veau sera pour votre fils qui vient d'être sevré. Ce veau de lait sera très bon pour lui.

Quant à ce vilain et à moi, nous irons chercher pâture ailleurs.

— Ah ! s'écria le Roi tout joyeux, voilà un partage ! Renard ! Renard ! dis-moi, sans mentir, qui t'a appris à si bien faire les partages.

— Sire, c'est ce vilain-là, ce loup qui porte si rouge capuchon. Je n'ai jamais eu d'autre maître.

— Par ma tête ! dit le Roi Noble, il n'y a pas plus rusé que toi dans tout l'Empire. Tu dis ce qu'il faut dire et tu sais

Digitized by Google

profiter de l'exemple d'autrui. Vous, Ysengrin, une autre fois répondez mieux, ou bien il pourrait vous arriver pis encore. Maintenant, adieu vous deux ! allez chercher de quoi manger. Bonne chasse !

— Sire, dit Renard, ne donnerez-vous pas à ce vilain de quoi déjeuner ! Il est si mal en point qu'à peine il peut se tenir sur pieds. Je n'ai rien à lui donner, mais j'ai le cœur attendri de lui voir si horrible blessure. Comme vous avez déchiré son chaperon ! Et d'un seul coup de patte, v'lan !

Ce disant, sans qu'Ysengrin le vit, il lui faisait la grimace et lui tirait la langue.

Noble, qui le voyait, partit d'un grand éclat de rire et s'en alla, poussant devant lui le taureau, la vache et le veau.

Dès qu'il fut parti, Renard dit à Ysengrin :

— Nous voilà bien traités ! Quelle blessure il vous a faite là ! sans droit ni raison ! Si vous vouliez, nous la lui ferions payer cher, et il pourrait se repentir de s'être moqué de nous. Je suis votre ami et je vous aiderais volontiers à vous venger. Si nous le laissons faire, ce sera pis une autre fois.

Ysengrin écoutait Renard. Il aurait bien voulu se venger de Noble et lui faire beaucoup de mal, mais sans qu'on sût de qui cela venait. Il se disait que Renard était plus sage, plus rusé que tous ceux de la Cour, et lui donnerait aide et conseil meilleurs que quiconque.

« Mais, pensait-il, j'ai peur qu'il n'aille me dénoncer au Roi ! — Et pourquoi me dénoncer ? Il est mon ami, mon neveu, nous avons fait loyale paix. »

Enfin il lui dit :



Digitized by Google

— Doux ami, je jure de me venger du Roi, ce félon orgueilleux qui m'a arraché et rabattu la peau du visage ! Aide-moi et je te donnerai riche récompense. Je hais ce Noble et je veux en tirer vengeance. Que faut-il faire !

— Rien, pour l'instant, dit Renard, le moment de notre vengeance n'est pas encore venu. Mais Noble entendra bientôt parler de nous !

Renard n'avait pas d'autre idée que d'attirer Ysengrin dans une mauvaise aventure, sans s'y engager lui-même, mais les choses allèrent autrement qu'il ne pensait.

---

## RENARD HONNIT DAME HERSENT A UNE PORTE DE MALPERTUIS

Pendant plusieurs semaines, Ysengrin dut rester chez lui. Il souffrait beaucoup de la joue que Noble lui avait si rudement caressée. Il avait peine à ouvrir, à fermer la bouche, il n'aurait pas pu chasser, il pouvait tout juste manger.

Pendant ces longues semaines il perdit le souvenir de la paix qu'il avait signée avec Renard, du baiser qu'il lui avait donné, pour ne plus se rappeler que ses vieux griefs auxquels il ajoutait cette rude caresse de Monseigneur Noble qu'il lui devait. Et puis il se rappelait aussi qu'il avait comploté contre

Digitized by Google

le Roi, après le partage de la proie, et il tremblait que son complice Renard n'allât le dénoncer.

Quand il fut guéri, quand sa mâchoire eut retrouvé sa force, accompagné de dame Hersent il sortit, en quête de Renard, pour lui faire un mauvais parti.

Pendant plusieurs jours ils le cherchèrent sans le trouver. Enfin, un beau matin, Renard faillit se laisser prendre. Il longeait une palissade quand dame Hersent soudain le vit, hurla et se jeta sur lui. Il ne l'attendit pas et s'enfuit ventre à terre. Il courait, courait — dame Hersent le serrait de près. Ysengrin avait peine à les suivre et restait un peu en arrière.

Brusquement, Renard fit un crochet dans un chemin creux — Hersent à ses trousses toujours. Mais Ysengrin ne les vit pas et continua tout droit, et continua encore longtemps avant de s'apercevoir qu'il avait perdu leur trace. Renard connaissait son chemin. Toujours courant, courant, il courait vers Malpertuis et y entra, toujours courant, par une porte très étroite — plus gros n'y aurait pu passer.

Dame Hersent, derrière lui, d'un élan entra jusqu'au ventre. Mais elle ne put aller plus loin, la porte était trop étroite pour son gros ventre. De si bon cœur elle s'était élancée derrière Renard que lorsqu'elle voulut reculer, pour s'en aller, elle ne put, elle était trop bien enfoncée, elle resta prise au piège, la tête en un couloir obscur.

Renard sortit de Malpertuis par une autre porte — Malpertuis avait beaucoup de portes — et vint flairer ce qui, de la dame, restait dehors. Dame Hersent, la tête dans son trou obscur, sentit tout à coup qu'il se passait derrière elle d'étran-

Digitized by Google

ges choses qu'elle ne pouvait voir. Ne sachant qui les faisait, elle ne savait si elle en devait être joyeuse ou triste, ni si ces choses, en vérité, étaient bonnes ou mauvaises.

Mais Ysengrin qui, sur ces entrefaites arrivait, tout essoufflé, voyant que c'était Renard qui les faisait, ne les trouva pas du tout bonnes, et hurlant de jalouse rage il l'eût étranglé sur place si l'autre l'eût attendu.

Renard, l'entendant venir, avait laissé là sa besogne, et par une autre porte était rentré dans Malpertuis. Il s'assit sur le pas de la porte — un peu en retrait — là où le loup ne pouvait l'atteindre, tant la porte était étroite, et il dit :

— Mon bel oncle, ne vous mettez pas en colère. J'aidais Madame Hersent à sortir de ce trou — et c'est tout, je vous jure !

— Tu jures ! Traître ! Je t'ai vu ! de mes yeux vu !

— Cher oncle, vous n'avez pas bien vu.

— Comment ! ai-je les yeux crevés ? crois-tu que je n'y voie goutte ?

— Par Dieu ! mon oncle, je voulais seulement tirer Madame Hersent hors de ce trou où la voilà engagée jusqu'au ventre, mais elle est si grosse que je n'en pouvais venir à bout. Quand vous l'aurez tirée de là, vous verrez qu'elle ne se plaindra pas de moi.

Ainsi Renard, après avoir honni son oncle — sous ses propres yeux — se moquait encore de lui.

Ysengrin ne l'écoutait plus. A belles dents il prit la queue d'Hersent et tira. Il tira si fort que la dame, vilainement, se vida sur lui, mais elle ne sortit pas. Il s'écarta précipitamment

Digitized by Google

et puis revint encore tirer, tirer, rien ne bougea. Alors il se mit à gratter avec ses ongles, à ôter la terre avec sa patte — gratte de çà ! gratte de là ! — le diable l'ait s'il ne l'a !

Quand il eut ôté beaucoup de terre, en haut, en bas, sur les côtés, il tira. Hersent vint un peu. Il tira — et saque ! et boute ! et tire ! à lui en arracher la queue. Rien ne vint plus, tant la dame était bien entrée, tant elle était bien enfoncée. Renard riait sur le pas de sa porte.

Tant tira Ysengrin qu'Hersent sortit enfin. Dès qu'elle fut dehors, il lui dit, crevant de rage :

— Sale vipère ! Infect serpent ! Maudite couleuvre ! J'ai vu tout ce que tu as fait avec Renard !

— Ah ! Sire, dit-elle, c'était Renard ! J'ai cru que c'était vous !

Faisant mine dolente et innocente, elle ajouta :

— Sire, il m'a couverte de honte — et vous aussi — mais je ne suis pas coupable, je n'ai rien vu et je n'ai pas pu me défendre. Ne parlons plus de ce malheur. Ce qui est fait n'est plus à faire, hélas ! Et c'est fait. Tout ce que nous pourrons dire n'y changera rien. Mais, si vous le voulez, allons porter plainte à la Cour du Roi et nous aurons justice.

Ces mots réconfortèrent un peu Ysengrin.

— Oui, dit-il, allons nous plaindre à Monseigneur Noble, le Roi, il nous fera justice. Il en cuira à Renard de nous avoir si cruellement honnis !

Digitized by Google

Digitized by Google

# DEUXIÈME PARTIE

## YSENGRIN PORTE PLAINTE CONTRE RENARD A LA COUR DU ROI

Ysengrin, ne voulant pas agir à la légère, convoqua ses amis pour leur demander aide et conseil en cette affaire.

Après que chacun eût donné son avis, ils discutèrent et s'accordèrent enfin à lui conseiller d'aller, comme il en avait formé le projet, porter plainte au Roi. Et puis chacun rentra chez soi.

Ysengrin, suivi de dame Hersent, se mit en route aussitôt, et ils arrivèrent à la Cour. Ysengrin pensait avoir facilement raison de Renard, s'il pouvait l'amener en jugement, car il était personnage important, tenu pour prudent et sage ; il savait plusieurs langues et le Roi l'avait nommé Connétable.

C'était justement l'époque où Noble le Roi tenait cour plénière, rendant justice en son palais. Des bêtes de toute

Digitized by Google

espèce étaient là, des faibles et des fortes, des grandes et des petites, toutes sujettes du Roi. Le Roi était assis dans un fauteuil, comme il convenait à sa Majesté ; ses familiers l'entouraient, échangeant courtoises paroles.

Et voilà qu'Ysengrin et dame Hersent s'avancèrent. Tous firent silence et Ysengrin dit :

— Sire Roi, il n'y a plus ni justice, ni vérité, ni bonne foi ! Vous avez ordonné, par ban royal, que chacun respectât le lien conjugal. Mais Renard ne vous respecte pas assez pour vous obéir, il ne respecte ni mariage, ni parenté, ni amitié, il ne respecte rien, il va semant tous les maux, il m'a honni en la personne de ma femme ! Et ne croyez pas que ce soit par haine ou envie que je l'accuse ; tout ce que je dis est la vérité. Voici ma femme Hersent qui peut en témoigner.

Alors Hersent parla :

— Sire, au temps où j'étais pucelle, déjà Renard m'aimait et me poursuivait. Je l'ai toujours fui et je n'ai jamais voulu lui accorder ce qu'il me demandait. Depuis que je suis mariée, il m'a poursuivie plus vivement encore, mais je ne l'ai jamais écouté, et il n'a jamais pu me surprendre — jusqu'à un de ces derniers jours, où je restai prise dans une porte de sa maison. Il sortit par une autre porte, revint par derrière et me honnit tant et tantes fois que le jeu lui plut. Ysengrin mon mari a tout vu — et je suis couverte de honte.

Ysengrin ajouta :

— Oui, Sire, j'ai pris Renard en flagrant délit. Ai-je tort de me plaindre ? Devant vos barons, je demande justice. Et je ne vous ai pas tout dit encore. Il y a quelque temps, il

Digitized by Google

est venu chez moi, en mon absence, a battu mes enfants, a fait sur eux ses ordures, les a appelés bâtards, fils de cornard, et leur a dit que leur mère était sa maîtresse. Un jour enfin où j'étais allé chasser avec Hersent, est arrivé l'accident qu'elle vous a raconté. Je demande justice !

Le Roi baissa la tête, riant sous cape, et demanda :

— Avez-vous autre chose à dire ?

— Non, Sire ! Si ce n'est qu'il m'en coûte d'étaler ainsi ma honte.

— Hersent, dit le Roi, répondez ! Vous vous plaignez que Renard vous ait aimée — et vous, ne l'avez-vous jamais aimé ?

— Non, Sire !

— Alors, dites-moi, pourquoi étiez-vous si folle que d'aller seule chez lui, si vous n'étiez pas son amie ?

— Sire, je n'étais pas seule. Le Connétable, mon maître et mon époux, vous a dit que nous étions ensemble, lui et moi, quand j'ai subi cette honte.

— S'il était avec vous, qui pourra croire que Renard vous ait fait violence devant lui ?

Ysengrin alors se leva.

— Sire, dit-il, vous ne devez, s'il vous plaît, défendre ni lui ni moi, mais seulement écouter ma plainte et la recevoir ou la rejeter. Tout ce que j'ai raconté est vrai, et j'en veux avoir vengeance. Je jure qu'il a fait violence à Hersent, je l'ai vu.

Le Roi ne pouvait souffrir que nul fût inquiété pour un crime d'amour. Il aurait voulu mettre la paix entre ses deux

Digitized by Google

barons sans prendre leurs gages et sans qu'ils en vinssent au combat. Il dit avec colère :

— Par Dieu ! je n'aime pas cette querelle. Je ne veux pas qu'entre Renard et vous il y ait combat, ni que vous vous déclariez la guerre.

— Sire, dit Ysengrin, il me semble que vous prenez son parti. Par ma foi ! vous devriez mieux m'écouter ! Je vous ai toujours servi mieux que Renard n'a fait, mais vous m'aimeriez davantage si j'avais été fourbe, traître et déloyal comme lui ! Par mon museau ! je regrette de vous avoir si bien servi, puisque j'en ai si mauvais loyer.

Le Roi répondit avec humeur :

— L'amour l'excuse de son péché ! S'il vous a trompé, il est cependant sage et avisé. Il sera traité et jugé selon l'usage de ma Cour.

A côté du Roi était assis le chameau. Il était venu de Lombardie pour apporter à Monseigneur Noble le tribut de Constantinople. Le pape qui était fort de ses amis, l'avait nommé son légat. Il était très bien en cour, très sage et bon légiste. Le Roi lui dit :

— Maître, si vous avez jamais entendu, chez vous, porter semblable plainte, nous voudrions bien que vous nous apprissiez comment on doit la juger.

— Ecoutez-moi, messires ! dit le Chameau. Nos trobat en décrez écrite legem expresse publicate de matremoine violate. Primes le dois examinar et s'il non se puisse espurgar, grevai le puez si con te place que moult a grand chose mesfare. Hec est en la moie sentence, s'estar non vult en amendence de si

Digitized by Google

que parmaine commune universe sone pecune, de lapidar la corpe ou ordre de l'aversier de la Renarde, et se vos riez bone Rege ce est qui destruie la lege et la vuel vituperar, il les doie fort comparar. Mès sire, par la corpe sainte que si le jugement est fainte, et tu non saies bon seignor, fais droit juger par ton henor, par la sainte cruche de Dé que tu ne saies bone ré se réson ne droit ne vet far si con fist Julius Cæsar. Et en ta Cour saches droit dire si tu vels être bone sir. Videte bonne fovelor, por la foie tene tien toi car, se ne tiens car ta baronie, rent toi por amender ta vie. N'aies cure de roïaltat se tu ne juges por bontat, se tu ne gardes bien t'enor, tu non siées bone seignor. Fovelor, Roi, quanque te place, plus ne te dis ne plus n'en face.

En entendant cette harangue, les uns rirent, les autres se fâchèrent. Le Lion, la tête haute, dit :

— Vous tous qui êtes ici, vous les plus vaillants, les meilleurs de mes barons, allez ! et tenez conseil pour juger si celui qui, poussé par un violent amour, prend la femme de son ami, doit être puni.

A ces mots tous se levèrent et sortirent pour se réunir en la salle du Conseil. Ils étaient plus d'un millier, et parmi eux les plus importants étaient : Brichemer le cerf qui n'aimait pas Ysengrin, Brun l'ours qui aurait voulu perdre Renard, et Beaucent le sanglier qui, ni d'un côté ni de l'autre, ne se serait écarté du droit.

Brichemer, d'accord avec Beaucent, prit le premier la parole.

— Seigneurs, vous avez entendu la plainte d'Ysengrin contre

Digitized by Google

Renard. Selon l'usage de la Cour, quand on s'y plaint de forfaiture dont on veut avoir raison, il faut la prouver par triple témoignage. Sans cela, chacun pourrait à tout propos, porter plainte contre son voisin et lui causer tort. Ici nous n'avons qu'un témoin — et c'est la propre femme du plaignant qui peut la faire parler, la faire taire, la faire mentir à son gré. Ce témoignage n'est pas suffisant, il faut en trouver d'autres.

— Par Dieu ! répliqua Brun, je ne suis pas de cet avis. Ysengrin est Connétable, et la Cour doit le croire. S'il s'agissait d'un fripon quelconque, d'un traître, d'un menteur, son témoignage et le témoignage de sa femme ne vaudraient rien. Mais un baron comme Ysengrin, nous devrions le croire sur ce qu'il dit, même si nous n'avions pas d'autre garant de sa parole.

— Je le veux bien, dit Beaucent. Mais il faudrait décider d'abord, d'Ysengrin et de Renard, quel est le meilleur, quel est le pire. Si vous dites qu'Ysengrin est le meilleur, Renard dira le contraire. Et qui croire ? Si chacun pouvait se plaindre et se faire rendre raison sur le témoignage de sa femme, chacun pourrait venir nous dire : « Un tel me doit cent sous », et mettre en peine le plus loyal baron. Je ne permettrai pas que l'on agisse ainsi là où j'aurai quelque pouvoir. Je suis de l'avis de Brichemer, il n'y a homme au monde qui eût pu parler plus sagement.

Plateau le daim prit alors la parole.

— Seigneur, il s'agit d'autre chose encore. Ysengrin se plaint que Renard ait battu ses enfants, les ait couverts d'or-

Digitized by Google

dures, les ait appelés bâtards, et cela seul comporte une forte amende.

— C'est vrai, dit Brun. Honni soit qui laissera Renard honnir un honnête homme ! Ce serait folie au Roi que de ne pas venger son baron ! Et je ne pense pas que Sa Majesté s'honore beaucoup en riant d'Ysengrin et en le contredisant pour un mauvais garçon comme Renard. Que Dieu m'accorde de me venger de lui. Je veux vous conter comment ce traître m'a trompé moi-même.

Dans une ferme, près de la forêt, il avait déjà mangé plus de trente poules. Le vilain qui habitait cette ferme, avait juré de l'attraper et n'avait laissé sente, dans le bois, où il n'eût tendu piège, ou collet, ou trébuchet, ou filet. Renard n'osait plus aller à cette ferme. Ce n'était pas qu'il eût peur de tous ces pièges qu'il savait très bien éviter, mais le vilain était toujours au guet, et prêt à lâcher ses chiens. Alors ce diable de Renard se dit que, s'il m'emmenait avec lui, comme je suis beaucoup plus gros que lui, on me verrait beaucoup plus facilement et qu'on s'en prendrait à moi plutôt qu'à lui. Si on m'attrapait, il pourrait s'échapper.

Il savait que j'aime le miel par-dessus tout. Il vint me trouver un jour — c'était un peu avant la Saint-Jean — et me dit :

— Ah ! sire Brun ! quel pot de miel je connais !

— Où cela ? demandai-je.

— Chez Constant Desnos.

Nous y allâmes, en évitant tous les pièges. Nous trouvâmes la barrière ouverte, nous entrâmes dans le verger et nous

Digitized by Google

nous couchâmes à côté de la grange, dans un champ de choux. Nous devions rester là jusqu'au soir, casser le pot quand la nuit serait venue, manger le miel et nous en aller. Mais le glouton aperçut les poules et ne put plus se tenir. Il se jeta sur elles. Elles crièrent si bien que les vilains accoururent. Quand je vis que Renard faisait mine de s'enfuir, je lui dis :

— Comment ! allez-vous m'abandonner ?

Il me répondit :

— C'est ce que j'ai de mieux à faire. Ces vilains vous veulent mettre en sel. Quel bruit ils font ! Si votre peau vous gêne, consolez-vous, elle vous sera bientôt enlevée. Je pars devant pour faire accommoder cette poule ; à quelle sauce désirez-vous la manger ?

Et il disparut. Chiens et vilains m'attaquèrent. Je me défendis furieusement contre les chiens. Jamais on n'en fit tel massacre ! Je me serais bien débarrassé d'eux, mais flèches et javelots se mirent à voler autour de moi. Alors, laissant les chiens, je me jetai sur les vilains. Pas un ne fut assez hardi pour me tenir tête, tous tournèrent le dos. J'atteignis un des fuyards et je le renversai. Il cria si fort quand il fut sous mes pieds qu'un autre se retourna, leva à deux mains sa massue — une énorme massue — et m'en donna derrière l'oreille un coup qui me fit aller à terre. A peine relevé, j'eus de nouveau sur moi les chiens. Les vilains, de loin, me lançaient des pierres, des flèches, des javelots. J'étais couvert de blessures, je battis en retraite et je finis par m'échapper dans la forêt.

Si je dis cela, ce n'est pas que je veuille déposer une plainte

Digitized by Google

contre Renard, c'est seulement pour vous montrer ce qu'il est capable de faire.

Aujourd'hui c'est Ysengrin qui se plaint de lui. Avant-hier c'était Tiercelin qu'il a traîtreusement plumé. Il a voulu faire prendre au piège Tybert le chat. Il a voulu manger sa commère la Mésange, sous prétexte de lui donner un baiser, comme Judas a trahi Notre Seigneur en le baisant. Bref, il a commis tant de méfaits et de crimes que ce serait péché de ne pas le punir.

Ainsi parla l'Ours, longuement. Brichemer lui répondit brièvement :

— Messire Brun, bien sage serait celui qui pourrait juger droitement sans entendre les deux parties ! Nous avons entendu la plainte, nous devons maintenant entendre la défense. Rome n'a pas été bâtie en un jour ! Quand Renard sera venu et quand la cause aura été contradictoirement entendue, l'amende que devra payer le coupable sera fixée par jugement de justice.

Cointereau le singe ajouta :

— Maudit soit ce marmiteux d'Ours qui ne sait ce qu'il dit.

— Je ne m'étonne pas que vous vous mettiez du parti de Renard, répondit Brun. Vous êtes deux malins — et il sortira encore de ce mauvais pas si on vous laisse faire, lui et vous.

Cointereau lui fit la grimace pour l'irriter encore plus et le faire grogner plus fort. Il lui demanda :

— Beau Maître Ours, dites-moi, vous, comment jugeriez-vous ?

— Il n'y a, dit Brun, cour au monde devant laquelle je

Digitized by Google

ne sois prêt à affirmer qu'Ysengrin accuse justement Renard. Que vous faut-il de plus ? Il a été pris en flagrant délit d'adultère avec sa propre commère. Hersent et Ysengrin déposent tous les deux contre lui. Il mériterait d'être jeté en prison, pieds et poings liés, et puis fouetté, et puis châtré pour qu'il ne puisse plus violer la femme d'autrui. Même si c'était avec une fille publique qu'il s'était ainsi comporté, il mériterait rude châtiment — et c'est avec une femme mariée ! Qui croira Ysengrin assez sot pour porter plainte s'il n'avait pas vu ? Et sa honte serait plus grande encore si Renard ne payait l'amende.

— Je m'étonne, dit Cointereau, qu'on mette son honneur à publier sa honte. Si Renard a fauté, à tout péché miséricorde ! Et puis il n'est pas vaincu encore. Le loup n'est pas si puissant que vous croyez — et grand vent tombe à peu de pluie. Messire Ours vous avez longuement parlé, et vous avez perdu une belle occasion de vous taire !

Le sage Brichemer qui n'aimait ni les querelles ni les railleries, l'interrompit :

— Seigneurs, prenons jour pour que Renard comparaisse. Cointereau l'a dit, on ne peut plaider une cause où les faits ne sont pas apertement démontrés. Fixons d'abord devant qui la cause sera portée. Ronneau, le chien de Frobert de la Fontaine, serait un très bon juge, intègre, véridique ; tout le monde approuverait que la cause fut portée devant lui. Mais s'il plaît à Dieu, et avec son aide, nous réconcilierons les deux adversaires — nous les réconcilierons facilement quand ils sauront combien leur querelle est déplaisante au Roi.

Digitized by Google

Tous furent d'avis que le choix de Ronneau était bon, et ils retournèrent à la Cour.

Brichemer dit au Roi :

— Sire, nous avons recherché quels sont les usages du pays en pareille matière. Nous avons trouvé, et — si vous le permettez — je vais vous exposer ce que nous avons trouvé.

Le Roi lui fit signe de parler. Brichemer s'inclina et dit :

— Seigneur Roi qui m'écoutez, si je me trompe corrigez-moi. M'est avis que nous devons recevoir la plainte d'Ysengrin et y faire droit. Mais il faudrait qu'il trouvât un autre témoin pour confirmer les faits. Nous nous sommes accordés à penser que le seul témoignage de sa femme ne peut suffire en justice. Afin d'être sûrs que justice impartiale serait rendue, nous avons choisi pour juge Ronneau, le chien de Frobert de la Fontaine, devant qui, dimanche matin, comparaîtront Renard et Ysengrin. Et nous les déciderons, une fois le jugement rendu, à faire ensemble la paix.

Le Roi répondit :

— Je suis content pour plus de mille francs ! Enfin cette affaire est finie, je n'aurai plus à m'en mêler ! Dimanche, après la messe, devant Ronneau, la Cour se réunira. Je ferai appeler Renard par Grimbert le blaireau. Ysengrin lui déférera le serment, et tous deux, ensuite, feront ce qu'ordonnera le juge.

Tous avaient écouté en silence. Quand le Roi se fut tu, chacun rentra chez soi.

Grimbert partit, alla droit à Malpertuis, trouva Renard et lui conta comment, au nom du Roi, les barons l'avaient cité



Digitized by Google

à comparaître devant la Cour que présiderait Ronneau le mâtin.

Renard répondit qu'il ne demandait pas mieux, qu'il y serait et ferait tout ce que la Cour ordonnerait.

Et Grimbert revint rendre compte au Roi de son message.

Renard resta à Malpertuis. Il aurait fallu maintenant qu'il fût plus sage que d'habitude — mais il était très fou, très orgueilleux — il ne s'inquiétait guère de ses ennemis et laissait ses affaires aller comme elles pouvaient.

---

## RENARD REFUSE DE PRÊTER SERMENT SUR LA DENT DE SAINT RONNEAU LE RECHIGNÉ

Mais Ysengrin s'occupait beaucoup plus des siennes.

Trois jours avant le jour du jugement, il alla trouver Ronneau qui était couché sur le fumier de Frobert et s'amusait à aboyer. Ysengrin, le voyant, s'arrêta, un peu effrayé d'abord. L'autre se tut et lui fit signe d'avancer. Ysengrin s'approcha et dit :

— Je suis venu vous demander aide. Renard m'a offensé. Nous sommes en guerre, et je me suis plaint. Jour est pris

Digitized by Google

pour le jugement ; c'est dimanche, après la messe ; et le Roi vous a choisi pour juge. Renard doit se justifier par serment de tout ce dont je l'accuserai, et je vous prie, en ami, de m'aider à le confondre. Sur quelles reliques pourrait-on le faire jurer ? »

— Il ne serait pas difficile d'en trouver, répondit Ronneau, il y a dans ce village assez de saints et de saintes ! Mais j'ai une idée. Hors du village, au bord d'une fosse, je me coucherai ; vous direz que je viens de mourir en odeur de sainteté et que vous tiendriez Renard quitte s'il jurait, sur ma dent, qu'il n'a rien fait à Hersent. S'il s'approche assez de mon museau pour que je l'attrape, il pourra dire qu'il n'a jamais vu de saint qui morde aussi bien. Et s'il voulait s'en aller avant d'arriver au sanctuaire, j'aurai posté aux environs plus de quarante chiens choisis parmi les plus forts, les plus agiles, les plus mordants, qui sauront l'empêcher d'en faire à sa tête. Il serait pire que diable si par reliques ou chiens nous n'en venions à bout. Adieu ! vous n'avez qu'à arranger cela !

Ysengrin n'envoya pas de message à ses amis, il alla les semondre lui-même de venir le dimanche suivant au pont Guichard où devait se rendre le jugement.

Au jour marqué, tous arrivèrent : Brichemer le sénéchal, tête haute, Brun l'ours, Beaucent le sanglier, Musard le chamois, le Léopard, le Tigre, la Panthère. Cointereau le singe, ce jour-là, s'était rangé du parti d'Ysengrin parce qu'il lui avait semblé le plus fort. Quand tous furent arrivés, Ysengrin dit :

— Beaux Seigneurs, écoutez-moi ! Je vous ai réunis pour vous demander de m'aider en cette affaire.

Digitized by Google

Tous, parents, amis, étrangers, jurèrent de ne pas l'abandonner avant qu'il eût obtenu satisfaction.

Quant à Renard, il avait réuni sous sa bannière : Fouinet le putois, Grimbert son cousin germain et le plus fidèle de ses amis, Tybert le chat qui le haïssait mais était lié à lui par la parenté, Rousseau l'écureuil, dame Gente la marmotte, Courte la taupe, Pelé le rat, Couard le lièvre, Bièvre le castor et puis la loutre, la martre, le hérisson, la belette. La fourmi, fièrement était accourue pour aider Renard, mais le lapin n'avait pas osé venir.

Quand ils furent rassemblés, Renard les conduisit au village où devait être tenue l'assemblée. Ysengrin était déjà là avec les siens campés dans la plaine. Ceux de Renard campèrent sur la colline.

Ronneau, couché au bord d'une fosse, gueule ouverte, langue tirée, faisait très bien la bête morte et ne remuait pied ni patte. Tout était prêt. Dans un verger, derrière une haie, il y avait, tant chiens que lices, plus de cent mâtins choisis qui haïssaient Renard de grande haine.

Brichemer présidait. Il se leva. Toute la Cour s'inclina devant lui, et il dit :

— Renard, vous devez faire réparation à Ysengrin, comme l'ont décidé les barons. Venez jurer. Nous savons que nous aurions pu vous croire, sans serment, mais Ysengrin exige que vous juriez, sur la dent de Saint Ronneau le Rechigné, que vous ne l'avez pas trompé et que vous n'avez pas eu commerce illicite avec sa femme.

A ces mots, Renard se leva, et retroussa ses manches

Digitized by Google

comme s'il allait prêter serment. Mais il était trop rusé pour ne pas s'être aperçu qu'il était guetté, et que Ronneau était en vie, à son flanc qui battait quand il reprenait haleine. Il eut peur et recula.

— Renard, dit Brichemer, qu'est-ce là ? Mettez votre main droite sur la dent de Ronneau et faites votre serment devant tous.

Grimbert qui avait aussi vu la trahison dit alors :

— Sire, écoutez ! Renard ne peut avancer dans cette presse. Il ne convient pas qu'un si noble baron soit écrasé par la foule. Faites écarter vos hommes afin qu'il puisse approcher du sanctuaire et jurer.

— Vous avez raison, dit Brichemer, je vais faire évacuer le chemin pour qu'il puisse passer.

Et il fit reculer ses hommes.

Renard, au lieu d'aller vers les reliques, brusquement fit demi-tour et prit la fuite, tête levée, par un chemin creux. Tous se mirent à crier, et les chiens qui étaient aux aguets s'élancèrent à sa poursuite, Ronneau en tête. Je pourrais vous donner les noms de ces chiens, il y en avait près d'un cent. Ysengrin les excitait. Renard fuyait, et à l'entrée de la forêt il fut en grand danger de mort. Trois mâtins étaient là pour lui couper la retraite, Tranchant, Briamont et Failli qui se jetèrent sur lui. Mais ils eurent beau le mordre, le fouler, le battre, lui arracher la peau, à coups de dents, à coups de griffes, ils ne purent l'empêcher d'arriver à Malpertuis et d'y entrer.

Quand il fut dans sa forteresse, il les laissa aboyer à la

Digitized by Google

porte. Il était en sûreté, il maudissait Ysengrin et Ronneau, tandis que sa chère Hermeline et ses fils lavaient et pansaient ses plaies.

Ysengrin entra en grande fureur quand il vit Renard lui échapper. Il appela les bêtes de son parti et leur dit :

— Ronneau ! et vous Brun ! et vous Beaucent ! vous êtes parmi ceux en qui le Roi a le plus de confiance. Vous avez vu ce qu'a fait Renard ! Il savait bien qu'il avait tort, puisqu'il n'a pas osé faire le serment. Et vous tous qui êtes ici, grands et petits, écoutez ! ne craignez pas de dire, devant le Roi, quand il tiendra Cour plénière, comment Renard s'est enfui, refusant de prêter serment !

— Notre Roi, ajouta Brun, sera bien mauvais Roi s'il n'en tire justice, et ne le fait brûler vif.

— Oui, dit Ysengrin, ou pendre.

— Mais, dit Grimbert, quand vous étiez là-bas, au pont Guichard, Renard n'a pas mal fait de s'en aller, on ne peut le lui reprocher. Il a vu votre trahison et reconnu que Ronneau n'était pas mort, — il respirait.

Ronneau s'écria :

— M'accusez-vous de trahison ?

— Pas envers moi, dit Grimbert, mais envers Renard. Ne me cherchez pas querelle, allez à la Cour ; si Renard est coupable il vous en rendra raison.

— Nous irons, dit Ysengrin. Aux prochaines assises de mai je me plaindrai encore du traître, et j'aurai des témoins pour témoigner qu'il n'a pas osé faire le serment.

Digitized by Google

## YSENGRIN, POUR LA DEUXIÈME FOIS, PORTE PLAINTE CONTRE RENARD A LA COUR DU ROI

L'hiver était passé, l'aubépine fleurissait, les roses s'ouvraient, l'Ascension approchait, quand Sire Noble le Lion tint, de nouveau, Cour plénière. Aucune bête ne fut assez hardie pour ne pas venir, sauf Renard. Et chacun, à grands cris, l'accusait d'imposture.

Ysengrin, qui n'avait rien oublié de sa haine, s'avança devant le Roi, et dit :

— Sire, faites justice de l'adultère dont je me suis déjà plaint. Renard devait s'en justifier par serment, mais, devant les reliques — je ne sais qui l'a conseillé — il n'a pas voulu jurer et s'est enfui.

Sire Noble répondit avec humeur :

— Voyons, Ysengrin ! laissez cela ! n'y pensez plus ! Vous n'avez rien à gagner à rappeler votre honte. Rois, comtes et barons sont sujets à cet accident — il en est grande saison ! Jamais je n'ai entendu faire tant de bruit pour un si petit dommage ! De ces choses-là, moins on parle mieux cela vaut !

Brun l'ours dit :

— Beau sire, vous pourriez mieux parler. Ysengrin n'est ni mort, ni prisonnier, pour qu'il ne se venge pas de Renard qui

Digitized by Google

l'a offensé. Il serait assez puissant pour se venger lui-même s'il ne respectait les récentes trèves. Mais puisque vous avez fait régner la paix générale en tous vos Etats, faites-la régner aussi entre vos barons. Si Ysengrin se plaint de Renard, que Renard soit jugé ! Citez-le à comparaître, et s'il est coupable, qu'il paye l'amende de son crime. Envoyez-moi le chercher, je vous l'amènerai et nous lui apprendrons les égards qu'il vous doit.

— Sire Brun, dit Bruyant le taureau, malheur à qui conseillera au Roi de prendre amende pour payer la honte qu'a subie Ysengrin ! Pourquoi cet Ysengrin vient-il se plaindre ? Moi, je sais bien que ci ce puant roux de Renard avait outragé ma femme, il n'y aurait Malpertuis, ni forteresse qui m'empêcherait de le châtier.

— Sire Brun, ajouta Grimbert, ce que Renard a fait, par amour, ne comporte pas de plainte puisqu'il n'y a eu ni violence, ni effraction, ni rupture de trève. Depuis longtemps il aimait Hersent qui n'aurait jamais rien dit s'il n'avait été que d'elle. Ysengrin a pris cela trop à cœur. Quel dommage a-t-il subi ? Si son pot est abîmé pour la valeur d'une noisette, je suis prêt à en payer le prix tout entier. Quand Renard sera venu on le jugera, mais ce qui en sortira de plus clair ce sera la honte de dame Hersent. Ah ! le beau bruit qu'a fait votre mari pour que tout le monde vous montre au doigt !

Hersent rougit, elle n'avait plus un poil de sec et elle répondit en soupirant :

— Sire Grimbert, je n'en peux mais ! J'aimerais mieux qu'il y eût paix entre mon Seigneur et Renard qui n'a jamais

Digitized by Google

rien eu de moi. Je suis innocente. Mais que vaut mon dire ? Personne ne me croira. Cependant je suis prête à subir le jugement par eau froide ou fer chaud et à jurer par Dame Dieu, par tous les Saints, que jamais Renard ne fit rien de moi qu'il n'eût pu faire de sa mère. Ce n'est pas pour lui que je le dis, ni pour amender son cas — je me moque de lui comme d'un chardon pour les ânes — je le dis pour Ysengrin qui croit toujours être trompé. Il est si jaloux ! Voilà dix ans qu'il m'a épousée, je suis restée une loyale épouse. Et que tous m'entendent ! je n'ai jamais rien fait qu'une nonne n'eût pu faire.

Quand Hersent se fut ainsi justifiée, Bernard l'âne eut grande joie au cœur, car cela suffit à le persuader qu'Ysengrin n'était pas cocu.

— Ah ! fit-il, gentille dame ! Si mon ânesse était aussi loyale que vous ! et toutes les autres femmes ! et toutes les autres femelles ! Vous avez si bien juré que je vous ai crue tout de suite. Qui pourrait encore vous soupçonner après un tel serment ? Que Dieu ne me pardonne jamais mes péchés et ne me fasse jamais trouver tendre chardon dans le pré, si vous vous souciez de Renard ou de son amour ! Le siècle est si méchant, si médisant, si mauvais, qu'il affirme ce qu'il ne voit et blâme ce qu'il devrait louer. Ah ! Renard ! à la male heure vous êtes né ! Vous avez calomnié Hersent, et maintenant elle demande le jugement par eau froide et fer chaud !

Hersent l'écoutait sans rien dire et se garda de répondre. Tous daubaient Renard. Seul, Grimbert se leva pour défendre

Digitized by Google

son cousin. Il s'avança devant le Roi, ôta son chapeau et dit :

— Sire, gentil Roi débonnaire, apaisez cette querelle ! J'amènerai Renard ici avec votre sauf-conduit. Pour tout ce dont Ysengrin le soupçonne, il paiera l'amende que fixera la Cour. S'il est reconnu que c'est par méchanceté qu'il n'est pas venu aujourd'hui, il paiera aussi amende pour cela avant de s'en retourner.

Connin le lapin s'avança à son tour et dit :

— Messire Grimbert a raison, qu'on arrange tout avec une amende. Le frère Bernard et moi serons garants de Renard pour le paiement. S'il a vraiment offensé dame Hersent, en paroles ou en actions, il l'avouera plutôt que de se parjurer, car il est scrupuleux et sage.

— Sire Roi, dit la corneille, si Renard le fourbe ne vient pas demain ou après-demain, faites-le amener de force et punissez-le de telle façon qu'il s'en souvienne !

Noble alors prit la parole.

— Vous avez tort, vous tous qui jugez si sévèrement Renard, quand il n'est pas là. Vous pourriez un jour ronger le même os ! Je ne veux pas honnir Renard s'il m'obéit. Ysengrin, acceptez l'épreuve que vous propose votre femme !

— Ah ! Sire, non ! Qu'Hersent soit brûlée ou noyée pendant l'épreuve, et tel saura qui ores ne sait, tel sera content qui ores ne l'est, et tout le monde dira en me montrant au doigt : « Voilà le jaloux que sa femme trompait ! » J'aime mieux supporter ma honte jusqu'à ce que je puisse me venger moi-même. Mais avant que viennent vendanges, je ferai

Digitized by Google

à Renard telle guerre que portes, ni murs, ni fossés ne le mettront à l'abri de ma fureur.

Alors le Roi Noble, enflammé de colère, s'écria :

— Par l'enfer ! Allez au diable, Ysengrin ! Cette querelle finira ! Pensez-vous donc y rien gagner ? Pensez-vous vaincre ou tromper Renard ? Il est plus rusé que vous ! C'est lui qui pourrait bien vous faire honte, ennui et dommage, plutôt que vous à lui ! Et puis la paix est jurée en Nos Etats ! Malheur à qui la troublera !

## CHANTECLER VIENT DEMANDER JUSTICE A LA COUR POUR LA MORT DE DAME COPÉE

Quand Ysengrin eut entendu ces paroles, et compris que le Roi voulait maintenir la paix à tout prix, il fut très triste et ne sut plus que faire. Il s'assit par terre, à côté de son tabouret, la queue entre les jambes.

Renard aurait été content si Dieu avait permis que la guerre entre Ysengrin et lui fût terminée par un accord, mais le feu couvait et bientôt il n'y eut plus moyen de l'éteindre. Car voilà que Chantecler le coq, avec Pinte et trois autres poules, arriva pour se plaindre de Renard.

Digitized by Google

Sire Chantecler, Pinte qui pondait les gros œufs, Noirette, Blanchette et Roussette marchaient derrière une charrette fermée d'un rideau. Sur cette charrette, dans une bière, gisait une poule que Renard avait si bien traitée qu'il lui avait brisé une cuisse, arraché une aile et en même temps l'âme du corps.

Le Roi avait assez jugé, il était las d'entendre plaider, quand arrivèrent les poules et Chantecler, battant des ailes. Pinte, tout d'une haleine, s'écria :

— Nobles bêtes qui êtes ici rassemblées, ayez pitié de la malheureuse poule que je suis ! Maudite soit l'heure où je suis née ! La mort serait pour moi une délivrance puisque Renard ne me laisse pas un jour de paix ! J'avais cinq frères, Renard les a mangés. J'avais quatre sœurs, tant dames que demoiselles, dont prenait soin Gaubert de Fresne. Hélas ! mal lui a pris de les engraisser, car Renard, sur quatre ne lui en a laissé qu'une, les autres ont passé par sa gueule. Et vous qui gisez ici, en bière, Copée ma douce amie, ma sœur, que vous étiez tendre et grasse ! Que vais-je devenir sans vous ? Renard ! que la male flamme d'enfer te brûle ! Si souvent tu nous as affolées, chassées, poursuivies, tourmentées, déchirées ! Hier matin, devant ma porte, tu as tué ma sœur ! Et Gaubert n'a pas pu t'attraper. Ne trouverai-je personne qui me fasse obtenir justice ? »

Ayant ainsi parlé, Pinte l'affligée tomba pâmée sur le pavé, et les autres poules tombèrent aussi.

Chiens et loups, toutes les bêtes, se précipitèrent pour les relever. On leur versa de l'eau sur la tête, et quand elles

Digitized by Google

revinrent de pâmoison, elles se jetèrent aux pieds du Roi. Chantecler agenouillé pleurait abondamment.

Le Roi eut pitié d'elles, il poussa un profond soupir, et puis il redressa la tête et rugit.

Quand le Lion soupire et rugit, il n'y a bête si hardie, pas même le Sanglier, qui ne soit effrayée. Couard le lièvre eut si grand'peur que pendant deux jours la fièvre le tint. Toute la Cour trembla, les plus courageux frémirent, personne n'avait jamais entendu le Roi rugir avec autant de colère. Et de sa queue il se battait si furieusement les flancs que le palais en résonnait.

— Dame Pinte, dit-il, par l'âme de mon père ! — je n'ai pas encore fait pour elle, aujourd'hui, la moindre aumône — votre chagrin me peine grandement, et je veux vous donner satisfaction. J'enverrai chercher Renard, et vous verrez, de vos yeux, quelle vengeance je prendrai de lui. Je veux faire éclatante justice de ce crime.

Ysengrin se leva et dit :

— Sire, si vous vengez dame Copée, ce sera une belle action dont tout le monde vous louera. Je ne dis pas cela en haine de Renard, mais par pitié pour cette pauvre dame qu'il a si méchamment tuée.

— Mes amis, dit le Roi, Renard m'a mis grand deuil au cœur — et ce n'est pas la première fois ! Je me plains à vous tous de l'offense que m'a faite cet adultère, cet orgueilleux, en rompant ma paix. Maintenant, sire Brun, prenez une étole, et vous, messire Bruyant, priez pour l'âme de la défunte. Faites creuser la sépulture dans ce champ, entre la plaine et le jardin.

Digitized by Google

— Sire, fit Brun, à votre volonté !

Il revêtit l'étole et l'on commença l'office des morts. Tardif le limaçon chanta les trois leçons. Ronneau chanta le verset. Brun l'ours dit l'oraison. Puis il donna l'absoute et l'on porta le corps en terre, enfermé dans un beau cercueil de plomb, le plus riche qu'on vit jamais. On l'enterra au pied d'un arbre. Sur la tombe on mit une pierre, et sur la pierre on grava — au ciseau ou à la griffe, je ne sais — cette épitaphe :

« Ci-gît Copée, sœur de Pinte. C'est Renard qui l'a tuée. Priez pour la pauvre martyre ! »

Et en voyant Pinte pleurer, Chantecler se tordre les pattes de désespoir, tout le monde fut ému de grande pitié.

Quand leur douleur fut un peu calmée, les barons dirent au Roi :

— Sire ! vengez-nous de ce maudit glouton qui nous a si souvent trompés, et si souvent a troublé la paix !

— Oui, dit le Roi. Brun, mon frère, allez le chercher. N'ayez aucun égard pour lui, dites-lui qu'il y a déjà trois jours que je l'attends ! Et qu'il vienne !

— Sire, dit Brun, j'y vais.

Et le voilà parti, à l'amble, à travers champs.

Or, pendant qu'il s'en allait ainsi vers Malpertuis, une chose advint qui empira beaucoup les affaires de Renard. Messire Couard le lièvre qui, de peur, tremblait les fièvres, quand fut enterrée Copée, voulut se coucher et dormir sur la tombe de la martyre. Quand il s'éveilla, il était guéri.

Ysengrin, entendant raconter qu'elle était vraie sainte à miracles, dit qu'il avait mal à l'oreille. Ronneau lui conseilla

Digitized by Google

de se coucher, sur la tombe, et dès qu'il y fut étendu, il cria qu'il était guéri. Mais si ce n'eut été chose si bonne à croire, et le témoignage de Ronneau, tout le monde aurait dit que c'était un mensonge.

Quand la nouvelle de ces miracles vint à la Cour, chacun s'en réjouit fort — sauf Grimbert, le bon défenseur de Renard.

— Ah! Renard, pensait-il, si l'on te prend maintenant, il faudra que tu sois bien rusé pour t'en tirer !

---

## RENARD, L'OURS ET LE MIEL

Brun traversa la forêt et arriva à Malpertuis. Comme il était beaucoup trop gros pour y entrer, il s'arrêta devant la barbacane.

Renard se reposait au fond de sa tanière. Il avait en réserve, près de lui, une grosse et grasse geline. Il avait mangé le matin deux belles cuisses de poulet. Il se reposait, il était très bien.

Brun, à la porte, l'appela :

— Hé ! Renard ! Ecoutez ! Je suis Brun, le messager du Roi. Sortez ! que je vous dise ce qu'il vous mande !

— Brun, fit Renard, beau doux ami, celui qui vous a envoyé ici vous a fait prendre une peine inutile. J'allais jus-

Digitized by Google

tement partir pour la Cour, mais je voulais finir d'abord un merveilleux manger français. Vous savez que lorsqu'un homme riche arrive à la Cour, on lui sert du bœuf à l'ail, et ensuite toutes sortes d'autres plats. Mais le pauvre homme qui n'a rien est comme merde de diable. Il n'a place ni au feu, ni à table, il mange sur ses genoux, et les chiens viennent lui enlever le pain des mains. Si on lui donne à boire, c'est bien peu — à manger, c'est d'un seul plat, et on lui jette les os. Le pain, la viande, le vin qu'il devrait avoir, ces larrons de sénéchaux et de cuisiniers — puissent-ils être brûlés ! et leurs cendres jetées au vent — le lui enlèvent pour l'envoyer à leurs ribaudes. C'est pour cela que j'ai mis ensemble mon lard et mes pois dont j'ai déjeuné — et j'ai mangé encore la valeur de deux deniers de miel nouveau en rayons.

— Du miel ! dit l'Ours, in nomine patri filium ! d'où tenez-vous tant de miel ? C'est la chose du monde que j'aime le mieux. Conduisez-moi à ce miel !

Renard, enchanté de si bien réussir, lui fit la grimace, mais le pauvre ne s'en aperçut pas.

— Brun, dit-il, si je pensais trouver en vous bonne foi et amitié, de ce miel je vous ferais emplir le ventre. Mais si je vous conduisais chez Lanfroi le bûcheron — où il est — et si je vous aidais à le prendre, vous ne tarderiez pas à m'en faire repentir.

— Comment ? fit Brun, que dites-vous ? n'avez-vous pas confiance en moi ?

— Non !

— De quoi avez-vous peur ?

Digitized by Google

— De trahison, de félonie.

— Renard, quelle diablerie est-ce là ? Me croire capable de vous trahir ! Vous pouvez être tranquille, malgré l'hommage que j'ai rendu à Noble, je ne serai jamais traître ni félon envers vous — je le jure !

— Votre parole me suffit, dit Renard, je m'en remets à votre bonté.

Et ils partirent pour le bois où travaillait Lanfroi.

Lanfroi le bûcheron avait commencé à fendre un chêne en y enfonçant deux coins.

— Brun, doux ami, dit Renard, voilà ce que je vous ai promis. Ici dedans est le miel. Mangez d'abord et puis nous irons boire.

Brun mit le museau et les pieds de devant dans la fente.

— Vous y touchez presque, dit Renard, allons ! ouvrez la bouche ! Vous y êtes ! Tirez la langue !

Il n'y avait miel ni rayons, et Renard empoignant les coins, à grand'peine les retira. La fente se referma et Brun resta pris par la tête.

— Ah ! Brun ! dit Renard, je savais bien que vous me tromperiez et que je ne goûterais plus à ce miel. Vous mangez tout, il ne me restera rien. Comme vous me soigneriez si j'étais malade ! Je n'aurais que poires molles !

Tandis qu'il parlait ainsi, arriva le bûcheron. Renard ne l'attendit pas.

Le vilain vit l'ours pris au piège dans son chêne, il retourna au village en courant, en criant :

« Harou ! Harou ! à l'Ours ! nous le tenons ! »



Digitized by Google

Et bientôt il y eut sur le chemin une fourmilière de vilains. Qui porte un bâton, qui porte une hache, qui porte un fléau, qui porte un gourdin d'épine. Il y avait là Heurte-vilain, Joudome, Baudoin, Giraut Barbette, Trousse-ânesse, Corberault, Tigerin Brise-fouace, Goubert le fils de Gilloin, Hardouin, Fainbert, Hélyès, Outrant, Brise-faucille, Rousselin, Hubert Grospet, Fouchier Galopet, et beaucoup d'autres.

Quand Brun entendit les cris furieux de tous ces vilains, il pensa qu'il valait mieux perdre le museau que d'être tué à coups de hache. Il tira ses pieds, il tira sa tête, s'arracha le cuir, se rompit les veines et tira tant, qu'en y laissant cuir de ses pieds, cuir de sa tête, il s'échappa. A flots, le sang lui coulait du museau. De la peau qui lui restait sur les joues, il n'y aurait pas eu de quoi faire une bourse. Jamais on ne vit si laide bête !

Ainsi s'enfuit le fils à l'ourse, poursuivi par les vilains qui criaient, et dans sa fuite il rencontra le curé de la paroisse — le père de Martin d'Orléans — qui revenait d'étendre son fumier. D'une fourche qu'il tenait à la main, il frappa Brun sur les reins, si rudement que le pauvre Brun faillit tomber. Il chancela, les vilains le rattrapèrent. Et coups de bâton de pleuvoir ! si dru qu'il eut grand'peine à s'échapper.

Renard avait entendu, de loin, les cris de l'ours, et il était rentré à Malpertuis où il ne craignait ni siège ni surprise. Il vit passer, devant sa porte, l'ours fuyant. Il se moqua de lui et lui cria :

— Brun ! voilà ce que c'est que d'avoir voulu manger sans moi le miel de Lanfroi ! Vous êtes puni de votre mauvaise foi,

Digitized by Google

et vous mériteriez de n'avoir pas de prêtre à votre dernière heure. Dans quel ordre êtes-vous donc entré pour porter si rouge chaperon ?

Brun ne répondit pas, il s'enfuyait aussi vite qu'il pouvait, craignant de tomber encore entre les mains de Lanfroi et des autres vilains.

A midi sonnant il arriva à la Cour. Chacun en le voyant si bien arrangé, sans oreilles, fit le signe de la croix. Le Roi demanda, au milieu d'un profond silence :

— Brun ! qui t'a mis en cet état ?

Brun avait perdu tant de sang qu'il eut à peine la force de répondre :

— C'est Renard !

Et il tomba pâmé, aux pieds du Roi.

Alors le Lion poussa un terrible rugissement, hérissa sa crinière et jura par la vie et par la mort de Notre Seigneur.

— Brun, s'écria-t-il, Renard t'a tué ! Mais par la mort Dieu et par ses plaies ! je te vengerai, et dans toute la France on parlera de ma vengeance. Tybert ! où êtes-vous ? Allez immédiatement chercher Renard. Dites-lui que le Roi vous envoie, et que justice sera faite. Qu'il n'apporte ni or, ni argent, ni paroles pour se défendre, mais une corde pour être pendu !

Tybert n'osa pas refuser. Il eût voulu s'excuser, mais il n'avait pas d'excuse à donner, et il faut que le prêtre, bon gré, mal gré, aille au Synode.

Il se mit en route.

Digitized by Google

## TYBERT VA CHERCHER RENARD MAIS NE LE RAMÈNE PAS A LA COUR

Tybert, arrivé à la porte de Malpertuis, invoqua Dieu et pria Saint Léonard, patron des prisonniers, de le garder des embûches de Renard le mauvais garnement, le méchant garçon qui ne croyait pas en Dieu.

Il vit, entre un frêne et un sapin, voler un corbeau. Il lui cria :

— A droite ! Vole à droite !

L'oiseau alla à gauche et Tybert s'arrêta, effrayé, découragé, craignant de subir bientôt grand ennui, grande honte. Il n'osa pas entrer dans la maison de Renard et appela du dehors :

— Renard ! Renard ! es-tu là ? réponds-moi !

Renard répondit entre ses dents, trop bas pour que Tybert l'entendit :

— Tybert, si la ruse ne me manque, tu ne te réjouiras pas d'être venu chez moi !

Et puis il dit tout haut :

— Tybert ! Welcome ! Sois le bienvenu; comme si tu arrivais de Rome ou de Saint-Jacques un jour de Pentecôte !

Les mots ne lui coûtaient rien. Tybert répondit :

Digitized by Google

— Renard, je viens au nom du Roi. Ne m'en veuille pas ! Je n'ai pas de haine contre toi, mais il n'y a personne à la Cour, fors Grimbert ton cousin, qui ne te haïsse à mort. Tout le monde se plaint de toi, et le Roi aussi te hait.

— Laisse-les menacer, répondit Renard, et aiguiser leurs dents. Je vivrai, tant que je dois vivre. J'irai à la Cour pour entendre ce qu'on dit de moi.

— Tu ne feras que sage — et j'en suis bien aise car je t'aime. Mais j'ai si grand'faim que j'en ai l'échine tordue. Aurais-tu coq ou geline à me donner, ou chose quelconque que je puisse manger ?

— Me voilà très embarrassé, dit Renard, je n'ai ni coq ni geline. Je ne pourrais t'offrir que des souris ou des rats. Je ne pense pas que tu veuilles goûter si pauvre manger.

— Mais si ! Mais si ! au contraire, je ne m'en lasserais jamais, donne-moi vite ces souris et ces rats.

— Oh ! je vais t'en donner ! Suis-moi, je marche devant.

Il sortit de sa tanière et Tybert le suivit, sans penser à mal ni ruse. Ils arrivèrent dans un village dont les coqs et les poules avaient passé presque tous par la cuisine de Renard.

— Tybert, dit Renard, voilà ce qu'il faut faire. Cette maison que je connais très bien, est celle d'un prêtre qui a beaucoup d'orge et d'avoine en son grenier. Mais les souris y font grand dégât et en ont déjà mangé plus d'un demi-muid. J'y suis venu dernièrement, j'ai étranglé dix poules dont j'ai mangé cinq sur place, et j'ai emporté les cinq autres. Vois le trou par où je suis entré. Entre et remplis ton ventre !

Le traître mentait. Le prêtre qui habitait là n'avait orge ni

Digitized by Google

avoine, et tout le village le plaignait parce que sa femme — la mère de Martin d'Orléans — avait dissipé tout son bien. Il ne lui restait bœuf ni vache ni autre bête, sauf deux poules et un coq que Renard espérait attraper bientôt. Martin qui depuis fut prêtre, et moine ensuite, avait tendu un collet dans le trou — que Dieu bénisse ce fils de prêtre qui s'occupe à prendre chats et goupils !

Renard, qui connaissait le piège, dit à son compagnon :

— Pourquoi n'entres-tu pas, Tybert ! Tu n'oses pas entrer, capon ! Allons ! Entre ! Je t'attends là dehors.

Tybert s'élança dans le trou, mais tout de suite vit sa folie, car le collet lui serra rudement le cou. Il recula, tira, mais plus il reculait, tirant, secouant la tête, plus le collet se serrait et l'étranglait.

Au bruit qu'il faisait, Martin sauta à bas du lit.

— Or sus ! mon père ! ma mère ! venez vite ! allumez la chandelle ! courons au trou ! le goupil est pris !

La mère de Martin s'éveilla, se leva, alluma la chandelle, prit le bâton de sa quenouille. Le prêtre aussi se leva, et tous trois firent pleuvoir plus de cent coups sur le dos du chat. Le chat se défendit vaillamment ; jouant des griffes et des dents il mordit cruellement le prêtre qui se mit à crier. La femme aussi se mit à crier et tomba pâmée. Martin lui porta secours, Tybert rongea le collet et s'échappa.

Comme il se serait vengé de Renard s'il l'avait retrouvé dehors ! Mais Renard ne l'avait pas attendu. Dès qu'il l'avait vu pris, dès qu'il avait entendu crier Martin, il était parti, et vite était rentré à Malpertuis.

Digitized by Google

Tybert maudissait Renard :

— Ah ! Renard ! que jamais ton âme ne voie Dieu ! J'ai bien mérité ce qui m'arrive ! J'ai déjà été si souvent trompé par ce méchant roux, et je me laisse encore prendre à ses ruses ! Le prêtre du moins — que Dieu lui donne à jamais mauvais gîte et peu de pain, à lui et à sa sale femme ! — le prêtre a senti mes dents. Puisse son fils Martin n'avoir jamais sou ni maille ! — puisse-t-il mourir moine ! — mourir pendu pour vol !

Tout en se plaignant, il faisait route par la vallée et il arriva à la Cour. Il tomba aux pieds du Roi et lui conta sa mésaventure.

— Dieu ! dit le Roi, quelle diablerie est-ce là ? Ce Renard se moque de moi ! et je ne peux trouver personne qui me l'amène ! Sire Grimbert, je suis sûr que c'est sur vos conseils qu'il me bafoue ainsi !

— Oh ! Sire ! dit Grimbert, je vous jure que non !

— Alors, allez le chercher ! Et ne revenez pas sans lui !

— Sire, je ne pense pas que ce maudit Renard veuille venir si je ne lui apporte une lettre de vous. Mais s'il voit votre sceau, je suis sûr qu'il viendra, sans que rien puisse l'en empêcher.

Le Roi dit :

— Vous avez raison.

Il dicta la lettre, Beaucent l'écrivit et y apposa le sceau royal.

Grimbert prit la lettre et partit.

Digitized by Google

## GRIMBERT LE BLAIREAU VA CHERCHER RENARD ET L'AMÈNE A LA COUR

Par un sentier, à travers un essart, avant la nuit, Grimbert arriva devant la porte de Renard et passa un guichet pour entrer dans la première enceinte. Renard, l'entendant venir, craignit une attaque et resta près de la porte jusqu'à ce qu'il sût qui venait. Il reconnut Grimbert qui atteignait le pont-levis. Il fut très content de le voir, alla au-devant de lui, lui jeta les bras autour du cou, le fit entrer et lui donna deux coussins comme siège.

Grimbert fut assez sage pour ne pas transmettre son message avant d'avoir mangé. Il mangea, et quand il eut fini il dit :

— Cousin Renard, vos ruses sont connues de tout le monde. Le Roi vous mande — non pas mande, mais commande — de comparaître devant lui pour donner satisfaction à Ysengrin, à Brun, à Tybert, à cent autres. Je ne peux rien vous dire d'encourageant. C'est la mort pour vous ! Tenez ! brisez ce sceau et lisez cette lettre.

Le traître, tout tremblant, brisa le cachet et lut la lettre. Voilà ce que disait cette lettre :

« Messire Noble, le Lion qui est Roi et Seigneur de tous les pays et de toutes les bêtes, mande à Renard qu'il compa-

Digitized by Google

raisse demain, devant la Cour assemblée. Qu'il n'apporte ni or, ni argent, n'amène personne pour le défendre, qu'il apporte seulement une corde pour qu'on le pende. »

Quand Renard eut lu, le cœur lui battit sous la mamelle gauche et son visage noircit :

— Par Dieu ! dit-il, maudite soit l'heure où je suis né ! Que faire ? Demain je serai pendu ! Que ne suis-je moine à Cluny ou à Clairvaux ? Mais non ! Il y a tant de mauvais moines qu'ils me livreraient. Ce n'est pas la peine d'y aller.

— Ne pensez pas à cela, dit Grimbert, vous êtes en grand danger, et puisqu'il n'y a pas de prêtre dans le voisinage, confessez-vous à moi.

— Le conseil est bon, dit Renard. Si je ne meurs pas, cela ne me fera pas de mal, de m'être confessé, et cela peut assurer mon salut si je meurs. Ecoutez donc mes péchés :

« J'ai commis l'adultère avec Hersent, la femme d'Ysengrin. On a eu raison de la soupçonner, j'ai vraiment été son amant. Je m'en repens — meâ culpâ — maintes fois nous avons péché. J'ai fait beaucoup de mal à Ysengrin — je ne le nie pas — que Dieu me pardonne !

Il n'y a bête à la Cour qui n'ait à se plaindre de moi.

J'ai fait du mal à tout le monde, je m'en repens — meâ culpâ — mais j'en ai tant fait que je ne peux tout me rappeler. Tout ce que mes ennemis me reprochent doit être vrai, je le crois, même si j'en ai perdu le souvenir. Je me repens de toutes mes fautes, de celles que je me rappelle et de celles que j'ai oubliées ! Je me repens — meâ culpâ. »

— Sire Renard, dit Grimbert, vous m'avez avoué vos péchés

Digitized by Google

et le mal que vous avez fait. Si Dieu vous laisse en vie cette fois, gardez-vous bien de recommencer !

— Que Dieu me laisse mourir si je dois jamais faire rien qui lui déplaise !

Renard se mit à genoux, et Grimbert, moitié roman, moitié latin, lui donna l'absolution.

Le lendemain matin, Renard embrassa sa femme et ses fils qui menaient grand deuil. Prenant congé d'eux, il leur dit :

— Enfants, quoi qu'il advienne de moi, gardez bien mon château. Quand vous aurez levé le pont, si vous avez assez de provisions, vous pourrez tenir sept ans contre Prince, Comte ou Roi. Je vous recommande à la mère de Dieu — qu'elle me fasse revenir comme je le désire !

Et sur le pas de la porte il fit une prière.

« Dieu tout-puissant, quand Ysengrin m'accusera devant le Roi, accorde-moi que la peur ne me fasse pas perdre ma raison et mon intelligence, et que, niant ou plaidant, je puisse me justifier. Garde-moi sain et sauf pour que je me venge de ceux qui me font si dure guerre. »

Alors il se prosterna, le front contre terre, battit trois fois sa coulpe et se signa pour se garantir contre les diables et contre le Roi Lion.

Et puis les deux barons partirent. Ils traversèrent le ruisseau, passèrent les défilés, franchirent la montagne et chevauchèrent dans la plaine. Renard était tellement absorbé dans sa tristesse qu'ils perdirent leur chemin et arrivèrent devant une grange. C'était une grange qui dépendait d'une abbaye de Nonnes et qui était garnie de tous les biens de la terre, lait, fromages,

Digitized by Google

œufs, volailles, brebis et vaches. Renard dit à Grimbert :

— En longeant cette haie d'épine, du côté du poulailler nous retrouverons le chemin que nous avons perdu.

— Renard ! Renard ! fit le blaireau, Dieu sait pourquoi vous dites cela ! Fils de ribaude, puant hérétique, méchant traître ! Ne vous êtes-vous pas confessé hier ? N'avez-vous pas demandé à Dieu de vous pardonner vos péchés ?

— Je l'avais complètement oublié, dit Renard. Allons-nous en, me voilà prêt.

— Renard ! Renard ! folle créature ! toujours tu seras traître, toujours parjure et foi-mentie ! Tu es en grand danger de mort, tu viens de te confesser, et tu veux pécher encore ! Viens ! Que maudite soit l'heure où t'a mère t'a laissé tomber sur la terre !

— Tu as raison, cher frère, dit Renard, allons-nous en !

Il n'osa pas dire autre chose, mais il était bien triste de renoncer aux poules, et souvent il se retourna pour regarder de leur côté. N'eût été Grimbert, il eût vite été vers elles, leur eût vite tordu le cou, les eût mises vite à la raison.

Côte à côte les barons chevauchaient. Dieu ! comme la mule de Grimbert va un amble rapide ! Mais le cheval de Renard bute, son flanc bat, tant son maître a peur !

Amblant, galopant, par plaines et bois et montagnes, ils arrivèrent dans la vallée où se tenait la Cour, et devant la porte de la salle, ils mirent pied à terre.

Digitized by Google

## RENARD EST CONDAMNÉ A ÊTRE PENDU IL PREND LA CROIX POUR ÉVITER DE L'ÊTRE

Quand Renard fut arrivé à la Cour, il n'y eut bête qui ne se préparât à déposer contre lui. Ysengrin aiguisa ses dents. Tybert et Brun ne dirent rien, mais n'en pensèrent pas moins.

Renard ne fit pas figure de couard. Sans se soucier qu'on l'aimât ou qu'on le haït, la tête haute, il s'avança et dit :

— Roi, je vous salue ! Je vous ai servi mieux que tous les barons de l'Empire. et ceux qui m'ont décrié auprès de vous ont tort. Malheureusement vous ne m'avez jamais aimé, et depuis que j'ai quitté la Cour — avec votre permission — les méchants ont tout fait pour se venger de moi, et vous m'avez condamné à mort ! Mais quand le Roi croit ses mauvais barons et ne croit pas les bons, quand il lâche la tête pour prendre la queue, tout va mal sur la terre. Car ceux qui sont serfs par nature ne savent pas garder la mesure. S'ils peuvent s'élever à la Cour, ils s'efforcent de nuire à autrui, ils font tuer les pauvres gens, ils falsifient les monnaies, ils conseillent le mal dont ils savent tirer profit, ils empochent l'avoir du voisin. Je voudrais bien savoir ce que Tybert et Brun ont à me reprocher ! Il est vrai que, si le Roi le permet, ils peu-

Digitized by Google

vent m'injurier, mais ils ne peuvent dire en quoi je les ai offensés.

Brun a mangé le miel du vilain, et le vilain l'a rossé ! Pourquoi ne s'est-il pas défendu ? Il a de grandes mains, de grands pieds, un grand museau, de grandes dents, des griffes.

Messire Tybert a mangé des souris et des rats, il s'est laissé prendre. Qu'ai-je à voir là-dedans ? Je ne suis ni prévôt, ni maire, pour lui faire rendre justice.

D'Ysengrin je ne sais que dire. Il a raison de prétendre que j'ai aimé sa femme, mais elle ne s'en est pas plainte. Le pauvre fou est jaloux, mais de quoi se plaint-il, si elle m'aime ? Est-il juste de me pendre pour cela ?

Sire, Votre Majesté est grande et j'ai toujours été un loyal serviteur. Maintenant je suis vieux, j'ai la gorge toute blanche, j'ai peine à marcher et l'on me fait venir à la Cour ! J'y viens puisque le Roi l'ordonne, mais qu'il me fasse brûler ou pendre, je ne peux pas me défendre. Je ne suis pas un puissant de la terre, et ce serait pauvre justice que de me pendre sans jugement.

— Renard ! dit le Roi, Renard ! Maudite soit l'âme de ton père et celle de la ribaude qui t'a porté sans avorter de toi ! Traître, tu sais bien parler et plaider ! Qu'importe ? tu ne partiras pas d'ici que justice ne soit tirée de toi. Rien n'y fera ta mine hardie, rien n'y changera ta Renardie ! Mes barons jugeront comment l'on doit traiter un larron, un félon tel que toi. Et si tu ne peux te justifier de toutes les accusations portées contre toi, il t'en cuira !

— Sire Roi, dit Grimbert, si votre baron s'humilie devant

Digitized by Google

vous pour que justice soit faite, ou accommodement conclu, ce n'est pas une raison pour le traiter comme vous traiteriez un vilain. Renard est venu ici, avec votre sauf-conduit, pour répondre à ce dont on l'accuse. Si quelqu'un se plaint de lui, octroyez-lui de répondre devant toute la Cour.

Avant que Grimbert eût fini sa harangue, sur pieds étaient dressés déjà Ysengrin, Belin le mouton, Tybert le chat, Brun l'ours, Ronneau le mâtin, Tiercelin le corbeau, Chantecler, dame Pinte, Epinart le hérisson, Petitpas le paon, Frobert le grillon qui criait plus fort que les autres, Rousseau l'écureuil, Couard le lièvre, tous ceux à qui Renard avait joué de mauvais tours et qui auraient voulu s'en venger maintenant.

Le Roi, à haute voix pour que tout le monde l'entendît, parla ainsi :

— Seigneurs ! quelle justice ferai-je de ce larron sans foi ?

Les barons répondirent :

— Nous vous approuverons tous, si vous le faites pendre haut et court.

— Vous avez bien dit, répliqua le Roi. Il sera pendu. Et tout de suite ! S'il nous échappait, jamais nous ne le rattraperions — et nous pourrions nous en repentir !

Sur un rocher, au sommet d'une montagne, on dressa la potence. Et voilà Renard bien près de la mort !

Le singe lui fit une grimace et lui donna un soufflet. Renard se retourna et vit une foule immense. Il était bousculé, tiré, poussé, pieds et poings liés. Couard le lièvre, de loin lui jeta une pierre. Renard secoua la tête en recevant cette

Digitized by Google

pierre, et Couard fut si éperdu de frayeur qu'il disparut dans une haie, pour mieux voir, dit-il plus tard, la justice qu'on allait faire.

Quand Renard vit dresser la potence, il dit au Roi :

— Sire ! laissez-moi dire un mot. Je suis pris, je suis lié, je vais être pendu. J'ai commis de très grands péchés dont j'ai la conscience souillée. Mais je me repens, et pour faire pénitence je voudrais prendre la Croix et aller Outre-mer. Si j'y meurs je serai sauvé. Si je suis pendu maintenant, je serai damné et ce sera pour vous une pauvre vengeance. Je me repens !

Il alla tomber aux pieds du Roi qui eut pitié de lui.

Grimbert dit :

— Sire, au nom du Dieu tout-puissant, écoutez-moi ! Pensez combien Renard est preux et courtois, vous pouvez un jour avoir besoin de lui, car vous n'avez pas plus hardi serviteur. Qu'il prenne la Croix et aille Outre-mer, il reviendra au premier appel.

— Non ! dit le Roi, il reviendrait pire qu'il n'est. Tous sont ainsi. Même ceux qui partent bons reviennent mauvais. Il fera comme les autres. Si je le laisse partir, qu'il ne revienne jamais !

— Alors, dit Grimbert, qu'il prenne la Croix et reste là-bas !

Renard écoutait. Il était très content, mais pas très décidé à faire le voyage. On lui attacha la croix, à la place où elle devait être, sur l'épaule droite, on lui apporta l'écharpe et le bourdon.

Digitized by Google

Toutes les bêtes étaient mécontentes. Celles qui l'avaient frappé pensaient qu'elles pourraient le payer cher s'il n'était pas pendu.

Voilà Renard en pèlerin, écharpe au col, et à la main bourdon de frêne. Le Roi lui dit de pardonner à tous ceux qui lui avait fait du mal et de renoncer à la ruse et à la tourberie — pour assurer son salut. Il obéit — il obéira, tant qu'il sera devant le Roi ! — il rompit le fétu et pardonna à tous ses ennemis. Et un peu avant l'heure de none, il quitta la Cour sans saluer personne, sauf le Roi et son épouse Madame Fière l'Orgueilleuse qui était si courtoise et si belle. Elle dit gentiment à Renard :

— Sire Renard, priez pour nous ! Nous prierons aussi pour vous !

— Dame, répondit-il, votre prière me sera précieuse. Heureux celui pour qui vous daignez prier ! Et béni serait mon voyage si vous me donniez votre anneau !

La Reine lui tendit son anneau. Personne ne s'en aperçut. Renard le prit et dit tout bas, entre ses dents :

« Pour rien au monde je ne donnerais cet anneau ! »

Et puis il prit congé du Roi.

S'en allant, au grand trot, il passa près de la haie où messire Couard était caché, et comme il avait grand'faim, il y entra. Couard, de frayeur, sauta sur pieds, mais il n'était plus temps de fuir.

— Messire Renard, dit-il, je suis bien content de vous voir sain et sauf. Je souffrais tant de toutes les souffrances que je vous ai vu endurer !

Digitized by Google

— Si tu as souffert de mes souffrances, dit Renard, Dieu veuille que je me repaisse des tiennes !

Couard frémit et voulut s'enfuir, mais Renard le saisit et dit :

— Corbleu ! Sire Couard, reste là ! tu ne m'échapperas pas, mes enfants te mangeront.

Et il l'étourdit d'un coup de bourdon.

La Cour du Roi se tenait en un grand val profond, entre quatre rochers aigus qui pointaient vers le ciel. Sur le plus élevé Renard monta, tenant Couard par les pattes, la tête en bas, pour le porter à ses enfants — mais Dieu en avait disposé autrement.

Renard vit à ses pieds le Roi, la Reine, tous les barons, toutes les bêtes, qui parlaient de lui, sans savoir qu'il emportait Couard. Il arracha sa croix et s'écria, aussi haut qu'il put crier :

— Roi ! reprenez votre chiffon ! Que Dieu confonde le museau qui m'encombra de cette friperie et du bourdon et de l'écharpe !

Alors, aux yeux de tous, il se torcha le cul avec la croix et la leur jeta sur la tête. Puis il cria au Roi :

— Sire ! Ecoute-moi bien ! Le sultan Noradin m'a chargé de te saluer ! Les païens te craignent tellement qu'ils ont tous fui en me voyant venir !

Tandis qu'il plaisantait et se moquait ainsi, il oublia Couard qui tout à coup bondit, et fit trois sauts jusqu'à la Cour. En très piteux état, côtes écorchées par le bourdon, il se jeta aux pieds du Roi et lui conta la diablerie de Renard.



Digitized by Google

— Sire, s'écria-t-il, je me mets sous votre protection !

— Dieu ! dit le Roi, comme je suis trahi et bafoué par ce Renard ! Seigneurs ! vous tous qui êtes ici, courez-lui sus ! Et Corbleu ! s'il vous échappe vous serez tous pendus !

Ils s'élancèrent, Ysengrin, sire Belin le mouton, Brun, Tybert, Pelé le rat, Chantecler, dame Pinte, Ferrant le cheval, Ronneau, Blanchard le chevreuil, Tiercelin, Frobert le grillon, Petit-pourchas le furet, Beaucent le sanglier, Bruyant le taureau. Tardif le limaçon marchait en tête et portait l'oriflamme qui flottait au vent.

Renard les vit venir, il était cerné de tous côtés, il ne pouvait s'enfuir. Il se réfugia dans une grotte, et tous y entrèrent derrière lui, jurant qu'il n'y aurait enceinte, mur, fossé, barrière, forteresse, donjon, tour, buisson, tanière qui pussent l'empêcher d'être pris et conduit au Roi pour être pendu.

Renard était serré de près, les poils de sa pelisse volaient sous les dents de ses ennemis, il n'avait plus aucun espoir de leur échapper quand il trouva enfin un couloir étroit où il se faufila et qui le conduisit dehors.

Bientôt il fut à Malpertuis où il ne craignait plus rien, ni siège ni assaut. Vienne qui veut ! et qui ne veut l'aimer le haïsse ! il est en sûreté !

Hermeline sa chère femme qui l'aimait de tendre amour et le respectait, accourut au-devant de lui avec ses trois fils, Malebranche, Percehaie et Rovel, le plus beau des trois. Ils l'entourèrent, le soutinrent, le dorlotèrent, le plaignirent, lavèrent avec du vin blanc ses plaies qui saignaient, et le firent asseoir sur un coussin. Puis le dîner fut servi. Renard était si

Digitized by Google

las, si fatigué, qu'il ne mangea que le croupion d'une geline.

Dame Hermeline le fit bien baigner, bien ventouser, bien saigner, tant qu'enfin il retrouva sa belle santé d'autrefois.

---

## LE SIÈGE DE MALPERTUIS

Sire Noble le Roi, à la tête de son armée, vint devant le château de Renard.

Il vit que l'enceinte était très forte, et les murs, les tours, les donjons très épais, très solides, si hauts qu'une flèche n'y pouvait atteindre. Il vit les créneaux au-dessus de la porte, le pont levé et les chaînes tirées.

Le château était assis sur une roche. Le Roi approcha, mit pied à terre, et sa suite mit aussi pied à terre. On tendit les pavillons, chacun se logea comme il put, et le siège commença.

Dès que Renard eut repris ses forces, il monta sur la tour, vit Hersent et Ysengrin campés sous un pin et leur cria :

— Amis ! que vous semble de mon château ? En avez-vous jamais vu d'aussi beau ? Dame Hersent, j'ai foulé votre vendange, et si le cocu qui vous nourrit n'est pas content, je m'en moque !

Et toi Tybert, que j'ai fait prendre au collet, qu'est-ce

Digitized by Google

qu'on t'a donné avant que tu en sortes ? Cent coups, je l'espère, sans rien t'offrir à boire.

Et toi Brun, vieil ours, je t'ai joué un bon tour quand tu as voulu manger mon miel ! Tu y as laissé tes oreilles !

Et toi Chantecler, tu chantais vraiment clair quand je te tenais par la gorge. Mais tu as été plus rusé que moi et tu m'as échappé.

Et toi Tiercelin, je me suis bien joué de toi — j'ai mangé ton fromage — il était bon — et si tu n'étais parti à temps, je t'aurais mangé aussi.

Je vous ai tous bernés, et je compte recommencer avant longtemps.

Et toi, Roi ! regarde l'anneau que la Reine m'a donné !

— Renard ! Renard ! répondit le Lion, votre château est fort, mais pas si fort que je ne l'assiège, et je ne m'en irai qu'il ne soit pris. Moi vivant, je le jure ! le siège ne sera pas levé que le château ne soit rendu — et vous pendu !

— Sire, c'est ainsi qu'on fait peur aux lâches ! Mais avant que mon château soit rendu, il vous sera vendu bien cher ! J'ai des vivres pour sept ans. J'ai des poules et des chapons, du gros bétail aussi, belles brebis et vaches grasses, sans compter les oies et la provision de fromages. En mon château, j'ai une belle source claire et je n'ai pas besoin qu'il tombe chez moi une goutte de l'eau du ciel. Adieu ! je rentre. Travaillez ! Je vais dîner avec ma femme, et si vous jeûnez je m'en moque !

Le lendemain matin, dès l'aube, le Roi fit venir ses barons ;

Digitized by Google

— Or ça ! dit-il, donnons l'assaut, car je veux dénicher ce larron !

A ces mots, tous s'élancèrent. Et ce fut un bel assaut qui dura jusqu'au soir. La nuit les arrêta.

Le lendemain ils recommencèrent, mais ils ne purent faire seulement tomber une pierre des murailles.

Pendant une bonne demi-année le siège continua, sans que Renard perdit un pois vaillant. Et tous les assauts que le Roi donna ne firent pas pour un denier de dommage.

Un soir, fatigués après un rude assaut qu'ils avaient donné, les assiégeants dormaient profondément. Renard sortit sans bruit de son château. Il les vit tous dormir, qui sous un chêne, qui sous un frêne, qui sous un hêtre, qui sous un ormeau, et il les attacha, par la patte ou par la queue, chacun à son arbre. Il lia le Roi lui-même, très solidement, par la queue, puis il alla vers l'endroit où la Reine dormait, couchée sur le dos. Entre ses jambes il se glissa, et elle, pensant que ce fût son Seigneur, le laissa faire. Quand il eut fait, elle ouvrit les yeux, et reconnaissant Renard, poussa un grand cri.

Déjà l'aube était passée, et le jour clair, quand ce cri réveilla les dormeurs. Ils furent très étonnés de voir Renard le roux avec la Reine, et chacun s'écria :

« Debout ! Debout ! attrapez-le ! »

Sire Noble sauta si brusquement que sa queue s'allongea d'un demi-pied, mais elle ne rompit pas. Il tira, tira vainement, il était bien attaché.

Et les autres tiraient, tiraient vainement !

Digitized by Google

Mais Renard avait oublié d'attacher Tardif le limaçon, le porte-enseigne qui tira son épée et courut délivrer les autres en coupant leurs liens.

Tous se lancèrent à la poursuite de Renard.

Au moment où il entrait dans sa tanière, Tardif le saisit par un de ses pieds de derrière, le ramena dehors et le remit entre les mains du Roi qui accourait.

Alors ce fut un grand frémissement et une grande clameur dans l'armée. Tous tombèrent sur lui, le battant, le déchirant — il était en mauvaise passe ! et on le conduisit à la potence pour le pendre, sans que le Roi voulût entendre parler de rançon. Ysengrin dit au Roi :

— Sire, pour l'amour de Dieu ! donnez-le moi ! que je me venge !

Le Roi n'en voulut rien faire et il dit, après qu'on eût bandé les yeux de Renard :

— Renard, vous allez être puni de l'outrage que vous avez fait à la Reine. Vous l'avez surprise cette nuit, couchée sur le dos et vous étiez bien près de me honnir — mais je sais qu'il n'en a rien été. Nous allons vous mettre la corde au cou.

Alors Ysengrin le saisit par la tête et le frappa, Brun lui enfonça ses dents dans la cuisse, Ronneau le prit à la gorge, Tybert avec ses ongles pointus lui déchira la peau, tandis que Tardif lui taillait des croupières. Toutes les bêtes voulaient lui donner un coup, mais toutes ne pouvaient pas approcher, tant la foule était serrée de ceux qui se ruaient sur lui.

C'est quand un homme est dans le malheur qu'on voit qui est son ami. Grimbert seul pleurait et priait pour Renard,

Digitized by Google

mais il ne savait comment le secourir car il n'était pas assez fort.

Pelé le rat se glissa entre les pieds de tous, dans la foule, et se jeta sur Renard, mais Renard l'étrangla net, sans que personne s'en aperçût.

Déjà Renard avait la hart au col quand Grimbert parla, très haut pour que chacun pût l'entendre.

— Renard ! vous voilà aujourd'hui arrivé au supplice. Il faut que vous en passiez par là. Ne voulez-vous pas vous confesser et faire votre testament puisque vous avez trois beaux enfants.

— Vous avez raison, répondit Renard, il est juste que chacun ait sa part.

Mon château, que personne ne prendra jamais, sera pour mon fils aîné.

Mes autres forteresses je les laisse à ma chère femme.

A mon fils Percehaie je laisse le jardin de Robert Fressoie où il y a tant de souris et de rats.

A mon troisième fils Rovel je laisse le jardin de Martin Lovel et le courtil derrière la grange avec toutes les poules qui y sont. Il aura là des victuailles, au moins pour un an.

Je n'ai pas autre chose à leur donner.

— Votre fin approche, dit Grimbert, ne me laisserez-vous rien, à moi votre cousin ?

— Si ma femme se remarie, vous lui reprendrez tout ce que je lui laisse et le garderez pour vous. Maintenant, si Monseigneur le Roi y consentait, je me ferais moine ou ermite et j'endosserais la haire. J'ai assez vécu dans le siècle.

Digitized by Google

Ysengrin s'écria :

— Traître maudit ! Quelles fariboles nous contez-vous encore ? Vous feriez vraiment un beau moine ! Vous avez mérité la corde ! et qui vous sauverait de la mort ne serait pas de mes amis.

— Sire Ysengrin, dit Renard, tel ne pèche qui le regrette.

— Allons ! dit le Roi, qu'on le pende sans tarder davantage.

Tandis qu'il disait ces mots, le Roi vit, en bas, dans la plaine, une grande troupe de gens à cheval. C'était Hermeline, la femme de Renard, qui venait à travers champs, menant grand deuil, et ses trois fils la suivaient. Ils s'arrachaient les cheveux, ils se tordaient les bras, ils poussaient de tels cris qu'on les entendait d'une lieue. Ils s'avançaient, en désordre, aussi vite que pouvait marcher un sommier chargé d'or qu'ils amenaient pour racheter Renard.

Renard n'était pas encore confessé quand ils rompirent la presse et tombèrent aux pieds du Roi. Dame Hermeline dit :

— Sire ! grâce pour mon Seigneur ! Je vous donnerai tout cet or si vous lui faites grâce !

Le Roi regarda ce trésor, il lui sembla qu'il y avait là beaucoup d'argent et beaucoup d'or. Il eut grande envie de l'avoir et cependant il dit :

— Dame, la cause de Renard est mauvaise ! Il a commis plus de méfaits qu'on ne pourrait vous en raconter ; il ne veut pas s'amender et il a mérité d'être pendu. Tous mes barons veulent qu'on le pende — et je leur ai promis de le pendre.

Digitized by Google

— Sire, au nom de Dieu en qui vous croyez, pardonnez-lui cette fois encore !

Le Roi, considérant combien était gros le trésor d'or et d'argent qui était une charge bien lourde pour le sommier, dit :

— Je lui pardonne ! mais au premier méfait dont il se rendra coupable, sans rémission il sera pendu.

Alors on lui enleva ses liens et on l'amena devant le Roi.

— Renard ! dit Noble, faites attention ! je vous pardonne, mais à la première faute vous serez pendu.

— Sire, que Dieu me garde de jamais rien faire pour le mériter.

Tous se taisaient, très mécontents de voir encore échapper Renard, quand tout à coup, dans le silence on entendit une voix claire et haute qui disait :

— Voyez quel crime ce Renard vient encore de commettre !

Tous se retournèrent du côté d'où venait cette voix et virent, au-dessus de la foule, au bout du bras tendu de Tardif le limaçon, le cadavre de Pelé, le pauvre rat que Renard venait d'étrangler.

Quand Renard vit que son dernier crime était découvert, sans attendre autre chose il s'enfuit, mais il ne put aller loin, tous se précipitaient pour lui barrer le chemin, et sa seule ressource fut de grimper dans un grand chêne qui se trouvait là.

Le Roi vint, en personne, au pied du chêne, et ordonna à Renard de descendre.

Digitized by Google

— Sire, je ne descendrai si vos barons ne me jurent — et si vous ne m'en livrez otages — qu'ils ne me feront nul dommage, car je vois beaucoup d'ennemis autour de moi.

Comme le Roi, très irrité, ne répondait pas tout de suite, Renard ajouta :

— Ne restez donc pas ainsi, assis sur votre derrière, sans rien dire ! Contez-moi plutôt l'histoire d'Ogier le danois ou quelqu'autre. Qui sait une histoire ? Qu'il la conte ! Je l'entendrai volontiers, de là-haut !

A ces moqueries, le Roi frémit de colère. Il fit apporter deux haches et l'on commença à couper le chêne. Renard descendit un peu. Il tenait à la main un gros morceau de bois, il descendit encore un peu, et le jeta sur le Roi qu'il atteignit derrière l'oreille. Le Roi tomba, les barons accoururent pour le recevoir dans leurs bras, et tandis qu'ils ne pensaient qu'à le secourir, Renard sauta à bas de l'arbre et s'enfuit.

Tous poussèrent de grands cris, mais personne ne voulut quitter le Roi blessé. Et puis n'était-ce pas chose impossible que d'attraper cet enfant du Diable ? Aussi Renard rentra-t-il tranquillement à Malpertuis.

Les barons emportèrent le Roi, très grièvement blessé, en son palais. Le siège fut abandonné, et le Roi resta longtemps entre les mains des meilleurs médecins avant de retrouver la santé.

Digitized by Google

# LE COMBAT DE RENARD ET D'YSENGRIN

Ainsi fut levé le siège de Malpertuis et l'armée se retira, en grand désordre, derrière la litière où l'on emportait le Roi blessé.

Renard fut libre d'aller, de venir, et il se remit à chasser car il ne craignait guère tous ces barons qu'il avait offensés et qui n'avaient pas su se venger.

Mais quand trois mois furent écoulés, il apprit que Noble était guéri de sa blessure, et il n'osa plus sortir. Car cette fois il avait manqué de respect au Roi, en la personne de la Reine, et, bien que sa Majesté eût feint de n'avoir pas vu ce qu'elle avait parfaitement vu, Renard pensait que s'il venait à la rencontrer, seule par chemins, elle pourrait prendre de lui telle vengeance que jamais on ne retrouverait trace ni morceau de Renard.

Il avait bien aussi frappé le Roi, à la vue de toute l'armée, mais de cela, sans doute, le Roi aimait mieux ne pas se souvenir.

Peu à peu, cependant, la crainte disparut de son cœur. Il n'y resta que l'envie de se moquer encore de ces barons dont il s'était si souvent moqué. Pour pouvoir reparaître à la Cour, il résolut d'accepter le combat qu'avait demandé Ysengrin. Il

Digitized by Google

pensait en sortir vainqueur car il était passé maître en l'art de l'escrime.

Il partit pour la Cour. Il ne s'attendait pas à y être bien reçu, mais il espérait que le plus fort de la haine de ses ennemis était calmé.

Quand il arriva, la Cour était en fête. Les barons dansaient, ballaient, sautaient au bruit des tambourins. D'autres chantaient, à belle voix, à longue haleine, ou jouaient de la citole. Les chants s'accordaient aux chants, à la danse, et c'était, dans tout le palais, belle musique mélodieuse.

Quand il entra dans la salle, les chants et les danses peu à peu s'arrêtèrent, à mesure que ceux qui chantaient et dansaient le voyaient. Et puis une clameur s'éleva, la foule se pressa autour de lui.

Tiercelin le corbeau, sautillant, croassant, battant des ailes, se précipita le premier. Ysengrin, Brun et Tybert, montrant les dents, grognant, se hérissant, approchèrent lentement. Bruyant le taureau et Brichemer le cerf, baissant la tête, tournèrent vers lui les pointes de leurs cornes.

Alors il regretta d'être venu et fit un pas en arrière vers la porte. Mais Grimbert, son fidèle cousin, le prit par la main et lui dit :

— N'aie pas peur ! Si tu fais mine d'avoir peur et de fuir, tous vont se jeter sur toi et te déchirer. Avance hardiment !

Renard, avança. Ah ! il n'avait pas l'air d'un vilain ! La tête haute il marcha vers le Roi et s'agenouilla devant lui.

— Sire ! dit-il, que Dieu vous garde ! vous et votre compagnie !

Digitized by Google

Le Roi, furieux et étonné de son audace, lui répondit :

— Ah ! Renard ! que tu as bien le visage d'une méchante bête ! Tu es plein de venin comme un crapaud ! Mais, Renard ! tant va la cruche à l'eau qu'elle se casse, et je crois que la tienne est cassée ! Voilà Brun, Ronneau, Brichemer, Tybert, Tiercelin, la Mésange, Chantecler, dame Pinte qui tous ont à se plaindre de toi. Voilà Ysengrin à qui tu as fait honte et vilenie. Je ne veux plus supporter ta renardie ! Quand tu as pris la Croix pour aller en Terre-Sainte, nous t'avons tout pardonné. Mais Dieu sait ce que tu as fait de ta Croix ! Quand tu nous a attachés par la queue, pendant notre sommeil, tu es allé vers la Reine qui dormait, couchée sur le dos, et j'ai failli voir ma honte, comme Ysengrin a vu la sienne. La Reine s'est éveillée à temps, elle a crié, elle t'a repoussé et tu n'as rien pu faire. Je regardais, j'ai bien regardé, tu n'as rien fait. Et je rends grâces à Dieu qui m'a permis de si bien voir. On t'a mené au pied de la potence, et je t'ai pardonné encore, à la requête d'Hermeline qui a su toucher mon cœur par l'importance du trésor d'or et d'argent qu'elle m'a apporté. Pendant qu'on te menait pendre, tu as tué traîtreusement Pelé le rat. On me dit que c'est toi qui m'as jeté cet énorme morceau de bois qui m'a fendu la tête. Je n'en crois rien. Je pense que ce morceau de bois est tombé de l'arbre parce que Dieu l'a voulu — car on ne peut, en bonne raison, supposer que tu aies osé, toi ! t'attaquer à Moi !

— Sire, répliqua Renard, je pourrais répondre facilement à ces accusations. Vous avez compris que je n'ai ni touché Madame la Reine, ni porté la main sur vous. Je suis venu

Digitized by Google

simplement pour dire que je suis prêt à soutenir par serment et par bataille que je ne me suis jamais attaqué à la femme d'Ysengrin, que je ne lui ai jamais fait violence et que, tout ce que j'ai eu d'elle, elle me l'a donné de son plein gré !

— Tu mens, dit Ysengrin, et nous aurons bataille !

— C'est mon plus grand désir, dit Renard.

Et il tendit son gage. Le Roi le prit.

Ysengrin donna le sien. Les barons étonnés pensaient qu'il fallait que Renard fût bien fort en escrime pour affronter ce combat.

Le Roi demanda les otages.

Ysengrin donna les siens : Brun, Tybert, Chantecler et Couard.

Renard choisit Bruyant, Beaucent, Epinart le hérisson et son fidèle cousin Grimbert.

Le Roi fixa le combat à quinze jours de là, sans ajournement et dit :

— Jusque-là, vivez en paix — et rentrez chacun chez vous.

Renard n'était pas aussi vigoureux qu'Ysengrin, mais il comptait sur sa science de l'escrime. Il savait se couvrir, et rompre pour attaquer au bon moment. Il connaissait maints tours, maintes ruses et feintes, il espérait casser bras ou jambe à Ysengrin avant d'en venir au corps à corps.

Pendant ces quinze jours, Ysengrin resta chez lui. Fort de son bon droit, il attendait impatiemment le jour de la bataille et regrettait qu'elle tardât tant.

Tous deux se munirent des meilleures armes.

L'écu d'Ysengrin était de couleur vermeille ; il avait une

Digitized by Google

cotte rouge sous son armure, des chausses et des jambières ajustées. Il tenait en main un solide bâton de néflier.

Renard n'était pas moins bien équipé. Ses amis lui avaient procuré un écu rond — comme il les aimait — de couleur jaune. Sa cotte était très courte, son bâton était d'aubépine.

Au jour fixé ils arrivèrent à la Cour.

Renard s'était fait raser cheveux et barbe. Ysengrin en fut très dépité, mais il dédaigna de se faire couper le moindre poil.

Hermeline et ses trois fils menaient grand deuil pour Renard. Ils priaient Dieu de lui venir en aide, de le garder de male aventure et de le sauver de la mort en cette bataille. Ils priaient très dévotement pour leur époux et pour leur père qu'ils aimaient tant et qui les aimait.

Hersent, elle, priait pour que son Seigneur ne sortît pas à son honneur de la bataille et fût vaincu par Renard, son cher Renard qui lui avait fait connaître de si doux plaisirs ! Jamais elle ne s'en serait plainte !

Quand la foule fut rassemblée au lieu du combat, le Roi fit avancer Brichemer pour être juge de la bataille et pour veiller à ce que tout allât selon les règles. Brichemer s'adjoignit trois barons de haute naissance : Léopard, Beaucent et Bruyant. Tous quatre se réunirent en conseil et Brichemer dit :

— Je serais étonné que Renard eût osé faire tout ce dont il est accusé. Il y a tant de plaintes contre lui que je n'en sais plus le nombre. Mais Ysengrin les a toutes prises à son compte et il a donné son gage pour tous les plaignants. Voyons s'il n'y aurait pas moyen de lui faire retirer sa plainte et d'empêcher ce combat.

Digitized by Google

— Vous avez raison, répliqua Beaucent.

Ils retournèrent devant le Roi, et Brichemer dit :

— Sire, nous voudrions que les deux champions s'accordassent. Votre honneur sauf, ce serait une bonne chose que de mettre entre eux la paix.

C'était aussi la pensée du Roi qui répondit :

— Seigneur, appelez Ysengrin. C'est de lui que cela dépend. Il ne m'appartient que de maintenir le droit de chacun — le reste vous regarde. Mais j'aimerais, comme vous, qu'ils s'accordassent sans bataille. Si vous pouviez les mettre en paix, je serais content — je préfère la paix à la guerre.

Brichemer alla trouver Ysengrin et lui dit à l'oreille que le Roi s'étonnait et se fâchait que l'on ne pût mettre la paix entre Renard et lui.

— Ne me parlez pas de paix, s'écria Ysengrin. Qu'on me brûle à l'instant si je m'accorde avec lui ! Je veux qu'il ne se risque plus à couvrir de honte son compère, et à violenter sa commère !

Brichemer lui représenta que tout cela déplaisait fort au Roi et qu'il serait sage de consentir à un accommodement.

— A Dieu ne plaise, dit Ysengrin, que je fasse jamais paix ou accommodement. Dites au Roi que, sage ou fou, je ne veux pas de paix ! Chacun dira ce qu'il voudra, mais on verra qui fera le mieux sur le champ de bataille, et Dieu décidera qui a tort, qui a raison. Dites au Roi que je réclame mon droit — il y aura bataille quoi qu'il advienne !

Le Roi fut très irrité quand Brichemer lui rapporta cette réponse.

Digitized by Google

— Alors, s'écria-t-il, qu'ils se battent ! Pour rien au monde je ne les en dispenserais maintenant. Mettez-les sur le champ de bataille !

Ils entrèrent dans le champ, se tenant par la main. Le Roi envoya son chapelain, Belin le mouton, chercher le reliquaire sur quoi ils devaient jurer.

Le Roi fixa la formule du serment et Brichemer dit :

— Seigneur ! écoutez-moi ! et si je parle mal, corrigez-moi ! Renard jurera le premier. Il jurera qu'il n'a jamais fait tort à Ysengrin, ni à Tybert le chat, ni à Tiercelin le corbeau, ni à la Mésange, ni à Ronneau, ni à Bruyant, ni à Chantecler.

Renard ! tous vous entendent ! Jurez !

Renard se mit à genoux, retroussa ses manches, étendit la main droite sur le reliquaire et jura, par les Saints dont les reliques étaient là, qu'il n'avait nul tort à se reprocher. Il baisa les reliques et se releva.

Ysengrin, indigné de l'entendre mentir ainsi, devant Dieu et devant les hommes, s'agenouilla à son tour.

— Jurez-vous, dit Brichemer, que Renard a fait un faux serment et que vous l'accusez justement ?

— Je le jure ! dit Ysengrin.

Il baisa les reliques, se releva et s'en alla un peu plus loin faire oraison, priant Dieu de lui accorder vengeance. Il baisa la terre, se releva, empoigna son bâton, le soupesa, le tourna, le retourna dans sa main, arrangea la courroie, prit son écu, cracha dans ses mains, salua la foule et marcha sur Renard.

Renard était très savant en nécromancie, mais il ne retrouva



Digitized by Google

plus les mots qu'il aurait fallu dire en ce moment ; il les avait oubliés ! Il ne se laissa pas effrayer pour cela ; il saisit son bâton, le fit tournoyer avec assurance, passa sa main dans la courroie, et quand il eut pris son écu, il sembla fort comme une tour. Tenant son écu au-dessus de sa tête, il attendit Ysengrin de pied ferme. Ysengrin lui cria :

— Renard, tu es en mauvais point ! Que je ne sois qu'un lâche si je ne me venge de l'affront que tu m'as fait !

— Sire, dit Renard en se moquant, tenez-moi quitte, tous les chevaliers de ma parenté vous rendront hommage, et j'irai pour vous en Terre-Sainte.

— Renard ! quand tu sortiras de mes mains, tu ne seras plus en état de plaisanter !

— Voire ! dit Renard. Attaquez donc au lieu de toujours menacer.

Alors Ysengrin fonça sur lui.

Renard tenait son écu au-dessus de son front, un pied en avant, le museau couvert. Ysengrin se mit à le harceler. Renard d'abord ne fit que se défendre, et puis tout à coup il lança à Ysengrin, derrière l'oreille, un coup bien assené dont toute la tête lui sonna. Ysengrin chancela et faillit tomber. Quand il se vit couvert de sang, il fit le signe de la croix et pria Dieu de le protéger. Il commençait à croire que sa femme l'avait trahi et il restait tout étourdi sans plus trop savoir où il en était.

Renard ne bougea pas, attendant une autre occasion de le frapper, et il lui demanda pourquoi il tardait tant à revenir se battre.

Digitized by Google

Ysengrin revint à la charge, avança un pied, rompit d'un pas et lança un coup à la tête de Renard. Mais Renard savait chasser les mouches avec son bâton ! Il para le coup et Ysengrin recula. Renard lui dit :

— Sire Ysengrin ! Dieu qui voit tout, sait qui a tort, qui a droit. Faisons la paix avant que vous soyez déshonoré.

— Que je sois tondu, répondit Ysengrin, si je n'ai assez de force pour te confondre !

Ils en revinrent aux mains. Ils tenaient leurs écus serrés. Ysengrin lança un coup sur le casque de Renard et le manqua. Renard glissa son bâton sous l'écu d'Ysengrin et le fit tomber. Ysengrin se baissa pour le ramasser. Alors Renard leva son bâton et frappa Ysengrin si violemment qu'il lui brisa le bras gauche.

Abandonnant leurs écus, ils se prirent à la gorge et restèrent longtemps debout, luttant corps à corps, sans que l'un pût abattre l'autre, car Ysengrin n'avait plus qu'un bras. Il souffrait grande douleur et, tant qu'il pouvait, déchirait Renard de ses longues dents aiguës. Enfin Renard lui joua un tour d'Anglais. Il lui donna en croc-en-jambe, le fit tomber à la renverse, se jeta sur lui en travers, lui brisa les dents, lui cracha au visage, lui mit son bâton dans les yeux, lui arracha les moustaches et lui cria :

— Sire Ysengrin, vous êtes bien niais de vous battre pour une femme !

Ysengrin ne bougeait plus et pensait tristement :

— Fou qui met sa confiance en une femme, et croit ce qu'elle dit ! Toutes les femmes sont trompeuses, je ne croirai

Digitized by Google

plus jamais la mienne. Des femmes viennent les querelles entre amis. Femme fait haïr père et mère, femme fait tuer son compère, par femme maint homme est honni ! La femme est l'abrégé de tous les maux. Fou qui s'y fie !

Tandis qu'Ysengrin se plaignait ainsi, Renard lui lançait de la poussière dans les yeux, le frappait sur le museau, lui arrachait poil et cuir, et laissa échapper son bâton. Puis, voulant en finir, il chercha les yeux d'Ysengrin pour les lui crever avec ses doigts. Mais sa main s'égara et il la lui mit dans la gueule. Ysengrin mordit de toutes ses forces et trancha la chair jusqu'à l'os. Renard se pâma, à demi, de douleur, et Ysengrin, lui glissant son bras derrière le dos, réussit à reprendre le dessus.

Voilà Renard en grand péril ! Ysengrin le serrait entre ses genoux, tant et tant que le pauvre Renard ne voyait plus ciel ni terre. Il avait juré un faux serment, son jour était venu ! Il avait beau implorer tous les Saints, rien n'y faisait, Ysengrin l'assommait, l'étouffait. Il geignait, il ouvrait la gueule, sa langue pendait, il ne pouvait plus se défendre, il souffrait grande angoisse et grand mal, mais il aimait mieux mourir que s'avouer vaincu. Enfin il devint plus froid que glace, il ne bougea plus, pour coups ou morsures qu'il reçût, et Ysengrin le laissa, pâmé, sur la place.

Noble alors ordonna qu'on le pendît. Tybert lui banda les yeux, Ronneau lui lia les pieds et les mains, tous les barons, très joyeux, voulurent aller le voir pendre.

Mais Renard n'était pas mort. Il revint de pâmoison, et pour prolonger un peu sa vie, à grands cris il demanda un confes-

Digitized by Google

seur. Grimbert, son cher cousin, qui avait grand deuil au cœur, obtint que l'on fît venir Belin, le chapelain du Roi.

Pendant que Belin confessait Renard, frère Bernard, rentrant à son abbaye de Grand-Mont, rencontra Grimbert qui pleurait. Il lui demanda ce qu'il avait.

— Beau sire, répondit Grimbert, je pleure parce que le Roi a ordonné que Renard fût pendu, sans rémission et on va le pendre à l'instant.

Le frère fut bien affligé et alla aussitôt trouver le Roi.

Le Roi le voyant arriver se leva, car il n'y avait au monde frère qu'il aimât tant. Il le fit asseoir à côté de lui. Frère Bernard le pria, au nom du Dieu tout-puissant, de lui donner Renard vivant. Noble le regarda de travers. Bernard dit :

— Sire, c'est votre devoir. Celui qui ne pardonne pas les injures qu'il a reçues ne peut aller vers Dieu. Jésus-Christ a pardonné à ses bourreaux, et vous devez prendre exemple sur lui. Donnez vie sauve à Renard, ayez pitié du pécheur si vous avez un peu l'amour de Dieu. Laissez-moi l'emmener et le Seigneur vous récompensera. Donnez-le-moi, j'en ferai un moine, et il servira ce Dieu qui est mort, qui a été mis en croix pour notre salut. Dieu ne veut pas la mort du pécheur ! Qu'il se confesse ! et si vous lui accordez la vie, je suis sûr qu'il se repentira, qu'il renoncera à la renardie. Ne me le refusez pas, Sire ! donnez-le-moi, en récompense de ce que j'ai pu faire pour vous.

Noble, qui ne voulait rien refuser au frère Bernard, le lui donna.

Et le frère l'emmena en son abbaye pour en faire un moine.

Digitized by Google

Digitized by Google

# TROISIÈME PARTIE

## RENARD SORT DU COUVENT

Quand Renard fut dans l'abbaye de frère Bernard, on lui donna un habit de moine, on lui fit manger du poisson pour l'habituer au régime du couvent et on lui enseigna la Règle de l'Ordre. En même temps on le soignait, et avant que quinze jours fussent écoulés, il était guéri.

Il retenait tout ce qu'on lui apprenait, il semblait avoir un vrai repentir et avoir fait sincèrement profession monastique. Tout le monde le tenait pour un bon moine, tout le monde l'aimait. On l'appelait frère Renard. Mais ce qu'il en faisait n'était que papelardise. Il n'attendait qu'une occasion pour s'en aller.

Il suivait très assiduement les offices, il était toujours le premier à l'église, mais souvent il avait peine à tenir en place car il avait de grandes tentations quand il se rappelait les

Digitized by Google

poules qu'il mangeait autrefois. Il avait bonne mine, sous son habit de moine, il ne prenait que d'honnêtes récréations, et s'il avait voulu prononcer ses vœux, il n'y aurait rien eu à dire contre lui.

Cependant il souffrait beaucoup, dans ce métier de moine. Il supportait mal de jeûner, de veiller, de chanter, de psalmodier.

Un jour, il avait entendu, bien dévotement, chanter la messe, il était sorti le dernier, tenant son psautier à la main, quand il vit apporter quatre chapons gras qu'un généreux bourgeois, nommé Thiébault le riche, envoyait aux moines.

« Dieu ! pensa-t-il, je n'ai pas encore fait vœu de ne jamais manger de viande. Celui qui me ferait faire un tel vœu serait un mauvais plaisant. Je ne peux pas me passer de viande. Dieu m'a créé ainsi, ce n'est pas ma faute. »

Le jour passa, la nuit vint. Renard n'avait pas oublié les chapons, il n'avait pensé qu'à eux, et sans plus se soucier d'obéissance, il alla les chercher, en mangea un et cacha les trois autres dans un trou qu'il recouvrit de paille, comptant les y retrouver le lendemain.

Personne ne s'aperçut du larcin. Le lendemain, après matines, Renard déjeuna d'un de ses chapons puis retourna au cloître. Il mangea encore le troisième sans qu'on s'en aperçût.

Mais quand il en vint au dernier, un frère qui passait par le garde-manger le vit et le dénonça.

Frère Bernard fut très courroucé, car Renard avait déjà mangé le corbeau apprivoisé des moines et commis beaucoup

Digitized by Google

de larcins dont on comprit alors seulement qu'il était l'auteur.

On lui enleva ses habits et on le mit dehors. C'était tout ce qu'il demandait ! Vraiment l'Ordre ne lui plaisait pas ! Et joyeusement il s'en alla, tout seul, par chemins, proférant des menaces contre ses ennemis, jurant sur sa tonsure de ne jamais pardonner à Ysengrin, pas plus qu'à Tybert.

Ronneau le mâtin, couché sous un buisson, de loin le vit venir et lui cria :

— Te voilà encore ! Nous aurions mieux fait de te pendre ! Le diable t'a tiré du couvent ! Les moines n'ont pas pu te supporter !

Renard n'était pas en humeur de répondre, il passa sans rien dire.

La nouvelle se répandit vite que Renard était sorti du couvent et le Roi ne fut pas le dernier à l'apprendre.

---

## RENARD TEINTURIER

Quand le Roi apprit que Renard avait quitté le couvent, il fit partout crier son ban :

« Qui pourra attraper Renard, sans tarder, sans en référer à quiconque, sans l'amener à la Cour, le prenne et le branche au premier arbre, jusqu'à ce que mort s'ensuive ! »

Digitized by Google

Renard, d'un poulailler où il venait d'étrangler la dernière poule qui y fût restée, entendit le héraut du Roi crier ce ban dans le village. Pendant plusieurs jours il évita la rencontre de toute bête vivante. Enfin il adressa à Dieu une fervente prière :

« Dieu qui m'as tiré de tant de dangers, qui m'as permis de faire tant de choses que je n'aurais pas dû faire, garde mon corps de male aventure et déguise-le de telle façon que personne ne me reconnaisse ! »

Il baissa la tête, se donna un grand coup dans la poitrine, fit le signe de la croix et partit en quête de quelque nourriture.

Il arriva devant une maison qui était la maison d'un teinturier. Ce teinturier avait préparé une grande cuve de teinture jaune. Après avoir bien remué sa teinture, il était allé chercher son aune, pour auner le drap qu'il voulait teindre. Il avait laissé sa cuve découverte, et la fenêtre était ouverte.

Renard entra dans la cour, cherchant pâture, ne trouva rien et monta sur la fenêtre. Ne voyant âme dans la maison, il joignit les pieds et sauta dans la chambre. Il tomba dans la cuve, alla jusqu'au fond, remonta et se mit à nager. Il essaya de grimper sur le bord, glissa et retomba. Il essaya encore et retomba, le bord était trop élevé. Et chaque fois qu'il retombait, c'était grand bruit dans la cuve, et des éclaboussures de teinture jusqu'au plafond.

Le vilain qui aunait son drap, entendant du bruit, prêta l'oreille. Il ne comprit pas quel pouvait être ce bruit, il jeta son drap par terre et courut à sa cuve pour voir ce qui se passait.

Digitized by Google

Il vit une bête dans sa teinture ! Il leva son aune à deux mains pour l'assommer. Renard cria :

— Hé ! arrête ! Ne m'assomme pas ! je suis teinturier comme toi — meilleur que toi et je pourrais t'apprendre quelques bonnes recettes. Tu m'as l'air d'être un pauvre teinturier ! Tu ne sais même pas mélanger de la cendre à la teinture pour avoir une couleur nette et pure. Je te montrerai comment il faut faire. Tu n'entends rien au métier !

— En voilà une bonne ! dit le vilain. Qu'est-ce que tu fais là-dedans ?

Renard répondit :

— Je trempe et je détrempe cette teinture — c'est ainsi que l'on fait à Paris. Maintenant elle est bien à point, aide-moi à sortir et je t'expliquerai comment il faut t'y prendre pour finir.

Renard tendit sa patte. Le vilain le tira si brusquement qu'il lui arracha presque le bras du corps.

Qnand il fut dehors, Renard dit au vilain :

— Retourne à ta teinture, vilain ! moi je n'y entends rien. J'ai sauté maladroitement dans ta cuve et j'ai failli m'y noyer. Dieu m'a aidé puisque j'en suis sorti. La teinture a fait bonne prise, me voilà jaune et reluisant, personne ne me reconnaîtra. Adieu, vilain !

Il s'en alla, riant aux éclats, se regardant, s'admirant.

Mais tout à coup, il ne rit plus, près d'une haie il venait de voir Ysengrin et il avait grand peur.

« Las ! pensa-t-il, je suis mort ! Ysengrin est fort et gras, moi je suis maigre et épuisé de faim. Après tout, jaune comme

Digitized by Google

je suis, il ne me reconnaîtra pas, si je contrefais ma voix. »

Quand Ysengrin vit venir vers lui cette bête jaune, il se signa plus de cent fois en s'enfuyant, la queue entre les jambes. Mais il n'alla pas loin. Il s'arrêta, se retourna pour regarder cette bête qu'il n'avait jamais vue. Renard le salua en disant :

— God help ! moi pas savoir parler français.

— Dieu vous garde ! dit Ysengrin, de quel pays êtes-vous ?

— De Bretagne, moi vouloir retourner chez moi, mais aller d'abord à Paris pour apprendre tout le français.

— Et savez-vous un métier ?

— Oui, moi très bon jongleur, mais hier moi battu et mon vielle volé. Si moi avoir un vielle, moi te dire belle chanson, de Merlin, du roi Arthur ou de Tristan, du Chèvrefeuille, de Saint Brandon. Moi savoir toutes les chansons.

— Comment t'appelles-tu ? demanda Ysengrin.

— Moi avoir nom Galopin, et vous comment ?

— Ysengrin. Mais dis-moi, n'as-tu pas rencontré par chemins un garçon roux qui s'appelle Renard ? Dame Dieu, faites que je le rencontre ! Il a quitté depuis quelques jours le couvent où le Roi l'avait enfermé, lui faisant grâce de la corde qu'il avait méritée cent fois. Si je le tenais, je le tuerais bien vite ; le Roi l'a permis et même ordonné au premier qui le rencontrerait. C'est un traître, un larron, un menteur, un félon !

— Moi pas vouloir lui ressembler !

— Tu ne lui ressembles pas. Il est roux, tu es jaune et beaucoup plus beau que lui. Tu es même si beau que, si tu

Digitized by Google

veux venir à la Cour avec moi, je te présenterai au Roi et à la Reine qui est une gente dame. Je suis sûr que tout le monde t'aimera.

— Moi dire merci. Si avoir vielle, moi te chanter bon chanson.

— Je sais où il y a une vielle excellente, dit Ysengrin. C'est chez un vilain qui en joue chaque soir à ses voisins et à ses enfants. Si tu veux venir à la Cour avec moi, je te donnerai cette vielle.

— Moi vouloir, dit Galopin.

Les voilà partis. Ysengrin contait et recontait comment Renard lui avait fait honte et dommage. Renard répondait en son charabias.

Ils arrivèrent enfin à la maison où il y avait une vielle. Ils entrèrent dans le courtil en se glissant prudemment le long des murs. Ils entendirent le vilain batifoler avec sa femme. Femme et vilain longtemps batifolèrent, et puis le sommeil les abattit, ils s'endormirent. Ysengrin n'entendant plus rien, alla mettre l'œil, puis l'oreille à un trou du mur qu'il connaissait. Il aperçut la vielle pendue à son clou. Les deux vilains dormaient, soufflaient, ronflaient. Un grand mâtin était couché devant le feu, mais Ysengrin ne le vit pas, les montants du lit le lui cachaient.

— Frère, dit Ysengrin, attends-moi là, je vais te décrocher cette vielle.

— Toi me laisser tout seul ! gémit Galopin.

— Es-tu donc si couard ?

— Moi pas couard, mais moi avoir peur.

Digitized by Google

Ysengrin rit et dit :

— Je n'ai jamais connu jongleur courageux, prêtre hardi, ni femme sage.

Galopin repartit :

— Si ce fameux Renard être là, lui pas peur !

La fenêtre n'était pas fermée au verrou. Ysengrin la poussa, entra, alla droit à la vielle, la décrocha et la passa à son compagnon. Et tout cela si doucement qu'il ne réveilla ni les vilains, ni le mâtin qui dormait devant le feu.

Dès que Renard tint la vielle, brusquement il referma la fenêtre et assujettit le bâton qui empêchait qu'on pût l'ouvrir du dedans. Ysengrin resta prisonnier.

Au bruit que fit la fenêtre en se fermant, vilains et chien s'éveillèrent.

— Or ça ! cria le vilain, il y a un voleur là-dedans !

Il se leva et courut jeter dans le feu une poignée de foin pour y voir clair. Ysengrin l'attrapa à belles dents par une fesse. Le vilain se mit à hurler et le mâtin attrapa Ysengrin, à belles dents, par une fesse.

— Au secours ! Au secours ! hurlait le vilain, il y a un diable céans !

Sa femme se mit à crier, les enfants se mirent à pleurer, et tous les vilains du village, armés de bâtons et de haches, accoururent à la rescousse. Ysengrin lâcha le vilain, le mâtin lâcha Ysengrin. Le vilain courut au-devant de ceux qui venaient à son secours ; Ysengrin en s'enfuyant, le heurta si rudement qu'il le fit choir dans un fossé plein de boue, tout à

Digitized by Google

plat. La boue était très profonde, et les autres vilains eurent grand'peine à l'en retirer avant qu'il s'y noyât.

Ysengrin ne retrouva pas son compagnon.

La plaie du vilain mit plus d'un mois à guérir.

---

## RENARD JONGLEUR

Renard s'était sauvé dans la forêt. Il y resta, couchant tantôt ici, tantôt là, si joyeux d'avoir une vielle, et la travaillant si bien qu'au bout de quinze jours il en jouait mieux que les meilleurs maîtres.

Un jour il rencontra Hermeline, sa femme. Avec elle était un jouvenceau, un certain Poncet, cousin de Grimbert le blaireau, qu'elle voulait épouser. Déjà elle l'eût épousé si elle eût trouvé un jongleur pour jouer et chanter à sa noce. Il n'y avait rien à lui reprocher ; tout le monde disait que Renard était mort. Tybert l'avait vu, pendu haut et court, à la potence — à une grande potence très haute, avait-il dit. « Je l'ai bien vu, avait-il ajouté, au bout de la corde, c'était bien lui, il avait les pattes liées derrière le dos. » Hermeline avait répondu :

— Je vous crois. Il en avait tant fait que le Roi avait

Digitized by Google

ordonné — je le sais — au premier qui pourrait le prendre, de le pendre.

Quand Renard les rencontra, ils marchaient, étroitement enlacés et se baisant très tendrement. Renard ne put se retenir de pousser un grand soupir. Et il dit entre ses dents :

« Poncet ! tu t'en repentiras ! »

Depuis longtemps Poncet et Hermeline s'aimaient, sans que Renard s'en doutât. Il sera toujours temps qu'il le sache !

La dame baisait donc et rebaisait amoureusement son nouveau Seigneur, quand ils virent Renard avec sa vielle au cou. Ils ne le reconnurent pas, sous sa robe jaune, et le saluèrent gaiement :

— Qui êtes-vous, bel ami ?

— Sire, moi être un bon jongleur et moi savoir moult bons chansons. Par Saint Nicolas moi semble que tu aimes la dame et qu'elle t'aimer ! Et où toi aller ?

— Nous allons, dit Poncet, à l'église, entendre la messe. Je vais épouser cette dame dont le mari vient de mourir. Il s'appelait Renard, c'était un traître, un félon, que le Roi haïssait fort, et on l'a pendu. Il a laissé trois fils, trois beaux damoiseaux qui pensent venger bientôt leur père. Ils sont allés demander aide à Once, la puissante dame qu'aucune bête, pas même le Sanglier, pas même l'Ours, pas même le Lion, n'ose regarder en face. Ils se sont engagés à sa solde, laissant ici leur mère, cette noble et courtoise dame que je vais épouser. Avant demain elle sera ma femme.

Renard dit entre ses dents :

« Tu t'en repentiras ! »

Digitized by Google

Poncet qui était avenant et beau, ajouta :

— Si vous voulez venir à notre noce, je vous paierai bien après la fête.

— Merci, beau sire, moi faire à ton plaisir. Moi savoir bon chanson d'Ogier, de Roland, d'Olivier, de Charlemagne à la barbe chenue.

Et entre ses dents, le traître disait :

« Tu t'es bien adressé ! »

Ils partirent. Renard jouant de la vielle, ils marchaient gaiement. Ils allèrent d'abord à l'église et puis ensuite à Malpertuis.

Quand Renard vit son château pillé et abandonné, il ne fit semblant de rien, mais il jura de faire pleurer tel qui lors riait.

Poncet envoya chercher ses amis et il en vint tant et tant qu'on n'aurait pu les compter. Dame Hersent était là, très élégante, elle avait abandonné Ysengrin que le mâtin du vilain avait si bien estropié qu'elle ne voulait plus de lui pour mari.

Et Renard chantait.

A grand bruit, à grande joie on célébra les noces. Tybert et Brun étaient témoins. Les cuisines regorgeaient d'oies, de coqs, de poulets et autres victuailles. Chacun pouvait avoir ce qu'il désirait.

Et Renard chantait.

Après manger, tous s'en allèrent, chacun rentra chez soi, Poncet resta seul avec Hermeline et Renard. Dame Hersent alla préparer le lit dans la chambre des époux.



Digitized by Google

A une lieue de là il y avait — et Renard le savait bien — la tombe d'une sainte Martyre — sainte Copée — qui, chaque jour, faisait des miracles. Nul n'y venait, moine, laïque ou clerc, si malade fût-il, qui ne fût aussitôt guéri. Renard y avait été la veille, et avait vu, à côté du tombeau, un piège tendu.

Quand Poncet fut sur le point d'aller se coucher, Renard lui dit en son charabias :

— Sire Poncet, toi être sage si me croire. Là-bas être un saint Martyre pour qui Dieu faire beaucoup miracles. Si toi y aller, pieds nus, en portant chandelle en ton main, et toi veiller cette nuit avec ton chandelle allumée, toi faire demain fils à ta femme.

— J'irai volontiers, dit Poncet.

Ils partirent. Poncet portait une chandelle qui brillait dans la nuit comme une étoile. Ils trouvèrent le tombeau sous un pin. Ils approchèrent et tout à coup Renard poussa Poncet dans le piège. Le pauvre fut pris par le cou et par une patte, et il eut beau tirer, invoquer Dieu et la Martyre, le piège ne le lâcha pas pour si peu. Et Renard se moquait de lui.

— Allons ! tu as assez prié ! tu es assez resté ici ! Faut-il que la sainte Martyre t'aime, pour ne pas te laisser partir ! Viens ! ou je m'en vais. Veux-tu donc te faire ermite et rester là toujours ? Oublies-tu que tu viens de te marier ? Ta femme t'attend, et voilà qu'il est minuit.

Au matin, quatre chiens et un vilain trouvèrent Poncet dans le piège. Ils le déchirèrent et le tuèrent. Et quand

Digitized by Google

Renard, caché dans un fourré, l'eut vu bien mort, joyeusement il retourna, au grand galop, à Malpertuis.

Il trouva Hermeline au lit, qui attendait sa destinée, et l'attente lui semblait longue. Quand elle vit le jongleur revenir seul, elle eut grand'peur. Renard lui dit :

— Lève-toi, catin ! va-t'en, et que plus jamais je ne te voie ! Je suis Renard, je ne suis pas encore mort ! Je suis Renard, sain et vigoureux, vivant ! Tu n'as pas longtemps porté mon deuil ! Allons ! lève-toi ! Va voir ton mari, va voir comment la sainte Martyre le tient !

La dame, entendant cela, de douleur perdit la tête.

— Malheureuse que je suis ! dit-elle entre ses dents, c'est lui !

Et Renard prit un bâton, la frappa, la battit, la rossa tant, qu'elle se mit à crier :

— Grâce ! Renard ! Pour l'amour de Dieu, ne me tue pas !

— Lève-toi, dit Renard, va-t'en ! et ne remets jamais les pieds ici, ou je te couperai les lèvres, je te fendrai le nez, je te casserai la mâchoire, je te défoncerai le ventre, et les tripes te sortiront du corps ! Et toi, Hersent ! salle vieille, que viens-tu faire ici ? Ha ! mes deux maîtresses ! C'était belle messe que vous faisiez chanter pour moi ! Mais j'en ai fini avec vous !

Les deux dames le reconnaissaient, au parler, malgré sa robe jaune, elles étaient épouvantées et se croyaient vraiment ensorcelées. Elles tremblaient ; Renard les poussa hors de la maison sans leur laisser dire un mot. Quand elles furent dehors, elles se lamentèrent amèrement.

Digitized by Google

— Ah ! gémissait Hermeline, on me disait que mon mari avait été pendu. J'avais bien le droit d'en prendre un autre !

— Oui, dit Hersent, mais vous l'avez pris trop tôt, avant même que l'on vous eût dit que le premier était pendu. Moi je n'ai jamais trompé mon mari, sauf une fois, par erreur, quand Renard est venu chez moi et a couvert d'ordures mes enfants — et une autre fois, malgré moi, quand je suis restée prise dans une porte de Malpertuis.

Dame Hermeline, furieuse et folle de jalousie, l'accabla d'injures très malsonnantes. Hersent, sur le même ton, répondit. Et elles en vinrent aux coups. Elles se jetèrent l'une sur l'autre, roulèrent à terre, se déchirant si rudement, à belles dents aiguës, que bientôt les os leur sortirent de la peau. Chacune était, tour à tour, tantôt dessus, tantôt dessous. Dame Hersent était grande et forte, elle finit par garder le dessus, et elle allait étrangler Hermeline quand arriva, boitant sur le chemin, un pèlerin. Il attrapa Hermeline par la peau du cou, la leva en l'air, à bout de bras, et dit :

— Arrêtez-vous !

Quand elles furent séparées, doucement il les réprimanda, leur demanda qui elles étaient et pourquoi elles se gourmaient ainsi.

Elles lui racontèrent toute l'affaire.

C'était un saint homme de prêtre qui leur conseilla de se pardonner réciproquement et de s'aimer. Et puis il leur parla si bien que dame Hersent retourna chez Ysengrin et qu'il ramena Hermeline à Renard. Il était si plein de sainteté et d'amour de Dieu qu'il les réconcilia et mit la paix entre eux.

Digitized by Google

Alors Renard raconta à Hermeline comment il s'était teint en jaune dans la cuve du teinturier, comment il avait eu sa vielle et comment il avait fait maltraiter Ysengrin, tellement maltraiter qu'Hersent n'avait plus voulu de lui.

---

## COMMENT RENARD ALLA A ROME

Après cela, Renard vécut longtemps en paix dans son château. Et pendant que sa teinture jaune, lentement, s'en allait, il prit la résolution de changer de vie, de renoncer à la guerre, de ne plus s'attirer la haine de tous, hommes et bêtes, en volant, trompant, se parjurant. Il avait déjà plus d'ennemis mortels qu'il n'y avait de fêtes dans l'année !

Certain vendredi matin il sortit. Il n'avait pas beaucoup mangé depuis qu'il avait résolu de vivre saintement, il se sentait faible, il ne courait plus aussi légèrement qu'autrefois, et il pensa :

— Ah ! le temps est passé de mal faire et de pécher ! Autrefois je courais si vite qu'aucun cheval ne m'eût forcé et que jamais mâtin ne m'aurait repris un poulet que j'aurais tenu. Ah ! Dieu ! en ai-je mangé de ces poulets ! de ces chapons ! de ces gelines ! Et je n'avais pas besoin de savante cuisine, ni de sauce verte, ni d'ail, ni de poivre, et pas besoin

Digitized by Google

non plus de vin ni de cervoise. Hélas ! j'ai toujours été un mauvais garçon ! Je n'ai jamais rien possédé, même pas pour la valeur d'une aile de pinson, que je n'aie volé. Maintenant je le regrette et je m'en repens. Dieu tout-puissant, ayez pitié de moi chétif !

Et Renard pleurait amèrement.

A travers ses larmes, il vit venir, sur la lande, un vilain bien emmitouflé dans son chaperon. Il alla au-devant de lui et lui dit :

— Viens ça ! vilain ! n'as-tu pas de chien avec toi ?

— Non, répondit le vilain, tu n'as rien à craindre. Mais pourquoi pleures-tu ?

— Je pleure mes péchés. Maintenant je renonce au mal et je veux me confesser, car, je l'ai entendu dire par un prédicateur : à qui demande merci, en vraie confession, il sera pardonné.

— Renard ! veux-tu donc te confesser ?

— Oui, si je trouve un prêtre qui veuille me donner l'absolution.

— Renard, dit le vilain, tu te moques de moi. Je sais que tu es fin et matois, mais tu me crois plus bête que je ne suis.

— Non, dit Renard, je ne me moque pas de toi. Je te supplie de me conduire en une église où je trouve un prêtre à qui me confesser.

Le vilain dit :

— Il y a une église, de l'autre côté de ce bois, j'y vais justement, viens avec moi.

Le vilain savait que le prêtre de cette église était un bon chré-

Digitized by Google

tien. Cheminant à travers le bois, ils arrivèrent à l'église. Le vilain souleva le marteau qui pendait à la porte, et frappa rudement. Le prêtre vint, tira le verrou, ouvrit et fut étonné de voir Renard.

— Nomini dame ! dit-il, que viens-tu chercher ici, Renard ? J'aurais souvent préféré que tu ne fusses pas venu chez moi !

— Pardonnez-moi, dit Renard, je vous demande pardon de tout ce que je vous ai fait, à vous et aux autres,

Il tomba à genoux aux pieds du prêtre qui le releva et lui dit :

— Renard, assieds-toi là, devant moi, et raconte-moi d'un bout à l'autre tes péchés.

Renard lui dit ses péchés et, quand il eut fini, ajouta :

— J'ai encore sur la conscience bien d'autres félonies, larcins et tromperies que j'ai oubliés, et je ne vous ai probablement pas dit aujourd'hui la moitié de mes fautes. Je sais que je suis excommunié.

— Renard, dit le prêtre, il faut que tu ailles à Rome te confesser au pape, lui seul peut t'absoudre de tant de péchés.

— Ma foi, dit Renard, c'est un long voyage !

— Qui veut faire pénitence, dit le prêtre, doit souffrir.

Renard vit qu'il fallait en passer par là. Il prit l'écharpe, le bourdon, et se mit en route sans plus tarder. Il avait tout à fait l'air d'un vrai pélerin, et l'écharpe au cou lui allait bien. Mais il regretta vite d'être parti sans compagnon.

Il ne suivit pas longtemps la grand'route car il avait peur de laisser sa peau en quelque mauvaise rencontre. Il prit un sentier qui le conduisit dans un pré où paissait un

Digitized by Google

grand troupeau de brebis. Au milieu d'elles, Belin le mouton se reposait. Il était très fatigué d'avoir trop mangé.

— Belin, dit Renard, que fais-tu là ?

— Je me repose, je suis fatigué et triste. Depuis que je sais bêler, je sers un vilain. C'est moi qui lui ai engendré toutes les brebis que tu vois ici rassemblées. J'ai perdu mon temps, car il vient de me donner à ses moissonneurs pour qu'ils me mangent, et il a promis ma peau à un saint homme qui veut s'en faire des houseaux pour aller à Rome.

— Rome ! dit Renard. Il vaudrait mieux y porter toi-même ta peau. Si tu as envie d'être mangé, tu n'auras qu'à revenir après Pâques pour le jeudi des Rogations — c'est le jour où l'on mange les moutons. Mais si tu ne t'en vas d'ici, tu es condamné à mourir.

— Renard, dit Belin, vous êtes pèlerin, à ce que je vois. Pour l'amour de Dieu, dites-moi ce qu'il faut faire.

— C'est vrai que je suis pèlerin, dit Renard. Tu n'en crois peut-être rien, car j'ai eu autrefois une triste réputation. Maintenant je me suis repenti et un saint homme de prêtre m'a dit ce qu'il fallait faire pour être sauvé. Dieu a ordonné qu'on laissât père et mère et frères et sœurs et terres et maison pour l'amour de lui. Ne lisons-nous pas dans l'Ecriture que Dieu a plus de joie pour un méchant qui vient à repentance que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent ? Je vais à Rome pour voir le pape et lui demander sa bénédiction et absolution de mes péchés. Si tu venais avec moi, on ne ferait pas, cette année, des houseaux avec ta peau, et tu ne serais ni tondu ni tué — on ne tue pas les pèlerins. Tout le

Digitized by Google

long du chemin tu aurais à foison herbes des bois et des prés.

— Je vais avec toi, dit Belin.

Ils n'avaient pas fait grand chemin qu'ils rencontrèrent Bernard l'Archiprêtre, mangeant des chardons dans un fossé. Renard lui dit en passant :

— Bernard ! Dieu te sauve !

Et celui-ci, levant la tête, répondit :

— Dieu te bénisse ! N'es-tu pas Renard le goupil ?

— Oui, je suis Renard.

— Quelle mésaventure vous a fait devenir pèlerins, Belin et toi ?

— Aucune mésaventure. Nous voulons seulement gagner le paradis. Si tu avais le courage de venir avec nous, tu le gagnerais aussi. Mais tu aimes mieux, tout le long de l'année, porter lourde charge de bois ou pesants sacs de charbon, et avoir la croupe écorchée à coups d'aiguillon. Viens avec nous, tu ne connaîtras plus toutes ces souffrances et tu auras à manger tant que tu voudras.

— Si j'étais sûr d'avoir assez à manger, j'irais.

— Tu auras assez, je le jure, dit Renard.

Ils partirent tous trois et entrèrent dans une forêt où ils marchèrent jusqu'au soir, sans rencontrer village ni maison.

— Que faire ? dit Belin. Il est l'heure de se coucher.

— Oui, dit Bernard.

Renard dit :

— Quel meilleur lit pourrions-nous trouver, que l'herbe fraîche sous cet arbre ?

Digitized by Google

— Ma foi, dit Belin, j'aimerais mieux coucher dans une maison. Il y a beaucoup de loups dans ces bois, nous en aurions bientôt trois ou quatre sur le dos, et demain nous serions en piteux état !

Renard répondit :

— Seigneurs, ce que vous voulez je le veux. Près d'ici est la maison d'un loup de mes amis. Allons-y, il nous hébergera.

Le loup et sa femme étaient à la chasse. Les pèlerins entrèrent dans la maison et y trouvèrent chair salée, œufs et fromages de quoi se mettre la joie au cœur — et aussi de la cervoise dont ils burent tant qu'ils devinrent très gais. Belin se mit à chanter, l'Archiprêtre fit la basse et Renard la haute.

La fête aurait été complète si on les avait laissés en paix. Mais les deux loups rentrèrent, chacun portant une proie dans sa gueule. De loin ils entendirent la musique des pèlerins. Ils s'arrêtèrent.

— Il y a des gens là-dedans, dit le loup.

— Je vais voir, dit la louve.

Elle posa sa proie et alla regarder par le trou de la serrure. Elle vit les pèlerins autour du feu et revint dire au loup.

— Bonne affaire ! nous tenons Renard, Belin et l'Ane !

Mais la porte était fermée. Ils frappèrent rudement en criant :

— Ouvrez ! Ouvrez !

— Taisez-vous ! dit Renard, laissez-nous tranquilles !

— Je ne me tairai pas ! il faut ouvrir cette porte ! Traîtres ! vous allez tous mourir !

— Hélas ! dit Belin, que faire ? nous sommes pris !

Digitized by Google

— N'ayez pas peur, dit Renard, nous nous tirerons très bien de là si vous faites ce que je vous dirai.

— Nous le ferons.

— Alors, Bernard, toi qui as les reins solides appuye-toi contre la porte, et ouvre-la un tantinet, assez pour laisser entrer le loup. Dès qu'il aura passé la tête, repousse la porte de toutes tes forces. Alors Belin, tu entreras en jeu avec tes cornes.

L'âne s'appuya contre la porte, la laissa bâiller un peu ; le loup mit la tête dans la fente et Bernard repoussa brusquement le battant. Alors le mouton se recula pour mieux frapper et se jeta, cornes baissées, sur la tête du loup. Renard criait :

— Belin ! casse-lui la tête ! cogne ! cogne !

Belin cogna, frappa si bien avec ses cornes qu'il lui brisa le crâne, et la cervelle s'épandit. La louve était restée dehors et ne pouvait le secourir. Elle s'en alla, hurlant à travers la forêt pour rassembler les autres loups. Bientôt elle en eut ameuté plus de cent qu'elle ramena derrière elle.

Les pèlerins ne l'avaient pas attendue, ils s'étaient enfuis, et la bande des loups se mit à leur poursuite.

— Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! disait Renard à ses compagnons, entendez-moi hurler ces loups !

L'Archiprêtre n'avait pas l'habitude de courir. Les loups se rapprochaient. Renard dit :

— Amis, nous sommes perdus si nous ne montons pas vite dans cet arbre. La louve est furieuse de la mort de son mari.

Digitized by Google

— Ma foi, dit Belin, je n'ai jamais appris à grimper aux arbres.

Bernard ajouta :

— Je ne sais pas non plus grimper.

— Nécessité fait beaucoup apprendre, dit Renard, et souvent entreprendre chose dont on ne s'aviserait si le besoin n'était si grand. Allons ! Montez ! Montez vite ! Je monte !

Renard monta. Quand les autres virent qu'il était monté, ils montèrent aussi, à grand'peine, et se cramponnèrent aux branches du mieux qu'ils purent.

Les loups, arrivés là, perdirent leur trace, ne surent plus de quel côté les chercher et crièrent :

— Ils sont entrés sous terre !

Et puis, fatigués, ils se couchèrent sous l'arbre et s'endormirent. Belin épouvanté les regardait.

— Hélas ! pensait-il, malheureux que je suis ! je voudrais être avec mes brebis !

— Que je suis mal ! gémit Bernard, je ne suis pas du tout assis comme d'habitude. Il faut que je me tourne.

— Moi aussi, dit Belin, il faut que je me tourne.

Ils se tournèrent tous deux, mais ils ne surent pas s'y prendre, ils tombèrent.

Bernard écrasa quatre loups, Belin n'en écrasa que deux. Les autres, épouvantés, s'enfuirent de tous les côtés, l'un par ici, l'autre par là. Renard, de toutes ses forces, se mit à crier :

— La hart ! La hart ! Mords-les, Belin ! Attrape-les, Bernard !

Et les loups s'enfuirent encore plus vite.

Digitized by Google

Renard alors descendit rejoindre ses compagnons et leur dit :

— Amis ! ne vous ai-je pas bien tirés d'affaire ? Comment allez-vous ? Etes-vous blessés ?

— Je suis estropié, dit Bernard, je ne peux pas aller plus loin, je rentre chez moi.

— Moi aussi, dit Belin, jamais je ne serai pèlerin.

— Oui, dit à son tour Renard, ce voyage est long et fatigant. Il y a beaucoup de saintes gens qui ne sont jamais allés à Rome. Et puis, tel en est revenu pire qu'il n'était en partant. Je vais rentrer aussi chez moi et je travaillerai pour vivre. Je gagnerai honnêtement mon pain et je ferai du bien aux pauvres.

Et chacun retourna chez soi.

---

## RENARD DANS LE POULAILLER DE LA NOIRE ABBAYE

Renard, un soir, sortit et s'en alla droit à l'abbaye des moines noirs de Compiègne où il savait qu'il y avait des chapons gras. Il rôda autour du poulailler, prêta l'oreille, n'entendit aucun bruit et pensa que toute la volaille dormait. Il tira la chevillette attachée à une petite corde, qui tenait la porte fermée,

Digitized by Google

entra et attrapa silencieusement un beau chapon qui valait, certes, plus de cinq sous. Il lui tordit le cou, et sans demander nappe ni serviette, joyeusement il le mangea, se disant :

— Je lui rends tout le mal qu'il ne m'a pas fait.

Souvent, vous le savez, il en va ainsi à la Cour — tel est puni qui n'avait pas péché.

Renard mangea les bons morceaux de son chapon — ce fut un riche festin. Il jeta la plume et les os. Tout en mangeant, il jurait qu'il choisirait les plus beaux chapons de ces simoniaques de moines pour les manger aussi. Mais il ne savait pas ce qui lui pendait à l'œil !

Un domestique se leva pour satisfaire un besoin pressant. Il entendit Renard ronger les os de son chapon. Il pensa qu'un goupil ou un blaireau était entré chez les poules. Il courut au poulailler, ferma la porte qu'il trouva ouverte, remit la chevillette, l'attacha et puis revint à la maison en criant :

— Levez-vous ! Levez-vous ! le goupil est pris ! Il faudrait qu'il fût bien malin pour s'échapper !

Et moines de se lever, de courir au poulailler, chacun portant son bâton. Ils ouvrirent la porte, et tous ensemble entrèrent. Renard tremblait de peur, il savait qu'il ne sortirait pas de là sans dommage.

« Ha ! pensait-il, méchants moines, mauvaises gens ! Parce qu'ils portent noir manteau on dit que ce sont des prêtres ! Ce sont des diables ! Le diable aussi est noir — comme eux. Il serait temps, si j'avais un vrai prêtre sous la main, de me confesser et de recevoir Corpus Domini ! »

Pensant cela, Renard se préparait à fuir, quand un moine,

Digitized by Google

levant à deux mains sa massue — c'était une lourde massue — lui en asséna sur les reins un coup qui l'abattit tout à plat. Renard était sorti déjà de passes plus mauvaises. Il se releva, bondit et renversa quatre moines. Mais à quoi bon ? Les autres moines se jetèrent sur lui, le frappant, le bousculant, l'assommant, lui déchirant la peau en plus de vingt endroits.

Il finit cependant par s'échapper et il s'enfuit dans la forêt.

---

## RENARD MANGE PINÇART LE HÉRON

Courant toujours il arriva au bord de l'Oise.

Sur sa gauche, à l'ombre d'un saule, il vit Pinçart le héron qui pêchait. Aussitôt il baissa la tête, se coucha et se demanda comment il pourrait l'attraper.

« Que faire ? Si j'attends qu'il vienne de mon côté, je pourrai peut-être le prendre — mais je peux attendre longtemps et le manquer. Si je ne trouve pas une ruse, je peux rester ici toute la journée à bâiller, et ne rien gagner. J'ai une idée ! »

Il arracha des roseaux sur la berge qui en était couverte, et il en lança une brassée dans la rivière. Les roseaux descendirent au fil de l'eau, vers le héron qui, les voyant venir, leva la tête et sauta en arrière. Reconnaissant que ce n'étaient que roseaux, il les repoussa du bec et se remit à pêcher.

Digitized by Google

Renard en arracha une autre brassée et la jeta encore au fil de l'eau. Le héron eut peur encore et sauta. Puis il revint vers les roseaux, du pied et du bec les toucha, les éparpilla. Voyant que ce n'étaient toujours que roseaux, il se remit encore à pêcher.

Renard, couché sur l'herbe fraîche, aux aguets, avait bien surveillé le héron. Il arracha une grande quantité de roseaux, les rassembla, les lança dans la rivière et se coucha dessus, en ramenant quelques-uns sur lui, pour se mieux cacher. Il était impossible de le voir, car il était presque de la même couleur que les roseaux. Ainsi flottant il descendit vers le héron qui, tout occupé à sa pêche, ne songeait pas à se garder de trahison.

Pinçart vit les roseaux qui flottaient et descendaient, mais il n'eut pas la moindre peur, pensant que ce fussent seulement roseaux comme ceux qui avaient passé déjà.

Quand Renard le vit à portée, brusquement jetant les dents, il l'attrapa par le cou et l'emporta. Il l'emporta sous un buisson d'aubépine et sans écouter ses cris, sans mot dire, il l'étrangla.

Et quand il l'eut étranglé, il le mangea.

Digitized by Google

# COMMENT RENARD VOULUT MANGER SON CONFESSEUR

Quand il eut fini son repas, le soleil était déjà bas. Il y avait dans un pré, au bord de la rivière, une meule de foin. Comme il n'est pas bon — du moins les médecins nous le disent — de marcher après manger, Renard grimpa sur cette meule pour s'y reposer et y passer la nuit.

Avant de s'endormir il voulut se mettre à l'aise. Il releva sa queue et fit sept pets l'un après l'autre en disant :

« Ce premier est pour mon père et ce second pour l'âme de ma mère. Ce troisième est pour tous mes bienfaiteurs et pour mes ancêtres. Ce quatrième pour les poules que j'ai mangées. Ce cinquième pour le vilain qui a coupé ce foin. Ce sixième pour l'amour d'Hersent ma douce amie, et ce septième pour Ysengrin. Puisse Dieu lui envoyer male mort ! »

Ensuite il se recommanda aux douze apôtres et dit douze « pater noster » pour tous les larrons, traîtres, félons et imposteurs, pour tous ceux qui vivent de ruse et prennent leur bien où ils le trouvent. Enfin il pria Dieu dévotement d'envoyer dommage et tourment aux moines, abbés, prêtres, ermites et tonsurés de toute espèce. Telles étaient les prières de Renard !



Digitized by Google

Quand il les eut dites, il mit son nez entre ses pattes, et le lit était si bon qu'il s'endormit aussitôt.

Le lendemain, avant d'ouvrir les yeux, il pensa :

« Je vais me lever. Goubert le vilain engraisse une oie pour la manger à Noël. Je crois qu'il ne la mangera pas et que je saurai aujourd'hui ce qu'elle a dans la panse. Maudit soit qui permit jamais à un vilain de manger une oie ! Un vilain doit vivre de chardons. C'est à moi et aux autres nobles barons qu'il appartient de manger les bons morceaux. Et nous les mangeons très bien ! »

Alors seulement il ouvrit les yeux et s'aperçut que la meule était entourée d'eau de tous côtés. Pendant la nuit la rivière avait grossi et inondé la prairie. Les eaux montaient toujours et Renard sentit bientôt que la meule était soulevée. Elle se mit à flotter et s'en alla à la dérive dans le courant.

« Hélas ! gémit Renard, quel idiot je suis d'être venu me coucher sur cette meule ! C'est le diable qui m'a inspiré. Si je saute en bas, je me noie. Si je reste, je vais mourir de faim. »

Tandis qu'il se lamentait, il aperçut un milan qui volait vers son nid pour aller s'y reposer. Il l'appela :

— Milan ! venez vers moi, pauvre créature qui suis en grand danger de mort ! Venez, ami ! C'est Dieu qui vous envoie pour me confesser. Grâces lui en soient rendues !

Le milan, le voyant pleurer, vint se poser près de lui et lui fit un beau sermon pour le réconforter.

— Renard, dit-il, les clercs et les prêtres sont fous, et un homme qui ne pèche pas ne vaut pas grand'chose. Que ceux

Digitized by Google

qui font le mal, les parjures, les déloyaux, les sodomites, les hérétiques, soient quittes des peines de l'enfer !

Ce beau sermon fini, il ajouta :

— Maintenant, frère, dites-moi vos péchés, j'écoute.

Quand Renard eut avoué une longue kyrielle de péchés, le milan lui dit :

— Fi ! vilain roux ! Vous êtes bien sot d'avoir donné votre amour à Hersent, cette vieille carcasse qui ne tient plus debout, cette vieille barbue, toute ridée, toute ratatinée, toute desséchée, qui n'a plus de dents et qui est plus vicieuse, à elle seule, que toutes les plus vicieuses du pays réunies ! Renard ! choisissez une autre amie plus jeune, plus belle, et qui sache au moins se tenir propre. La femme de Belin le mouton est gracieuse et fraîche, et jolie, elle est sage et bien élevée, elle ferait votre affaire. Mais Hersent ! un mâtin galeux n'en voudrait plus ! Et puis le jeu est mal arrangé — elle est trop grande et vous trop petit !

Renard fut très irrité d'entendre blâmer, injurier et vilipender son amie. Le milan lui parut stupide. Il dit entre ses dents :

— Je te punirai d'avoir injurié Hersent, fils de ribaude ! il faut que tu sois mauvais moine pour médire ainsi de la plus noble, de la plus belle des femmes !

Le milan reprit :

— Continuez à me dire vos péchés, pour que la confession soit complète et tout à fait bonne.

Renard allongea encore une longue kyrielle de péchés et dit enfin :

Digitized by Google

— J'ai fait ce qu'on oserait à peine imaginer, j'ai mangé un de mes enfants !

Le milan sauta brusquement en arrière.

— Renard, dit-il, que le diable te brûle ! j'en ai le cœur qui bat ! et je tremble comme une feuille !

Alors Renard se prit la queue à pleine gueule, s'arrachant le poil et la peau, se roulant dans le foin, et criant :

« Je me meurs ! »

Et il resta couché sur le ventre, comme pâmé. Le milan hésita d'abord à s'approcher. Et puis il se dit que Renard n'oserait pas faire de mal à son confesseur, il s'approcha, lui prit l'oreille avec son bec et lui releva la tête. Renard, la sale bête, jeta les dents pour le happer, mais le manqua. Le milan se signa cinq ou six fois et s'écria :

— Seigneur Dieu ! fiat voluntas tua ! et debitoribus noster ! credo et in deum pater ! à qui se fier quand le pénitent veut manger son confesseur ? Jamais je n'ai entendu raconter rien de pareil ! Quelle peur il m'a faite, ce puant, cette ordure ! Puisse-t-il tomber dans une cuve de poix bouillante ou de plomb fondu ! Honte sur lui ! Que la male passion le torde !

Quand le milan fut un peu calmé, il reprit :

— Renard ! vous n'avez pas encore fini de me dire vos péchés. Continuez.

— Volontiers, dit Renard, je continue. Un jour, dans un champ, j'ai trouvé quatre petits milans bien emplumés, gentils et beaux. D'un bond je les ai attrapés. Je m'en repens, je les ai mangés. Ils étaient fils d'un certain Hubert, un très reli-

Digitized by Google

gieux ermite qui prêche en ce pays, et va confessant tout le monde, les malades et les pécheurs qui ont peur de leurs péchés. Je les ai mangés tous les quatre. Je m'en repens.

A ces mots le milan leva les yeux au ciel :

— Traître ! pourquoi les avez-vous mangés ? C'étaient mes fils que j'ai cherchés partout pendant plus d'un mois. Et vous les aviez mangés ! C'étaient mes quatre fils ! Puissiez-vous ne pas quitter cette meule sans vous noyer !

Renard, qui ne pensait qu'à se tirer d'affaire, lui répondit :

— Sire, ne m'injuriez pas ! Ce n'est pas l'habitude que le confesseur injurie le pécheur qui se confesse à lui. Venez plus près, écoutez mes péchés et imposez-moi une pénitence. Je me repens — par Notre-Dame je ne savais pas ce que je faisais.

— Je vous crois, dit Hubert, je vous pardonne — parce que je ne peux pas faire autrement — mais si je pouvais je vous jetterais à l'eau pour vous noyer.

— Sire, j'ai mangé vos fils, je m'en repens ! Voulez-vous que nous fassions un accord ? Pour vos enfants que j'ai mangés je deviendrai votre homme lige. Embrassons-nous !

— Je veux bien, dit Hubert.

Il tendit le bec vers Renard. Renard brusquement l'attrapa, mais son pied glissa sur le foin et il dut le lâcher pour ne pas tomber à l'eau.

Hubert s'envola sans plus s'occuper de son pénitent. Et bientôt Renard ne pensa plus à lui car il aperçut, venant dans une barque, un vilain qui ramait en remontant le courant. Quand le vilain fut près de la meule, il vit Renard couché dessus.

Digitized by Google

« Dieu ! pensa-t-il, quelle aubaine ! Le voilà pris ce goupil ! Quelle fourrure ! Je vais l'attraper et j'irai vendre sa peau. Mais je garderai pour moi sa belle gorge blanche et j'en ferai une bordure à mon manteau. »

Renard crut que sa dernière heure était venue, mais les choses souvent vont autrement que ne pensent les fous. Le vilain vint droit à la meule, prit son aviron à deux mains et en déchargea un grand coup sur Renard. Renard sauta de l'autre côté de la meule, et le coup ne l'atteignit pas. Le vilain fit le tour de la meule dans sa barque et lança un autre coup à Renard qui sauta encore. Le vilain le manqua encore. Saute de ça ! Saute de là ! Renard sautait, le vilain le pourchassait, chasse de ça ! chasse de là ! mais toujours le manquait. Enfin le vilain comprit que s'il ne montait sur la meule, il n'aurait jamais son goupil. Il ôta ses souliers pour grimper sur le foin et grimpa. Renard, le voyant approcher, son grand aviron en main, sauta à pieds joints dans le bateau qui s'écarta et s'en alla.

Voilà le vilain bien penaud ! en grand danger de se noyer, pour avoir convoité la peau d'un goupil. On a raison de dire que tel cuyde faire profit qui trouve dommage.

Le vilain resta sur la meule. Renard s'en alla dans le bateau que le vent et le courant poussèrent à terre. Et il rentra à Malpertuis.

Le vilain restait en détresse, de toutes parts entouré d'eau. Il ôta ses habits, il fit son meâ culpâ, il avait grand'peur de tomber à l'eau et de se noyer.

Le vent se leva, une vague jeta la meule sur un pieu, qui

Digitized by Google

la démolit. Le vilain tomba à l'eau, plongea, barbota, se débattit, et s'évertua si bien qu'enfin, à grand'peine, il regagna la terre ferme.

Et là, il jura de ne jamais plus se frotter à Renard, de ne plus jamais chercher à lui faire du mal.

---

## RENARD ET LES MILANS

Renard marchait joyeusement à travers la campagne. Sur un grand chêne aux branches vigoureuses, il vit un nid de milans. Dans ce nid il aperçut quatre petits milans, presque aussi gros déjà que père et mère. Il se jura à lui-même qu'il les mangerait.

Il grimpa sur le chêne, comme il put, jusqu'au nid. Il eut vite fait de manger les quatre petits milans, car il avait grand faim, et il en eut le ventre plein.

Mais avant qu'il fût descendu, les deux milans arrivèrent. Ne retrouvant pas leurs oisillons, furieusement ils se jetèrent sur lui. Il ne put faire prompte retraite, il avait la panse trop pleine. Un des milans, d'un coup de bec le fit tomber du haut de l'arbre. Peu s'en fallut qu'il ne se tuât. Vite il se releva pour fuir, mais l'autre milan comme un dragon, l'attrapa, le renversa, le frappa.

Et les deux milans s'acharnèrent sur lui, le traînant de-ci

Digitized by Google

de-là, piquant du bec, cognant des ailes, lui enfonçant leurs griffes dans la chair. Renard se défendait à grand'peine. Enfin il happa à belles dents un des milans qu'il mit en pièces. L'autre, sans perdre courage, à coups redoublés l'attaqua. Il allait sûrement lui crever les yeux et le tuer, quand Renard, sautant désespérement, l'attrapa par le cou, serra les dents de toutes ses forces et lui arracha l'âme du corps.

Renard, épuisé, se coucha sur la place, et pour rien au monde il n'aurait pu mettre un pied devant l'autre.

Un chevalier vint à passer accompagné d'un écuyer et d'un garçon. Il vit Renard couché en travers du chemin, face livide, cuir déchiré. Le chevalier dit à son écuyer :

— Est-ce un goupil ?

— Oui, sire, mais par ma foi ! il est mort !

— M'est avis, dit le Chevalier, que ce sont ces milans qui l'ont tué — et lui les a occis tous deux.

— Sire, je vais prendre sa peau. Elle pourra vous servir !

— Tu as raison. Fais-le porter à la maison. C'est la saison où la fourrure est belle.

L'écuyer mit pied à terre, tira son épée, et coupa une branche de chêne qu'il passa à travers les jarrets de Renard. Puis il appela le garçon et lui dit :

— Tiens ! Prends cette bête et porte-la à la maison. Surtout ne t'arrête pas en chemin ! Dès que tu seras arrivé, tu lui enlèveras la peau.

Le garçon partit, portant le goupil. Il sortit du bois et entra dans une prairie.

Renard était en mauvaise passe, pris au piège, la tête

Digitized by Google

en bas. Il ne s'en pouvait tirer que par ruse. Il réfléchit. Quand il eut bien réfléchi, il regarda tout alentour. Il n'y avait personne en vue. Alors, à belles dents il empoigna une fesse du garçon qui se mit à hurler. Il ne lâcha pas et serra les dents tant qu'il pût, si fort que le garçon tomba. Mais Renard ne le lâcha pas. Le garçon avait beau crier, Renard ne le lâchait pas. Le pauvre garçon souffrait grande douleur, et enfin il retira le bâton des jarrets de Renard pour l'en frapper et lui faire lâcher prise. Dès que Renard se sentit délivré du bâton, sans attendre les coups, il laissa là le garçon et s'enfuit aussi vite qu'il put.

Le garçon, le voyant courir, se mit à pleurer et retourna vers son maître à qui il raconta comment il avait été mordu à la fesse par Renard, comment il avait retiré le bâton qui lui traversait les jarrets pour le frapper et lui faire lâcher prise, comment il avait été furieux de le voir s'enfuir.

Le chevalier, en l'écoutant, battait des mains joyeusement.

— Par ma foi, s'écria-t-il, je n'ai jamais entendu raconter si belle aventure !

Et il continua son chemin.

Quant à Renard, il allait péniblement à travers les prés. Il souffrait beaucoup de ses plaies et il se mit à chercher une certaine herbe qu'il connaissait, dont il espérait prompte guérison. Il la trouva sur le bord d'un fossé, l'arracha, la mangea telle quelle. Avec ce qui en restait, il frotta ses plaies. Elles se fermèrent instantanément, et il se trouva en aussi bonne santé qu'il l'avait jamais été.

Il tendit les bras vers le ciel pour rendre grâces à Dieu.

Digitized by Google

## RENARD ET DROUIN LE MOINEAU

Renard, un certain jour d'été, vit, au flanc d'une colline, un cerisier tout chargé de cerises bien mûres. Sur ce cerisier, Drouin le moineau sautait de branche en branche, légèrement. Renard lui dit :

— Drouin, tu es le plus heureux des oiseaux ! Tu as là-haut tout ce que tu veux. Elles ont l'air bonnes, ces cerises !

— Renard, je te les laisse, j'en ai assez mangé, j'en suis dégoûté.

— C'est dommage que je ne puisse les atteindre. Jette-m'en deux, que je sache si elles sont vraiment bonnes.

— Tu n'as jamais rien mangé de pareil. Si tu les aimes, je t'en donnerai autant que tu en voudras.

— Beau doux ami, quand je les aurai, grand merci vous dirai.

Drouin lui jeta trois cerises attachées ensemble qu'il mangea et trouva très bonnes.

— Ah ! Drouin, dit-il, elles sont bonnes ! Jette-m'en encore.

— Oui, répondit Drouin, tant que tu voudras.

Il lui en jeta beaucoup d'autres et puis demanda :

— En veux-tu encore ?

— Non merci, je ne peux plus avaler.

Digitized by Google

— Renard, dit alors Drouin, maintenant écoute ! J'ai fait tout ce que tu as voulu, tout ce que tu m'as demandé. Toi, tu as beaucoup appris, tu as beaucoup vu et tu dois avoir beaucoup retenu. Je voudrais te demander un conseil, mais je ne sais si tu consens à faire profiter de ton savoir les petites gens comme moi.

— Je te conseillerai de mon mieux, puisque tu as fait ce que je t'ai demandé. Dis-moi de quoi il s'agit.

Du haut de son arbre Drouin lui dit :

— J'ai neuf moinillons qui ont, chaque jour, des crises d'épilepsie.

— Je les guérirai, dit Renard, tu peux en être sûr. Il y a deux ans, je suis allé en Calabre, en Roumanie, en Toscane, en Arménie, j'ai traversé quatre fois les mers, je suis allé à Constantinople, en Angleterre, en Irlande, en bien d'autres pays, et c'est moi qui ai trouvé enfin le remède qui a guéri l'Empereur.

— Dis-moi, Renard, comment les guériras-tu ?

— Drouin, tu n'as qu'à les faire baptiser. Dès qu'ils seront chrétiens ils n'auront jamais plus de crises.

— Peut-être, fit Drouin, mais où trouver un prêtre ?

— Un prêtre ! fit Renard, mais je suis prêtre !

— Je l'avais oublié, dit Drouin. Alors je te demande de les baptiser.

— Très volontiers. Nous appellerons l'aîné Léonard, et nous verrons ensuite quel nom donner aux autres.

Drouin entra dans son nid, et sans hésiter jeta son fils aîné à Renard qui tout aussitôt l'avala. Un à un, Drouin jeta ses

Digitized by Google

enfants, et Renard les baptisa tous de la même manière. Drouin disait :

— Baptise-les bien !

Renard répondait :

— Sois sans crainte, jamais plus ils n'auront de crises.

Quand Drouin eut jeté le dernier, il regarda en bas et ne vit aucun de ses enfants.

— Renard, dit-il, où sont mes fils ?

— Ici, en bas.

— Ha ! traître, tu les as mangés !

— Mais non !

— Si ! voilà comment tu m'as récompensé de ce que j'ai fait pour toi !

— Tu es fou ! ils se sont envolés.

— Envolés ! ils n'avaient pas de plumes !

— Mais si, ils se sont envolés.

— Tu mens !

— Je mentirais, si cela me plaisait.

— Que la male goutte te crève l'œil ! comme je te le crèverais moi-même si je te tenais !

— Viens-y !

— Si je pouvais ! Dis-moi, traître, ce que tu as fait de mes enfants !

— Ce que j'en ai fait ?

— Oui.

— Je les ai mangés !

— Mangés ! hélas !

Digitized by Google

— Oui ! Par tous les saints ! ils ne tomberont plus jamais d'épilepsie, et je voudrais aussi te tenir.

Et Renard s'en alla. Drouin, resté seul, se fit de violents reproches à lui-même :

— Hélas ! mes doux oisillons ! je vous ai livrés à la mort ! C'est moi qui vous ai tués, moi seul ! toute la faute en est à moi ! Ce n'est plus la peine de vivre !

Il se laissa choir à terre, pâmé, et en tombant se fit si grand mal qu'il revint à lui. Il se traita de fou, de misérable, se donna de furieux coups de bec, s'arracha la moitié des plumes.

Il avait beaucoup de chagrin, il pleurait. Quand il se fut bien maltraité, il résolut de se venger. Il se mit en route et alla demander à tous les chiens, mâles et femelles, du pays, s'ils ne voudraient pas l'y aider. Mais tous ceux et celles à qui il en parlait lui répondaient gentiment qu'ils ne voulaient pas s'en mêler. Ils disaient :

— Ce n'est pas une petite affaire ! Nous avons peur de Renard, nous ne voulons pas nous mettre contre lui. Demandez ailleurs !

Drouin était fâché d'entendre toujours même réponse. Quand il vit qu'il ne fallait pas compter sur ces gens-là, il rentra chez lui. En chemin il trouva, couché sur un fumier, un mâtin maigre et décharné, à moitié mort de faim qui ne pouvait plus remuer pied ni patte. Il s'approcha de lui et lui dit :

— Morout, comment vas-tu ?

Digitized by Google

— Très mal, répondit Morout, je n'ai rien à manger, je ne tiens plus sur mes jambes. Le méchant vilain que je sers me laisse mourir de faim.

— Ah ! dit Drouin, il croit que nous sommes en temps de famine parce que la vie a un peu renchéri ! Ecoute-moi, cher ami ! Si tu veux me rendre un service, tu auras à manger autant que tu voudras.

— Si vous me donnez à manger, assez pour me rendre mes forces, je ferai tout ce que vous me demanderez. Et si j'avais mon ancienne vigueur, aucune bête ne pourrait m'échapper, cerf ni biche, ni daim, ni sanglier. Je retrouverais vite cette vigueur si j'avais à manger.

— Tu auras à manger, dit Drouin, et plus que tu ne pourras avaler — tu en laisseras.

— Mais quel est celui à qui vous en avez ?

— C'est Renard, le mauvais roux qui a dévoré mes enfants. Si j'étais vengé, je ne demanderais autre chose à Dieu.

— Vous serez vengé, dit Morout. Renard est un insolent, mais si vous me donnez à manger, il sera mal arrangé quand il tombera sous ma patte !

— Lève-toi, dit Drouin, et viens avec moi.

Morout se leva. Il était si faible qu'il pouvait à peine se tenir debout. Mais il avait si grande envie de manger qu'il suivit lentement Drouin. Drouin le fit cacher dans un buisson, près du chemin, et lui dit :

— Reste là, tu auras bientôt à manger, je vois venir une

Digitized by Google

charrette chargée de viandes et de pain. Je vais jouer un tour au charretier. Quand tu verras qu'il s'occupe de moi, va à la charrette et emporte un jambon.

— Compris ! dit Morout.

Drouin se posa devant le charretier, comme s'il avait été blessé. Le charretier, dès qu'il l'aperçut, courut pour l'attraper. Drouin sautilla plus loin, le charretier le poursuivit. Drouin ne l'attendit pas, le charretier courut après lui. Et lui, sautillant, voletant, allait toujours un peu plus loin. Alors Morout, sans perdre de temps, sortit de son buisson, s'en alla vers la charrette, à grand'peine monta dedans, jeta en bas un jambon et puis descendit et emporta son jambon, le traînant comme il put, avec beaucoup de difficulté. Drouin s'envola en se moquant du charretier qui revint à sa charrette, furieux de s'être laissé tromper par un moineau, remonta sur son cheval et repartit. Il envoyait Drouin à tous les diables. Drouin alla se poser sur une branche, au-dessus de Morout qui mangeait.

— Que Dieu t'assiste, Morout !

— Sire, je devrais me lever devant vous, mais je ne suis pas encore assez fort pour rester debout.

— Reste assis, Morout ! Tais-toi ! Mange ! c'est ce que tu as de mieux à faire, pour l'instant.

— Oui, mais j'ai grand besoin de boire. Pour le manger, j'en ai assez.

— Tu auras à boire. Je vois venir une charrette de vin, tu en auras plus que tu n'en pourras boire.

Drouin alla se poser au milieu du chemin, et quand la charrette approcha, il se jeta à la tête du limonier en lui donnant de

Digitized by Google

grands coups de bec sur les yeux. Le charretier prit son fouet et voulut frapper le moineau, mais Drouin s'envola et ce fut le cheval qui reçut le coup sur la tête, un coup si fort que le pauvre cheval tomba raide mort. La charrette versa, le charretier trébucha, le tonneau se rompit et le vin s'épandit. Quand le charretier vit son cheval mort, son vin perdu, il ne fut pas content. Il tira son couteau, écorcha son cheval et emporta la peau. Drouin alla chercher Morout qui mangeait toujours, dans son buisson.

— Morout ! le charretier s'en va, tu as assez mangé, viens boire !

Morout but à sa soif. Drouin lui demanda :

— Cela va-t-il mieux, Morout ? as-tu tout ce que tu veux ?

— Oui, sire, merci.

Ils restèrent quelque temps en cet endroit. Morout mangea et but tout son saoul, tant qu'il redevint gros et fort et agile et léger. Un jour enfin il dit au moineau :

— Sire, je vous remercie, vous m'avez rendu grand service. Maintenant je suis fort et agile, allons ! je peux vous venger de Renard, et il paiera cher le chagrin qu'il vous a causé !

— Beau doux ami, dit Drouin, je ne demanderais plus rien au monde si j'étais vengé de lui ! Reste là, et ne bouge jusqu'à ce que je revienne, je vais tâcher de te l'amener.

— Que je le tienne seulement ! dit Morout.

Le moineau vola droit à la tanière de Renard, se posa devant la porte et regarda par le trou de la serrure. Il vit Renard couché et cria de toutes ses forces :

— Renard ! viens me manger ! viens m'étrangler ! je

Digitized by Google

t'attends, je ne bougerai pas de là. Viens me délivrer de ma douleur, je ne peux plus la supporter. Je ne peux plus vivre depuis que tu as tué mes enfants.

Renard était couché, bien tranquille, il se reposait quand il entendit crier Drouin. Vite il sortit et se précipita sur lui. Mais Drouin s'envola et se posa un peu plus loin.

— Fi! dit Renard, vilain moineau, tu fuis, tu n'oses pas m'attendre ! T'imagines-tu que je veuille t'attraper ! Je ne fais que jouer, je n'ai pas plus envie de te toucher que de m'arracher ou de me crever un œil. Assieds-toi là, je ne te ferai pas de mal.

— Je sais bien que si, dit Drouin, mais viens, je ne bougerai plus.

Renard courut, sauta. Drouin vola un peu plus loin, et puis encore un peu plus loin, jusqu'à ce qu'il fût arrivé devant le buisson où Morout était caché. Il se posa là et dit :

— Maintenant je ne bougerai plus — c'est là que je veux mourir.

Renard se précipita pour l'attraper. Tout à coup, Morout sortit de son buisson et se jeta sur Renard qui voulut s'enfuir. Morout, à belles dents l'attaqua, happant, mordant, déchirant, tirant. Renard lui échappa ; il le rattrapa, le roula, lui monta sur le ventre, lui arracha la peau du dos, tant et si bien qu'enfin il le laissa pour mort. Alors il dit à Drouin :

— Je crois qu'il n'aura plus jamais faim, et qu'il ne se remettra pas sur ses pieds. S'il en réchappe, c'est que le Diable s'en mêlera.



Digitized by Google

— Je suis content, dit le moineau, tu m'as rendu ce que tu me devais !

Et ils se séparèrent en se recommandant l'un l'autre à Dieu.

Drouin, sautillant, s'approcha de Renard.

— Comment vas-tu, sire Renard ? lui demanda-t-il. Ta ruse ne t'a pas servi à grand'chose ! Tu es en triste état ! Ta fourrure est abîmée ! Il y faudra coudre des pièces et des morceaux ! Si le temps ne se réchauffe pas, il te faudra en acheter une autre, à moins que dame Hersent ne te garde entre sa chemise et sa peau.

Renard ne répondit rien. Il entendait mais ne pouvait bouger pied ni patte.

Quand Drouin l'eut assez gabé, il s'envola, content de s'être si bien vengé de lui.

---

## COMMENT RENARD SE CACHA PARMI LES PEAUX DES AUTRES GOUPILS

Un chevalier, de grande prouesse et de haute naissance, avait fait bâtir un château. C'était le plus beau château du monde. Il était construit sur une roche élevée, et tout entouré de murs. Dans les fossés passait une eau courante, et un pont-levis était

Digitized by Google

jeté par-dessus. L'eau était profonde, les navires venaient, de la mer, apporter leurs marchandises jusqu'au château. Au bord de l'eau était une prairie qui avait bien deux lieues sur quatre. Les vignes étaient les meilleures de France. La forêt avait plus de cent arpents, elle était très belle, riche en gibier et en bêtes sauvages de toute espèce.

Un jour, le chevalier dit qu'il voulait aller chasser dans la forêt. Il monta à cheval, les écuyers accouplèrent les chiens, le Veneur partit en avant sur un grand cheval gris.

On leva un goupil. C'était Renard. Les chasseurs excitèrent les chiens en criant :

« Or ça ! Or ça ! goupil ! goupil ! »

Renard s'enfuit vers le château, chiens et chevaux galopant derrière lui. Il franchit le pont-levis et entra dans le château.

— Nous le tenons ! dit le chevalier.

Il s'élança, le premier derrière Renard. Les autres chasseurs entrèrent après lui, et tous mirent pied à terre dans la cour. Ils cherchèrent Renard, cherchèrent partout, nulle part ne le trouvèrent, ni dans les cuisines, ni dans les écuries, ni dans les appartements. Ils mirent tout sens dessus dessous, mais ne le trouvèrent pas. On chercha dans les greniers, dans les chambres, dans les celliers, on chercha dans tous les coins, sous tous les meubles, sous les bancs, sous les bahuts, dans les huches, dans les armoires, même dans une vieille ruche dont on avait ôté le miel, on ne le trouva pas.

— Qu'a-t-il bien pu devenir ? disaient les chasseurs, il faut qu'il soit entré sous terre !

Digitized by Google

— Je ne sais, fit le chevalier, mais puisque nous ne pouvons le trouver, laissons-le. Cependant je l'ai vu entrer !

— Nous le chercherons jusqu'à la nuit, dirent les autres. Qu'est-ce qu'on penserait de nous si nous le perdions ?

— Cherchez-le si vous voulez, répliqua le chevalier, moi je ne cherche plus.

Il les laissa, et eux continuèrent à chercher. Tant qu'il fit jour ils cherchèrent. Ils n'y renoncèrent que lorsqu'ils entendirent sonner le couvre-feu. Alors ils allèrent dire au chevalier :

— Le goupil s'est moqué de nous !

— Comment ?

— Nous ne l'avons pas !

— Je ne sais ce que cela signifie, mais cela signifie certainement quelque chose, dit le chevalier. Ah ! le goupil est rusé ! Il nous a souvent trompés, il nous a souvent volé nos chapons ! Je le croyais cependant pris cette fois ! Demain nous retournerons le chasser, et si nous le prenons cela me fera une peau de plus pour ma pelisse. Maintenant allumez les chandelles et mangeons ! Ne pensons plus à ce maudit goupil qui nous fait souper si tard. Allons ! de l'eau ! et lavons-nous les mains !

On se mit à table. La femme du chevalier s'assit à côté de son Seigneur. Elle était belle et gaie, et riait parce que le goupil s'était moqué des chasseurs. On servit riche venaison, cerf et sanglier lardés, on but bons vins d'Anjou, de la Rochelle et du Poitou.

Quand le souper fut fini, il était tard, on desservit, la dame se leva, vint vers son Seigneur, le baisa et dit :

Digitized by Google

— Sire, si vous voulez m'en croire, vous irez vous coucher, il en est temps, il est près de minuit. Vous avez besoin de vous reposer après cette chasse au goupil.

— Ne parlons plus de ce goupil ! dit le chevalier. Allons dormir, je le veux bien, si vous en avez envie.

Le chevalier se leva et entra dans sa chambre. C'était une belle chambre incrustée d'ambre. Toutes les bêtes et tous les oiseaux du monde y étaient figurés, et même les exploits de Renard y étaient représentés. C'était un travail admirable. Le chevalier se fit déshabiller et se coucha. La dame se coucha aussi, et on laissa deux chandelles allumées.

Tout le monde ensuite se coucha et dormit jusqu'au matin.

Il faisait grand jour quand le Veneur entra dans la chambre du chevalier qui était déjà levé, et le salua. Le chevalier s'habilla, descendit dans la salle, et tous se levèrent à son entrée en lui disant :

— Sire, que la journée vous soit bonne !

— Qu'on selle vite mon cheval, répondit-il, je veux aller chasser le goupil !

Vite on sella son cheval, on l'amena à l'escalier, le Veneur prépara les chiens. Les chasseurs se mirent en selle et partirent. A peine sortis du château, ils levèrent le goupil qui était couché sous un pommier. On lâcha les chiens. Il s'enfuit, les chiens le suivant de près. Il alla droit au château, et tous l'y virent entrer, par la porte. Il disparut, et personne ne put savoir ce qu'il était devenu. Les chiens perdirent ses traces et s'arrêtèrent. La chasse était finie.

Digitized by Google

— Par Dieu ! dit le chevalier, ce goupil se moque de nous ! il faut le trouver !

Ils recommencèrent à tout mettre sens dessus dessous dans le château, cherchant, criant, faisant plus de tapage qu'on n'en entend à la foire de Senlis quand on y mène pendre un larron. Et ils ne trouvèrent pas le goupil.

— Tant pis ! dit le chevalier, laissons-le ! Il ne faut pas jeûner encore aujourd'hui, comme hier. Qu'on mette la nappe ! et à table !

A peine étaient-ils assis qu'ils virent venir deux écuyers, chacun apportant, sur la croupe de son cheval, une pièce de venaison — sanglier ou cerf, je ne sais. Ils mirent pied à terre au bas du perron et montèrent jusqu'à la salle. Ils s'inclinèrent devant le chevalier et lui dirent :

— Sire ! que Dieu vous bénisse ! vous et votre compagnie !

Le chevalier, courtoisement, répondit :

— Dieu vous garde, amis ! soyez les bienvenus. Lavez-vous les mains et asseyez-vous à table avec nous.

— Sire, nous vous dirons d'abord pourquoi nous sommes venus. Votre père et vos deux frères vous envoient leur salut ; ils seront ici demain matin.

Alors le chevalier les reconnut, se leva, les embrassa joyeusement. Deux valets entrèrent, deux beaux enfants qui portaient, l'un une serviette, l'autre un bassin d'argent plein d'une eau claire et limpide. Les écuyers se lavèrent les mains et dirent à un des valets :

— Allez chercher la venaison que nous avons laissée au bas

Digitized by Google

du perron, et veillez à ce que l'on donne foin et avoine à nos chevaux.

L'un des valets s'occupa de la venaison, l'autre mena les chevaux à l'écurie, et puis ils revinrent dans la salle.

Les écuyers étaient assis à table, à côté de la dame au clair visage qui leur faisait gracieux accueil. Le chevalier était joyeux de savoir qu'il verrait le lendemain son père bien-aimé et ses frères.

Quand ils eurent assez mangé ils repartirent en chasse, chercher de la venaison pour ceux qui allaient venir. Ils ne tardèrent pas à lever dans la forêt un cerf de quatre cors. Chiens et chevaux s'élancèrent à sa poursuite. Il fuyait et bondissait quand un archer lui décocha une flèche qui l'atteignit au flanc. Il tomba et les chiens se jetèrent sur lui. Ainsi fut-il pris.

On laissa deux écuyers pour le dépecer et l'on se remit en chasse. Le Veneur sonnait du cor haut et clair. Le chevalier battant les buissons avec un bâton, fit lever un sanglier que tout ce bruit effraya. Un grand lévrier vigoureux, devançant les autres chiens, le saisit par une oreille, mais le sanglier, d'un coup de boutoir, lui ouvrit le ventre et lui fit sortir les boyaux. Puis il le lança contre un chêne, si rudement qu'il lui brisa le crâne. Et sans attendre les autres chiens il s'enfuit.

Chiens et chasseurs le suivant de près, il déboucha du bois et se jeta dans la rivière. Un chien lui sauta sur le dos, mais avant que les autres aient eu le temps d'arriver à son secours, le sanglier l'avait écrasé et noyé. La meute se mit à la nage derrière le sanglier — les chasseurs étaient furieux d'avoir perdu

Digitized by Google

déjà deux chiens. Bête et chiens traversèrent la rivière à la nage, et la poursuite reprit à travers la campagne. Le sanglier se fatiguait. Un chien le rattrapa, mais il reçut un coup de boutoir qui le lança très haut en l'air et il s'écrasa la tête en retombant. Les autres ne perdirent pas courage et se ruèrent sur le sanglier. Il ne les attendit pas et se remit à fuir. Le chevalier jura de ne pas le lâcher tant qu'il aurait un chien vivant.

Le sanglier revint à l'eau; les chiens y sautèrent après lui, et il regagna le bois d'où il était parti, éventrant encore un chien qui l'avait rattrapé. Les chevaux étaient fatigués. Le chevalier, furieux d'avoir perdu quatre chiens, fit un détour et se plaça sur le chemin devant le sanglier qu'il perça de son épieu. L'épieu se brisa, le fer resta dans le corps de la bête qui tomba morte. Et les chasseurs rendirent grâces à Dieu.

Le Veneur ouvrit le sanglier, donna aux chiens les poumons et les entrailles, puis on chargea la bête sur un cheval de service et l'on rentra au château. Tous étaient très fatigués, le chevalier était pâle, tant il était las.

Le Veneur fit allumer un feu de paille, et quand le sanglier fut brûlé comme il fallait, on l'apporta devant le chevalier.

Puis on se mit à table, on mangea de bon appétit et ensuite on monta prendre l'air sur la tour. On regarda les champs, les vignes, les prairies, les labours, et l'on vit venir vers le château quatre valets conduisant limiers, lévriers et brachets. L'un des valets sonnait du cor. Derrière eux venaient deux chariots remplis de victuailles, conduits par deux écuyers et un nain. Derrière encore, une troupe de quatorze ou quinze che-

Digitized by Google

vaux richement harnachés. Le chevalier appela les écuyers de son père et leur demanda :

— Amis, est-ce là l'équipage de mon Seigneur ?

— Oui, sire, répondirent-ils.

Les nouveaux arrivants entrèrent au pas dans le château et s'empressèrent de décharger leurs bagages, car la nuit approchait. Quand ce fut fait, ils montèrent dans la salle où le chevalier, assis, les attendait. Ils s'inclinèrent devant lui en disant :

— Sire, que Dieu vous donne bonne nuit !

Il leur rendit courtoisement leur salut, les fit asseoir à table, et quand ils eurent mangé, tout le monde alla se coucher.

Le lendemain le chevalier s'en fut d'abord ouïr la messe à l'église, avec sa dame ; puis il commanda de seller les chevaux pour aller au-devant de son père. Il fit aussi préparer la cour pour le recevoir. Il partit avec ses gens, au grand trot sur la route pavée.

Ils n'avaient pas fait demi-lieue qu'ils entendirent une troupe à cheval. Marchant devant cette troupe, quatre valets tenaient leurs chiens en laisse. Le chevalier courut au-devant de son père qu'il aimait et l'embrassa joyeusement. Il embrassa ensuite ses frères, et ils eurent beaucoup de choses à se raconter avant d'arriver au château.

Chemin faisant, regardant vers la forêt, ils virent un goupil qui s'en allait, tranquillement au petit pas. Le chevalier dit :

— Voyez ce goupil ! il s'est moqué de moi deux fois déjà. C'est bien lui, je le reconnais.

Digitized by Google

— Moqué ! et comment ?

— Par deux fois je l'ai chassé. Quand il a vu les chiens venir, il s'est enfui vers le château, y est entré, et personne n'a pu le trouver. Je ne sais pas où il se cache.

Son père lui dit :

— Certes, le goupil est rusé, mais qu'on lâche les chiens, nous allons chasser celui-ci, cette fois il ne nous échappera pas !

Les valets lâchèrent les chiens, Renard s'enfuit vers le château. Il franchit le pont, passa la porte. On ne put le trouver, pas plus que les autres fois. Le chevalier dit à son père en riant :

— Seigneur, voilà les tours que me sert ce goupil !

Alors le père et les frères se prirent par la main et entrèrent dans la salle où ils trouvèrent le nain qui semblait être un diable venu directement de l'enfer. Il avait les jambes et les cuisses tordues, ses bras étaient comme deux troncs de sapin, si courts qu'il n'y avait pas une aune de drap en chacune de ses manches. Il avait une énorme bosse par devant, une autre par derrière. Il avait la figure toute ridée, une horrible bouche aux lèvres retournées où serait entré le pied d'un bœuf, les dents couleur de jaune d'œuf, et pas un pouce de nez. Il avait de gros yeux de chien, des oreilles de cerf, des cheveux noirs comme de l'encre. Il s'était mis sur la tête une couronne de fenouil.

— Nain ! dit le chevalier, que Dieu te garde !

Il ne répondit rien, mais baissa la tête en grognant.

La dame vint et salua courtoisement les chevaliers.

Et puis il fut l'heure de manger, on mit les nappes, on

Digitized by Google

apporta les salières et le pain, on donna de l'eau pour les mains. Il y eut du sanglier au poivre, des lardés de cerf, des pâtés de chapon — et à boire bons vins d'Auxerre et d'Orléans.

Tandis que l'on mangeait, deux brachets entrèrent, et levant la tête se mirent à aboyer furieusement. Le chevalier demanda au Veneur :

— Combien avons-nous donc de peaux de goupil suspendues là au plafond ?

— Sire, nous en avons neuf.

— Comment neuf ? j'en vois dix ! et pourquoi ces brachets viennent-ils aboyer ici ?

Le Veneur s'approcha des peaux et vit Renard suspendu par les dents et les pieds, au milieu d'elles. Il respirait, son ventre se soulevait et s'abaissait.

— Sire, s'écria-t-il, le goupil est là ! c'est lui qui fait aboyer les chiens. Attendez ! je vais le prendre.

Il tendit la main pour le saisir, mais Renard se retourna brusquement, se tenant par les pieds de derrière, et le mordit si fort qu'il lui arracha un ongle. Et puis il se laissa tomber à terre et s'enfuit.

Il franchit la porte et disparut dans la forêt.

Digitized by Google

## RENARD ET ROUSSEAU L'ÉCUREUIL

Quand le soir fut venu, il se coucha au pied d'un ormeau.

Rousseau l'écureuil, qui avait son nid au sommet de cet ormeau, en rentrant chez lui, vit Renard et lui dit :

— Bonne nuit !

— Dieu te garde ! répondit Renard, viens t'asseoir à côté de moi !

Rousseau descendit s'asseoir à côté de Renard qui, le prenant par la main, lui dit :

— Ami, connais-tu, près d'ici, quelque maison où je puisse trouver à manger ? Je n'ai rien mangé depuis avant-hier.

— Sire, dit Rousseau, je connais près d'ici un couvent où il y a beaucoup de chapons — plus de trente peut-être. Je sais par où on peut entrer, je vous y conduirai si vous voulez venir avec moi.

Renard, tout réjoui, lui passa un bras autour du cou et lui dit :

— Tu es mon ami ! Soyons toujours amis ! Partons !

Rousseau conduisit Renard droit à ce couvent qui était entouré d'un mur en pierre dure. Dans ce mur il y avait un trou que Rousseau connaissait, et par où ils passèrent. Ils allèrent au poulailler. Tandis que Renard écoutait si l'on n'en-

Digitized by Google

tendait aucun bruit suspect, Rousseau ouvrit la porte qui n'était fermée qu'avec un bâton.

Renard attrapa un chapon qu'il mangea. Rousseau, sous une poule qui couvait, l'un après l'autre prit ses œufs — douze œufs qu'il huma gouluement.

Cependant, un domestique des moines qui ne dormait pas, entendit du bruit. Il se leva, ferma la porte du poulailler et alla réveiller les frères qui accoururent.

Le premier arrivé portait un flambeau allumé. Il ouvrit la porte. Renard se précipita sur lui comme s'il voulait le dévorer, et le frère épouvanté eut juste le temps de fermer la porte. Il laissa tomber son flambeau et se mit à crier :

— Au secours ! Au secours ! Ce n'est pas un goupil, c'est le diable, il a failli me dévorer ! Il m'aurait sûrement étranglé si je ne lui avais jeté la porte au nez ! Allez vite chercher le Prieur !

Ils éveillèrent le Prieur qui mit son étole, et ils s'en vinrent en procession au poulailler, la Croix devant et l'eau bénite, chantant des cantiques, chacun tenant quelque relique en main. Le Prieur ouvrit la porte. Rousseau put s'échapper. Renard voulut en faire autant, mais le Prieur lui jeta son étole autour du cou et le tira dans la cour. Un vilain accourut, portant une massue dont il cuyda férir Renard. Renard se jeta de côté, et le coup tomba sur la main du Prieur qui lâcha son étole. Renard s'en dégagea vite, courut au trou et s'échappa.

Dehors il trouva Rousseau qui pleurait en l'attendant.

— Pourquoi pleures-tu, Rousseau ? lui demanda-t-il.

Digitized by Google

— Je pleure parce que j'ai vu qu'ils vous avaient attrapé. Ils ont bien failli vous tuer ! J'ai cru que vous étiez mort !

— Ne pleure pas, dit Renard, j'en ai vu d'autres ! Allons nous reposer.

Ils se couchèrent sous un chêne et y dormirent jusqu'au jour. Ils se levèrent, et Rousseau dit à Renard :

— Allons nous laver les mains à ce ruisseau.

Quand ils se furent lavé le visage et les mains, Renard dit :

— Rousseau, bel ami, il est temps de chercher notre dîner.

Ils allèrent, ils vinrent, toute la journée, jusqu'au soir, sans rien trouver. Renard bâillait et se sentait mourir de faim. Ils se couchèrent, le ventre vide, tellement affamés qu'ils auraient presque mangé leurs mains.

Renard réfléchit et se dit qu'il serait bien bête de se laisser mourir de faim quand il pouvait étrangler Rousseau. Il s'approcha de lui, l'attrapa par la queue et la tira si fort qu'il faillit l'arracher.

— Hé ! s'écria Rousseau, qu'est-ce qui vous prend ? Vous me faites mal ! Pourquoi me tirez-vous la queue ? Voulez-vous donc me l'arracher ?

— Je veux te manger, dit Renard, je ne peux plus endurer cette faim !

Rousseau dit :

— Je me recommande à Dieu !

Il tira si fort qu'il s'échappa, en laissant la moitié du poil et de la peau de sa queue aux dents de Renard.

Et il alla se plaindre à la Cour du Roi.

Digitized by Google

# RENARD, L'OURS ET LE VILAIN LIÉTART

Un certain vilain, plus riche encore que Constant Desnos, avait huit bœufs à sa charrue. Et dans tout le pays il n'y avait pas meilleurs bœufs que les siens. Sur les huit, il y en avait un qui était meilleur encore que tous les autres et qui s'appelait Rougeaud. Mais le vilain lui avait tant fait charrier de fumier dans les champs, l'avait tant fait travailler pendant toute la saison, qu'il perdait ses forces, maigrissait et ne marchait plus que bien lentement.

Le vilain qui avait le cœur dur, trouvant un jour qu'il ne marchait pas assez vite, le piqua de son aiguillon et lui dit avec colère :

— Rougeaud, j'ai refusé de te vendre à Durant pour vingt-deux sous. Je jurais que je ne te donnerais pas au marché pour trente, même pas pour trente-cinq. Maintenant tu es devenu paresseux, tu es fatigué dès le matin. Que l'Ours te mange ! Nous n'en finissons plus de tracer un sillon. A la foire de mai je te vendrai et j'achèterai un autre bœuf pour te remplacer. Tu n'es plus bon à rien, tu ne peux même plus tenir la tête haute. Que l'Ours t'emporte !

L'Ours, qui passait par là, entendit ces mots et pensa que pour une fois il avait de la chance.

— Dieu soit loué ! Voilà une proie que j'aurai sans peine

Digitized by Google

— un bœuf pour moi tout seul ! Rougeaud de messire Liétart ! Sa viande sera grasse et tendre, il a été nourri d'avoine. Et si le vilain ne veut pas tenir sa promesse, il aura dure bataille avec moi, je le poursuivrai, je ne lui laisserai pas un instant de paix, jusqu'à ce que je l'aie abattu de ma large patte. Mais je dis des bêtises, je sais que Liétart me donnera son bœuf comme il me l'a promis — j'ai souvent entendu dire qu'il était homme de parole.

Ainsi parlait, tout seul, l'Ours qui avait grand'faim et que réconfortait l'espoir d'avoir Rougeaud. Il sortit du buisson où il était caché, en poussant un grand cri de joie. Il n'avait pas peur qu'on l'entendît car il n'y avait personne près de là, si ce n'est le vilain Liétart et un garçon qui aiguillonnait les bœufs, un domestique loué pour la saison. L'Ours courut vers le vilain en criant :

— Dieu te garde ! bel ami Liétart ! Rougeaud est à moi. Tu lui as dit : « Que l'Ours t'emporte ! » dételle-le vite que je l'emporte. C'est une bête fatiguée qui ne vaut plus rien pour travailler ; moi je ne le ferai pas travailler — j'en emplirai ma panse. Donne-le-moi tout de suite, ou je vais te mettre par terre d'un coup de patte, et tous tes bœufs seront à moi. A ta place j'aimerais mieux perdre seulement Rougeaud qui devient vieux, que tous mes bœufs ensemble.

Le vilain épouvanté eut voulu n'avoir rien dit. Mais il savait qu'il ne pouvait se défendre contre l'Ours qui était grand, très fort, et l'eût vite étranglé, lui et ses bœufs. Il arrêta son attelage, et dit humblement, en pleurant, que s'il dételait Rougeaud si matin, sa journée serait perdue, car les sept

Digitized by Google

autres bœufs ne pourraient plus tirer la charrue — la terre était trop forte et dure. Il lui serait très reconnaissant s'il voulait bien attendre Rougeaud jusqu'au lendemain.

— Sans faute je vous le donnerai demain. Prêtez-le-moi jusqu'à demain !

— Non, dit l'Ours, tu ne l'auras pas. Je ne suis pas si bête ! « Qui aise attend, aise le fuit », m'a appris Renard. Et puis je me défie de tous les vilains. Des vilains m'ont déjà trompé, et chat échaudé craint l'eau froide. La foi d'un vilain est le plus mauvais gage qu'on puisse prendre.

— Sire Ours, dit Liétart en pleurant, il y a des gens de toute espèce. Les uns sont sans péché, les autres sont souillés de crimes. Les uns sont loyaux, les autres ne le sont pas. Moi, pour rien au monde je ne voudrais mentir, et il faudrait que Dieu m'eût tout à fait abandonné pour que je ne tinsse pas ma promesse. Je jure, sur la tête de Brunmartin ma femme, de vous ramener Rougeaud, ici même, demain matin.

— Alors, dit l'Ours, emmène-le, donne-lui beaucoup de foin et d'avoine, laisse-le reposer. Je voudrais qu'il fût plus gras. J'aime autant le manger demain qu'aujourd'hui. En attendant, je vais chercher autre chose pour mon dîner.

Et il entra dans la forêt.

Le vilain dételа ses bœufs pour les laisser paître. C'était bien tôt pour les dételer, mais il était si troublé qu'il n'avait plus le cœur au travail. Il se plaignit à Rougeaud :

— Ah ! Rougeaud, mon beau grand bœuf ! Je t'ai mis moi-même dans les pattes de cet Ours sans pitié qui te mangera demain. Son dîner me coûtera cher ! J'étais trop heureux



Digitized by Google

ce matin ! J'avais huit bœufs, j'étais le plus riche vilain du pays, et voilà que je suis en train de tout perdre par ma faute. Et personne ne me plaindra ; ce qui m'arrive, je l'ai demandé !

Longtemps il continua à se plaindre.

Renard, caché dans un chêne creux où il s'était réfugié pour dépister des chiens qui le poursuivaient, entendit le vilain pleurer et gémir. Aucun aboiement n'arrivant plus à son oreille, il sortit de son creux, s'en vint droit au vilain et lui dit :

— Dieu te garde, vilain ! qu'as-tu donc à pleurer ?

— Sire, ce n'est pas la peine de vous le dire, je ne gagnerais rien à prendre de vous aide et conseil.

— Que Dieu te maudisse ! vilain stupide ! dit Renard. Tu ne me connais pas ! Si tu me connaissais, tu saurais que je peux t'aider, même dans les plus difficiles circonstances, tu saurais que j'ai souvent de tort fait droit, et de droit tort, comme il convient, tu saurais que je suis puissant et de bon conseil. Je suis Renard !

— Par tous les Saints du paradis, êtes-vous vraiment Renard ? J'ai souvent entendu dire de vous et bien et mal. Je sais qu'il n'y a pas plus rusé ni plus sage que vous — donnez-moi un conseil !

— Je veux bien. Raconte-moi de quoi il s'agit, raconte-moi tout sans mentir.

— Je vous raconterai tout, dit le vilain.

Et il lui raconta l'histoire de l'Ours et de Rougeaud.

Renard en riant lui dit :

— Vilain, ne t'inquiète pas. Un jour de répit vaut plus de

Digitized by Google

cent sous. Après le deuil vient la joie, et je te ferai, par ma ruse, avoir grande joie. Tu garderas Rougeaud et même tu auras l'Ours. Mais je crains que tu ne m'en récompenses mal, car Vilain ment volontiers et ne pense qu'à tromper.

— Ne croyez pas cela, dit Liétart. Si vous me faites garder Rougeaud, vous pourrez prendre tout ce qui m'appartient.

— Donne-moi seulement ton coq Blanchet, répondit Renard.

— Sire, je vous apporterai demain matin Blanchet avec quinze poulets bien gras.

— Ecoute ! dit Renard, pour ton coq tu auras Rougeaud. Voilà ce qu'il faut faire. L'ours viendra demain matin te demander le bœuf que tu lui as promis. Toi, apporte sous ton manteau une hache bien aiguisée, bien emmanchée, et un bon couteau de boucher. Moi, je me cacherai et quand je verrai arriver l'ours, je sonnerai du cor, je crierai, je hurlerai à en faire retentir plaine et bois. L'ours croira que ce sont des chasseurs et te demandera de le cacher. Tu lui diras de se cacher dans ton sillon, et quand il y sera étendu, tu l'assommeras à coups de hache. Ensuite tu lui couperas la gorge avec ton couteau. Fais-le saigner, la viande en sera meilleure. Laisse-le là jusqu'à la nuit, car si le comte savait que tu as tué de son gibier, il confisquerait tes biens et te ferait pendre. Quand la nuit sera tombée, tu viendras chercher la bête, tu la saleras pour la conserver en ton lardier, et de sa peau tu feras des courroies. Mais sois loyal, tu recevras de moi beaucoup plus que tu ne me donneras en échange — pour ton coq je te rendrai Rougeaud et tu auras l'ours en ton lardier.

Digitized by Google

Le vilain remercia mille fois Renard, jurant de lui donner coqs, poules et chapons, autant qu'il en voudrait. Et ils se séparèrent.

Renard rentra dans la forêt. Le vilain rentra chez lui en chantant. Le lendemain il se leva de grand matin, prit sa hache, son couteau, appela son garçon, poussa ses bœufs et alla à son champ.

Il commençait à labourer quand l'Ours arriva en criant :

— Dételle ton bœuf ! Dételle-le ! Pourquoi l'as-tu attelé ? Vilain traître ! tu m'avais promis de ne plus le faire travailler !

— Sire, dit Liétart en tremblant, ne vous fâchez pas, Rougeaud n'en sera pas moins bon ; laissez-moi finir ce sillon — je vous le ramènerai dès que j'aurai fini ce sillon.

Tout d'un coup Renard se mit à sonner du cor, si haut et si fort qu'il en fit retentir la forêt, et puis il se mit à crier, à hurler comme un veneur qui excite ses chiens, faisant à lui seul tel bruit que l'Ours fut épouvanté. Il oublia Rougeaud et dit tout bas à Liétart :

— Liétart ! quel est ce bruit ?

— Je pense, dit le vilain, que c'est l'équipage du comte Thibault. Il est en train de chasser — je l'ai vu passer ce matin.

— Liétart, dit l'Ours, je te tiens quitte de Rougeaud si tu me laisses me coucher dans ton sillon et si tu me recouvres de terre. Pour l'amour de Dieu ! je t'en prie, ne me dénonce pas ! Si l'on me prend je perdrai ma peau.

— Je ferai ce que vous voudrez, dit Liétart, mais ne dites rien, que personne ne vous entende ! Le comte serait bien aise de vous avoir.

Digitized by Google

L'Ours s'étendit dans le sillon. Il croyait échapper à la mort et y allait tout droit. Liétart avait peine à s'empêcher de rire, et il dut plusieurs fois se cacher la figure dans les mains. Il recouvrit l'ours de terre, et quand il l'eut recouvert il lui dit :

— Ferme les yeux maintenant, que je recouvre aussi ta tête.

L'Ours qui ne se méfiait de rien, ferma les yeux. Liétart, à deux mains, leva sa hache, la leva haut, visa et déchargea un coup furieux sur la tête de l'ours. Le sang jaillit, et en deux coups la tête fut brisée. Alors Liétart enfonça son bon couteau dans la gorge de la bête et la fit abondamment saigner. Ensuite il recouvrit le cadavre du mieux qu'il put, et ramena ses bœufs à la maison.

Une fois rentré, il appela sa femme qu'il aimait beaucoup, lui raconta tout et ajouta :

— Maintenant l'ours est mort, caché dans mon sillon. Comment ferons-nous pour en tirer parti sans que personne sache rien ? Si le comte ou quelqu'un de ses gens le voyait, nous serions perdus.

Elle, qui était rusée, lui donna un tendre baiser et dit en riant :

— Cette nuit nous irons le chercher avec une charrette où nous le mettrons entre Constancette et moi. Notre garçon Tribolet viendra aussi pour nous aider. Tout le monde sera couché, personne ne nous verra, et Dieu merci ! nous n'avons pas d'ennemis.

Elle lui donna encore un baiser.

— Belle amie, dit-il gaiement, nous ferons comme tu dis.

Digitized by Google

Tribolet sera discret et nous aurons besoin de lui. Nous ne serons pas trop de quatre pour soulever l'ours.

Il alla préparer la charrette. A minuit il éveilla sa femme, Constancette et Tribolet, prit son arc, passa deux flèches dans sa ceinture et marcha devant. Les deux femmes et Tribolet étaient dans la charrette qui s'en allait au petit pas, sans faire de bruit, sans crier, tant Liétart l'avait bien graissée. Les femmes ne disaient rien. Quand ils furent à cinq ou six portées d'arc du village, Liétart monta sur le cheval et le fit trotter doucement jusqu'à son champ. Ils tirèrent l'ours hors de terre, à grand'peine le hissèrent sur la charrette et le ramenèrent à la maison. Liétart le dépeça, Tribolet, à grande eau, lava chaque morceau que Constancette ensuite, et sa mère, salaient avant de le déposer dans une huche.

Liétard recommandait à Tribolet de ne jamais souffler mot de tout cela. Tribolet jurait de n'en rien dire à personne.

Renard, de son côté, sortit de Malpertuis dès l'aube, pour aller chercher Blanchet son coq et ses poulets. De loin il aperçut le vilain qui redressait une vieille haie dans son jardin. Il arrivait, ayant grand'faim, croyant avoir tout de suite ce que Liétart lui avait promis.

Mais Liétart, le voyant venir, pensait :

« Il s'imagine que je vais lui donner mon coq ! Il a souvent manqué à ses promesses, il est juste que le trompeur soit, à son tour, trompé. Je ne lui donnerai rien du tout. »

Il rentra à la maison où sa femme Brunmartin filait.

— Méchant paresseux ! dit-elle, vous avez déjà fini de travailler !

Digitized by Google

— Chère femme, ne te fâche pas ! je ne suis pas encore assez fou pour me reposer le matin. Je reviens pour te demander comment je pourrais duper Renard qui arrive pour réclamer le coq Blanchet que je lui ai promis. Si nous le laissons faire, toutes nos poules et tous nos chapons y passeront.

Elle répondit :

— Faites attacher nos trois mâtins dans la grange, laissez venir Renard, et quand il sera tout près, faites lâcher les chiens et les excitez. Nous tirerons au moins sept ou huit sous de sa peau. Pour qu'il ne se méfie de rien, retournez travailler à votre haie. On lâchera les chiens au bon moment.

— C'est une idée, dit le vilain. Que le garçon reste dans la grange et lâche les chiens quand je crierai.

Il retourna à sa haie, aiguiser et enfoncer ses pieux.

— Dieu te garde ! lui dit Renard, va me chercher ton coq.

Liétart fit semblant de ne pas entendre. Renard se glissa dans la haie comme un furet et l'appela. Le vilain releva la tête et le regarda de travers.

— Est-ce pour Blanchet que vous venez ? demanda-t-il. Il est bien maigre. Il ne mange que ce qu'il trouve sur le fumier, il n'a que la peau sur les os ; c'est la plume qui le fait gros. Laissez-le engraisser pendant huit ou quinze jours. Et puis il est très vieux, il a plus de trois ou quatre ans, vous vous y briseriez les dents. Un jeune poulet tendre, un oison gras, voilà ce qu'il vous faudrait, mais je n'ai rien de semblable à vous offrir — je n'ai rien qui soit bon pour vous.

Digitized by Google

Renard ne put écouter plus longtemps ces mensonges.

— Stupide vilain, s'écria-t-il, tais-toi ! Tu crois que tu t'en tireras ainsi ! Mais, vilain rogneux, je suis plus malin que toi ! Tu me sers de belles paroles et tu t'en repentiras. Dès aujourd'hui je te défie et je te ferai tout le mal que je pourrai. Tu es un déloyal, un serf, un infâme traître !

Liétart répondit :

— Renard, grande menace souvent n'a pas grand effet. Je ne te demande ni paix ni trêve, je me moque de tes menaces et de tes vantardises. Je n'ai pas peur de toi. C'est souvent le moins courageux qui est le plus hardi en paroles. Tu m'as appelé serf, déloyal et traître, mais je peux te faire plus de mal que tu ne m'en peux faire. Tribolet ! va vite lâcher les chiens !

Tribolet jeta sa cape à terre, courut à la grange, lâcha les mâtins et les excita en courant derrière eux. Ils se jetèrent sur Renard. Clavaud le prit par une oreille, Corbeau l'attaqua par la queue, Tison lui planta ses dents dans le dos. Il eut grand'peine à se dégager en leur laissant poil et cuir et chair.

Il arriva à Malpertuis, très affaibli car il avait perdu beaucoup de sang. Hermeline sa femme bien-aimée lava et pansa ses plaies. Quand il fut un peu reposé il lui dit :

— Douce amie, j'ai vu une grande merveille dans le monde. A celui qui ne songe qu'à faire le mal, qui tue, qui vole, qui dépouille le prochain par faux ou par usure, sans avoir souci de loyauté, à celui-là nul malheur n'adviendra ; il sera le plus honoré du monde et aura abondance de biens. Mais à celui qui s'abstient de mal faire et de mal parler, à celui-là sont

Digitized by Google

réservés tous les malheurs et toutes les mésaventures. Je parle par expérience. Autrefois je trompais bêtes et gens, je volais, je trahissais, je n'avais foi ni loyauté, je me gardais de jamais bien faire. Alors rien ne me manquait de ce qu'un homme peut désirer, j'avais de tout à planté, je mangeais à mon gré, personne n'osait m'attaquer. Pour une fois que j'ai voulu bien faire, tout de suite il m'est arrivé malheur.

Jamais plus je ne ferai le bien !

Jamais plus je ne dirai la vérité !

Jamais plus je ne serai honnête et loyal !

Pour une fois que cela m'est arrivé, j'en ai été récompensé par le Diable. Et qu'il ne m'en vienne que dommage et perte si je recommence. La seule bonne action que j'aie jamais faite m'a valu plus de honte, plus d'affronts que ne m'en ont jamais attiré toutes les mauvaises que j'ai commises.

— Sire, dit Hermeline, racontez-moi donc ce qui vous est arrivé.

Quand Renard le lui eut raconté elle dit :

— Ce n'est rien, ne vous tourmentez pas, vous n'êtes pas sérieusement blessé et vous pourrez bientôt vous venger du vilain. Il faudra le faire crever de chagrin pour vous consoler et pour illuminer de joie votre cœur.

— Douce amie, belle compagne, dit Renard, j'y compte bien.

Pendant huit jours il se reposa. Il en avait grand besoin. Hermeline le pansait et y mettait tout son cœur. Pour recouvrer plus vite ses forces, il ne faisait rien, ne sortait pas de Malpertuis. Et cela le ragaillardissait de penser qu'il pourrait

Digitized by Google

nuire beaucoup à Liétart quand il voudrait s'en donner la peine.

Un matin il sortit enfin et alla dans le champ où le vilain mettait ses bœufs deux par deux pour les atteler à la charrue. Le vilain avait posé ses courroies d'attelage près d'un buisson. Renard les prit et les emporta.

Liétart chantait joyeusement, sans se méfier de rien. Quand il eut placé ses bœufs, il s'en vint au buisson pour prendre ses courroies — il eut beau les chercher, les rechercher, il ne put les trouver. Il cherchait, cherchait et se désespérait de perdre ainsi sa journée. Et tout en jurant, rageant, il pensa à Renard.

« Hélas ! se dit-il, il m'a épié, le traître ! il commence à me punir, comme je le mérite, de n'avoir pas voulu lui donner Blanchet que je lui avais promis. »

Timer, son âne, l'entendit se plaindre. Il vint et lui dit :

— Ce n'est pas en vous lamentant que vous augmenterez votre avoir de la valeur seulement d'un mauvais licol. Renard, s'il peut, vous dépouillera de tout, car il est vindicatif. Mais si vous me promettez de me donner loyalement une mesure d'orge, je vous dirai comment vous pourrez le duper.

— Timer, dit Liétart, si tu dupes le méchant roux Renard, je te donnerai de la farine, une pleine mesure d'orge et des chardons tendres autant que tu en voudras. Mais, hélas ! je ne connais homme ni bête, si malin soit-il, qui puisse le duper.

— Beau sire, répondit Timer, n'ayez pas peur. A rusé, rusé et demi. Il n'est si sage qui parfois ne fasse folie, ni fou qui parfois ne soit sage. Et moi, qui ne suis guère malin, je vous amènerai Renard ou sa femme, bien attaché par le cou

Digitized by Google

à vos courroies. Mais il faudra tenir loyalement votre promesse.

— Je suis curieux de voir cela, dit Liétart. Je tiendrai loyalement ma promesse.

Timer, brayant, pétaradant, s'en alla — et bientôt fut à Malpertuis. Il se coucha devant la porte, se couvrit le museau de terre et fit le mort, retenant son souffle tant qu'il pouvait.

Quand Hermeline ouvrit la porte, elle le vit et s'écria :

— Renard ! Voilà provision de chair fraîche ! Il y a là, devant notre porte, un énorme âne mort. Nous en avons pour plus de deux mois. Passe-moi les courroies de Liétart, je l'attacherai à un bout, je m'attacherai à l'autre et je le tirerai chez nous.

— Folle ! dit Renard, tu vois bien qu'il n'est pas mort ! Il nous prend pour des idiots et il pourrait t'arriver malheur si tu t'attachais à lui. Mords-le d'abord aux fesses, au poitrail, à la tête, aux flancs, jusqu'au sang. S'il ne bouge, ce sera qu'il est mort et nous le tirerons chez nous.

Elle le mordit jusqu'au sang, partout où Renard avait dit, mais Timer était dure bête, il ne bougea.

— Renard, dit Hermeline, il est mort, apporte les courroies.

Renard apporta les courroies, mais il n'était pas encore tout à fait sûr que l'âne fût vraiment mort. Hermeline attacha la plus forte courroie à la queue de l'âne et dit :

— Renard, tu tireras par là, tu es le plus vigoureux, c'est toi qui dois tirer le plus. Moi, je tirerai selon ma force,

Digitized by Google

mais toi qui es bien reposé tu as beaucoup plus de force que moi.

Ils s'attelèrent aux courroies et tirèrent.

L'âne ouvrit un œil, leva un peu la tête pour voir s'ils étaient attachés. Renard, le rusé, le vit soulever la tête. Il comprit que l'âne voulait les tromper et qu'ils étaient en grand péril de mort s'ils ne se détachaient vite.

— Hermeline, dit-il, détache-moi vite. Je ne peux parler tant pue cet horrible trou, là, sous la queue de l'âne. Détache-moi vite ! vite ! Cette puanteur me fait tourner le cœur, je ne peux plus tirer. Si j'étais attelé par devant je tirerais, mais là je ne peux plus ! viens sentir toi-même si tu ne me crois pas. Vite, détache-moi, je vais mourir !

Hermeline le détacha vite, craignant qu'il ne mourût en effet. Et lui, aussitôt, s'écria :

— Nous l'avons échappé belle ! L'âne fait le mort, mais il est vivant et il voulait nous emporter. Je savais bien qu'il n'était pas mort ! Un peu plus il nous emmenait chez Liétart !

— Renard, fit Hermeline, tu es plus capon que Couard le lièvre, tu as peur d'une bête morte !

— Folle ! je te dis que je l'ai vu ouvrir les yeux et lever la tête !

— C'est la peur qui t'a fait voir cela. Tu n'es qu'un lâche, qu'un paresseux ! Mets un bonnet sur ta tête et va te coucher, tu n'es pas bon à autre chose. Tu es trop lâche !

— Je suis brave, dit Renard, quand j'y trouve honneur et profit. Je ne trouve honneur ni profit à me mettre en ce péril de mort.

Digitized by Google

Hermeline ne voulut rien entendre. Elle s'attacha par le cou à la courroie qui était fixée à la queue de l'âne. Elle serra le nœud, et tandis qu'elle serrait, Timer, désespérant d'attraper Renard, brusquement se leva et partit au galop, l'emportant.

Renard eut grande douleur au cœur et s'écria :

— Tu n'as pas voulu me croire ! Je ne peux plus rien pour toi maintenant ! Ton orgueil te coûtera cher ! Une autre fois, si tu reviens vivante, tu me croiras ! Mais tu es perdue ! Je te recommande à Dieu, je ne te reverrai jamais.

Timer galopa jusqu'à la porte de Liétart qui se réjouit de l'entendre arriver et de voir Hermeline attachée à sa queue. Il crut que c'était Renard. Il alla chercher son épée, une vieille épée rouillée et ébréchée, la tira du fourreau et voulut couper la tête du goupil. Il manqua son coup. Hermeline se débattait si bien que l'épée ne l'atteignit pas, mais trancha la queue de Timer, avec un bon morceau de cuisse.

Hermeline rentra vite à Malpertuis, traînant derrière elle le morceau. Elle trouva Renard triste et silencieux. Mais quand il la vit revenir, traînant la queue de Timer, et un morceau de cuisse avec, il ne put s'empêcher de rire et dit :

— Telle aventure arrive à quoi nul ne pensait. Tu dois une fière reconnaissance à Notre-Dame ! C'est elle qui t'a sauvée de la mort. Mais si Liétart le foi-mentie s'imagine que nous sommes quittes, il se trompe. Je veux le mettre en colère plus grande qu'il n'a jamais été mis.

— Mauvais couard, dit Hermeline, qu'attends-tu donc ? tu n'auras pas le courage de t'attaquer à lui.

Digitized by Google

— Penses-tu, folle, que j'irai l'attaquer chez lui ? Il n'aurait qu'à lancer ses trois mâtins sur moi. J'irai le trouver quand il sera seul dans la forêt et je saurai le forcer à me donner ce qu'il me doit.

— Renard, j'en serais bien aise, mais ne te fie jamais à vilain, quoi qu'il te dise ou te promette.

Le lendemain Renard alla épier le vilain dans son champ. C'était au gros de l'été et le soleil était brûlant. Le vilain labourait, il avait très chaud. Il fut pris d'une grande envie de dormir, se coucha sous un buisson et fit un somme.

Renard, tandis que le vilain dormait, emmena dans la forêt ses bœufs et sa charrue et les cacha dans un fourré, au fond d'un fossé. Puis il revint vers lui, prit un gros bâton solide et lui en asséna un tel coup qu'il cassa le bâton en deux.

Le vilain sauta sur pieds. Le coup lui avait fait grand mal, et il ne comprenait pas d'où ce coup avait pu venir. Il ne vit plus ni bœufs ni charrue, mais aperçut Renard à quelques pas. Il comprit que c'était lui qui les avait enlevés. Il eut grand-peur de ne jamais plus les revoir.

— Renard, dit-il, tu as emmené mes bœufs et ma charrue. Si tu les ramènes là où tu les as pris, je jure de te donner le coq Blanchet.

— Tu avais déjà promis de me le donner.

— Je te jure que tu l'auras demain matin.

Renard alla chercher la charrue et les bœufs, et les ramena. Liétart, ne se tenant pas de joie, vint à sa rencontre.

— Renard, dit-il, demain tu auras le coq et beaucoup de tendres poulets avec.

Digitized by Google

Renard rentra à Malpertuis où il raconta à sa femme ce qu'il avait fait.

— Tu n'auras ni coq ni poulets, dit Hermeline. Liétart n'est pas homme à tenir ses promesses.

— Cette fois il les tiendra, dit Renard.

Quant à Liétart, rentré chez lui, il se coucha sans avoir bu ni mangé.

— Qu'avez-vous ? lui demanda sa femme.

— Femme, dit-il, je suis malade. J'ai un point de côté qui me fait grand mal.

La femme comprit qu'il y avait autre chose qu'il ne voulait pas dire. Elle se mit au lit à côté de lui. Il ne dormait pas mais il ne voulait rien dire à sa femme. Il savait bien que si elle découvrait la chose, tout irait sens devant derrière. Elle faisait semblant de dormir, mais elle ne dormait pas et se demandait comment elle pourrait arriver à savoir ce qu'il ne voulait pas lui dire.

Liétart, croyant qu'elle dormait, se leva sans bruit, s'en alla au poulailler, attrapa le coq et les poulets, et les mit dans un sac qu'il apporta au pied du lit. La femme le vit faire mais ne dit mot. Lui, se recoucha et s'endormit.

La femme, à son tour, se leva, ouvrit le sac et vit dedans le coq et les poules. Elle les en retira et mit à leur place un des trois mâtins. Puis elle se recoucha et s'endormit profondément.

Au matin, Liétart prit le sac et poussa ses bœufs jusqu'à son champ. Il posa le sac à terre, attela ses bœufs et commença à travailler. Renard ne tarda pas à arriver. . . .

Digitized by Google

« Hé ! lui cria Liétart, tu vas avoir bonne part de mes poulets. Ce sac en est plein. »

Renard ouvrit le sac, y enfonça la tête et retira le chien qui se jeta sur lui. Il eut peine à échapper, et ce fut en très mauvais état, sanglant, clopin-clopant, qu'il rentra à Malpertuis. Il dit à Hermeline.

— Liétart s'est moqué de moi.

— Comment ? fit-elle, où sont le coq et les poulets ?

Renard lui raconta comment, à leur place, il avait trouvé un chien dans le sac.

— Mais demain je me vengerai, dit-il.

Le lendemain il se leva de bonne heure et courut au champ de Liétart. Il lui cria :

— Vilain ! dis-moi pourquoi tu as mis dans ton lardier la venaison que tu as volée ? Je vais le dire au comte et tu seras pendu. Même si tu lui offrais un plein setier de pièces d'or, tu serais pendu. Il fait toujours pendre, sans pitié, ceux qui lui volent son gibier. Il n'en prend jamais rançon. Tu seras pendu !

Liétart, épouvanté, tremblant, lui dit :

— Ami, ayez pitié de moi ! écoutez-moi ! J'ai très mal agi envers vous, je vous en demande pardon. Ayez pitié de moi ! C'est ma femme qui m'a fait agir comme un fou, mais je ne recommencerai pas. Je suis désormais votre homme, votre serf, tout ce que je possède est à vous !

— Je n'accepterai ton hommage, dit Renard, que si tu fais d'abord tuer tes trois mâtins. Ensuite il faudra jurer de ne plus me pourchasser, il faudra me donner Blanchet et les

Digitized by Google

autres poulets, il faudra me demander pardon à genoux.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, dit le vilain, et les mâtins seront tués demain devant vous. Je veux être dorénavant votre ami. Vous n'aurez plus à vous occuper de votre nourriture, j'en prendrai soin et vous aurez tous les jours chapons, gelines, canards, coqs et poulets à discrétion. Je vais vous donner tout de suite Blanchet et les dix poulets promis. Mais ne me dénoncez pas ! Venez habiter chez moi, si vous voulez. Cela ne vous avancerait guère de me faire pendre et de faire mettre en prison ma femme et mes enfants. Tout ce que je possède est à vous.

— Nous verrons, répondit Renard. Si tu ne fais tout ce que je veux, tu t'en repentiras, je te dénoncerai au comte. Si tu es loyal, jamais je ne te ferai le moindre mal. Mais je ne mettrai pas les pieds chez toi tant que tu n'auras pas tué tes trois mâtins.

Liétart, rentré chez lui, dit à sa femme :

— Il faut tuer nos trois chiens. Renard le veut. Il faut aussi lui donner Blanchet et dix poulets. Il m'attend dans la forêt, et si nous ne faisons ce qu'il veut il nous dénoncera au comte. Nous serons tous deux brûlés ou pendus, et les enfants iront en prison.

Brunmartin dit :

— Il faut en passer par là !

Liétart retourna dans la forêt, portant Blanchet et les poulets. Le garçon tenait les chiens en laisse. Renard, du plus loin qu'il les vit venir, cria au vilain :

— N'approche pas avec tes chiens ! Tue-les, là où ils sont !



Digitized by Google

Liétart attacha les chiens à un chêne et les assomma avec une lourde massue.

— Tu es fort, dit Renard, et tu frappes de bons coups ! Je te pardonne tout le mal que tu m'as fait.

Et puis il prit Blanchet qu'il mangea sur place, tout cru, sans le plumer. Il mit ensuite les poulets sur son dos, dit adieu au vilain et retourna à Malpertuis. Sa femme et ses enfants qui avaient grand faim furent bien aises de voir arriver si belles victuailles.

— Oh ! fit Hermeline, il n'est pas chiche, ce Liétart !

Elle mangea un poulet et partagea les autres entre ses enfants.

Le lendemain Renard alla voir Liétard et Brunmartin qui le reçurent joyeusement et lui firent manger une oie grasse. Brunmartin, tout en tremblant, lui faisait beau semblant d'amitié, le caressait, le flattait, le servait et n'osait rien lui refuser. Renard, quand elle avait le dos tourné, lui faisait la grimace.

Et Renard prit Liétart en si grande amitié, vint si souvent chez lui, que bientôt le vilain n'eut plus oie, ni canard, ni chapon, ni poule, ni poulet, ni coq, fût-il noir ou blanc. Renard avait tout mangé.

Digitized by Google

# COMMENT RENARD REGAGNA LA FAVEUR DU ROI

Au bout de quelque temps, Renard se lassa de toujours rester à Malpertuis. Il chercha comment il pourrait rentrer en grâce auprès du Roi et retourner à la Cour. Mais il avait si gravement offensé sa Majesté qu'il ne trouvait aucun moyen de l'apaiser et de regagner sa faveur.

Un jour, il errait dans la forêt, dolent et furieux contre lui-même.

« Las ! pensait-il, on prétend que je suis rusé ! Et voilà que ma ruse me manque quand j'aurais justement besoin d'elle ! »

Il allait, se lamentant ainsi, quand tout à coup, à quelques pas devant lui, il aperçut le Roi, couché au pied d'un pin. Il fit un bond en arrière, mais voyant que le Roi ne bougeait pas, il s'arrêta. Le Roi ne bougeait pas, il dormait très profondément et bientôt il se mit à ronfler si fort que l'on eût pu croire qu'il rugissait.

Alors Renard avisa, dans la fougère, une corde solide qu'un vilain avait oubliée là en venant fagoter. Il la prit, et marchant sur la pointe des pattes, prêt à fuir à la moindre alerte, il l'attacha solidement, par un bout, au tronc du pin. A l'autre bout il fit un nœud coulant qu'il passa doucement autour du cou

Digitized by Google

du Roi — si doucement que le Roi ne s'éveilla pas. Et puis il alla se cacher dans un fourré, pour voir ce qui adviendrait.

Le vilain qui avait oublié sa corde revint bientôt la chercher. Quand il aperçut le Lion, il poussa un grand cri de terreur et s'enfuit. Noble, réveillé par ce cri, sauta brusquement sur ses pieds et aurait été étranglé tout net si une de ses pattes, par hasard, n'avait été prise dans le nœud, avec son cou. Ne sachant ce qui lui arrivait il voulut fuir, mais plus il essayait de fuir, sur les trois pattes qui lui restaient, plus le nœud se serrait autour de son cou.

Renard, quand il le vit bien pris, s'en alla un peu plus loin, se mit une couronne de fleurs sur la tête et revint, chantant une chanson nouvelle, une belle chanson d'amour, comme s'il n'avait rien su du Roi, ni de son dommage.

Noble l'entendit, puis le vit, et appela :

— Renard ! Renard ! au secours !

Renard s'arrêta, comme s'il le voyait seulement à cet instant, et fit mine de se sauver.

— Renard ! Renard ! appela Noble, n'aie pas peur, je te pardonne toutes tes fautes, passées, présentes et futures ! Viens me délivrer ! Je ne sais en quel maudit piège je suis pris !

— Sire, répondit Renard, je n'ai pas le temps de vous délivrer, j'entends aboyer des chiens, j'entends des chasseurs sonner du cor. Il faut que je pense à ma peau.

— Renard ! Renard ! pense aussi à la mienne, à celle de ton Roi, et jusqu'à la mort tu seras mon ami ! Tu viendras à la Cour avec moi et je jure, par Dieu et par tous les Saints du paradis, que celui qui voudra te nuire s'en repentira !

Digitized by Google

— Sire, je vous ai toujours aimé, mais vous avez toujours écouté ceux qui me calomniaient.

— Je te jure de ne plus les écouter jamais et de ne plus croire de toi que le bien. Mais hâte-toi de me délivrer, j'entends ces chiens et ces chasseurs qui viennent !

Renard, en quelques coups de dents, coupa la corde, et tous deux s'enfuirent, grand train, devant les chiens. La nuit venait, ils eurent vite dépisté la meute et ils rentrèrent au palais du Roi.

Renard y trouva plus grande faveur que personne n'en avait jamais eu auprès de sa Majesté. Si beaucoup de barons ne furent guère contents de le voir revenir, aucun n'osa en laisser rien voir.

Seule, la Reine fut heureuse de retrouver son cher Renard. Elle sut bien le lui dire et le lui prouver.

---

## LA PARTIE D'ÉCHECS DE RENARD ET D'YSENGRIN

Un jour Renard et Ysengrin s'assirent devant un échiquier, rangèrent leurs pièces et mirent au jeu chacun un marc d'or fin.

La partie commença. Ysengrin était très fort aux échecs, il prit d'abord une tour avec un pion, et puis la Reine. Cela

Digitized by Google

continua si mal qu'avant l'heure de tierce, Ysengrin avait gagné cent livres. Et Renard n'eut plus rien à mettre au jeu. Alors il dit à Ysengrin :

— Ecoutez ! je n'ai plus le sou. Je n'ai plus que ma peau à jouer, et je la jouerais volontiers, si vous vouliez, contre de l'argent.

— Je veux bien, dit Ysengrin.

Ils jouèrent encore une partie et Renard perdit sa peau.

Ysengrin, enchanté, se fit apporter un long clou, en perça Renard et le planta dans l'échiquier. Et puis il s'en alla. Renard se mit à crier, à hurler, tant il souffrait dur martyre.

Madame Fière, la Reine, entendant ces cris, accourut. Elle fut affligée de le voir ainsi cloué et eut beaucoup de peine à le dégager. Elle l'emporta dans sa chambre et le coucha dans son propre lit — mais ce fut en tout bien, tout honneur, car le pauvre Renard était si accablé de douleur qu'il était près de défaillir. Et puis, de rage, son sang tourna, il tomba en pâmoison. Il resta si longtemps pâmé que la Reine le crut mort. Elle s'écria :

— Renard ! veux-tu donc me quitter ?

Et elle poussa un grand soupir. Renard, entendant ce soupir, ouvrit un peu les yeux et dit :

— Dame, pourquoi vous désoler ainsi ? Faites-moi préparer un bain.

Le bain fut bientôt prêt, et l'on y mit Renard.

— Amie, dit-il, je crains de mourir de douleur. J'en ai grand chagrin parce qu'il faudra me séparer de vous et renoncer à votre amour.

Digitized by Google

— J'ai perdu pour toujours ma joie ! gémit la Reine.

On retira Renard du bain, on le recoucha. Il était bien malade. Il demanda à se confesser.

— Il en est temps, fit-il, amenez-moi Bernard l'Archiprêtre, c'est à lui que je veux dire mes péchés.

On alla vite chercher Bernard qui accourut avec tout ce qu'il lui fallait. Il s'assit au pied du lit, sur une chaise.

— Renard, dit-il, si vous vous repentez de vos fautes, vous pouvez faire une bonne fin. Soyez sage, repentez-vous, renoncez aux méchancetés et aux vices dont vous vous êtes souillé pendant si longtemps.

— Sire, dit Renard, en vérité je n'ai pas commis de bien grandes fautes. Quand j'ai aimé dame Hersent ma commère, cela n'a été que pour son plaisir et pour son bien. Quand j'ai aimé Madame Fière, je n'ai fait aucun tort à mon épouse. En vérité je n'ai jamais commis d'autre péché que de sauver la vie au Roi — mais là je sais que j'ai péché gravement, en le sauvant.

— Renard ! Renard ! dit l'Archiprêtre, tu es de petite naissance et tu as péché en aimant la Reine. Si tu veux faire une bonne fin, il faut jurer que tu renonces à cet amour.

— Mais, dit Renard, si je guéris je ne tiendrai pas mon serment. Je veux bien jurer pour avoir l'absolution, mais vous pouvez être sûr que je ne tiendrai pas mon serment si je guéris. Cependant, pour vous obéir, je veux bien jurer.

Alors on apporta les reliques et Renard jura, sur elles, tout ce que voulut l'Archiprêtre.

Quand il eut juré, il se sentit plus mal, se plaignit davan-

Digitized by Google

tage, gémit et perdit connaissance. Madame Fière, avec un certain baume, lui frotta les pattes et le museau. Elle eut beau frotter, Renard ne bougea pas, resta sans connaissance, tout le monde le crut mort.

La Reine fit une très laide grimace, tant elle était affligée.

Le Roi, entendant du bruit, vint voir ce qui se passait.

— Renard ! s'écria-t-il, je t'ai perdu — jamais je ne retrouverai tel baron !

Et il pleura abondamment.

Les Seigneurs de la Cour vinrent le consoler, lui représentant qu'il ne convenait pas à un grand Roi — comme il était — de se désespérer tellement pour la perte d'un simple baron. Mais lui, sans écouter ce qu'ils disaient, continuait à pleurer.

On porta le corps, en grande pompe, dans la salle où se réunissait la Cour.

Le soir, dame Fière fit apporter des cierges, plus de cierges qu'il n'y en avait jamais eu à funérailles de Comte ou même de Roi. Et quand ils furent allumés cela fit la plus belle illumination qu'on pût voir. Grimbert, vêtu de deuil, assis à côté de la bière, dit au Roi :

— Sire, maintenant il faut chanter les vigiles des morts.

— Oui, dit le Roi, venez Bernard, amenez vos acolytes et chantez les vigiles des morts pour Renard que voilà trépassé.

Bernard alla chercher Tybert le chat, Hubert le milan, Epinart le hérisson, Frobert le grillon, Chantecler le coq, Ronneau le mâtin, Ferrant le cheval, Brun l'ours, Bruyant le taureau, Ysengrin le loup, Brichemer le cerf et Beaucent le sanglier.

Digitized by Google

Ils revêtirent les habits sacerdotaux et revinrent dans la salle chanter les vigiles des morts.

Quand les leçons furent chantées et les vigiles terminées, ils allèrent se dévêtir. Et pendant toute la nuit, dans la salle éclatante de lumière, ils menèrent joyeuse vie, jouant à la main chaude, buvant, chantant, plaisantant, se disputant.

Enfin le jour parut, chacun rentra chez soi pour s'habiller.

L'Archiprêtre fit sonner les cloches et l'on porta le corps à l'église. On le déposa devant l'autel de Sainte Copée. Les reliques de la Sainte étaient sous l'autel ; c'était là qu'on célébrait sa fête, le jour anniversaire de sa mort. Elle guérissait épilepsies, maux de dents et autres maladies, elle faisait de nombreux miracles, — mais le plus beau de tous se produisit quand on eut apporté le corps de Renard.

Le cadavre était posé devant l'autel. Tous les barons de l'Empire étaient là, par ordre du Roi, aucun n'aurait osé refuser de venir. Ils étaient assis autour de sa Majesté. Ils avaient revêtu leurs plus riches habits pour lui faire honneur.

Bernard, pâli par les macérations et les jeûnes, fit un sermon :

— Seigneur, dit-il, j'ai lieu de m'étonner grandement. Hier, Renard était vivant — aujourd'hui il est mort ! Chacun devrait être net de péché en cette vie qui finit toujours par la mort. Vous qui voulez commettre méchancetés ou malices, pensez que ni forteresse, ni tours, ni murs, ne vous protègeront contre la mort ! Tous nous mourrons, tous nous devons nous efforcer de bien vivre. Renard qui est trépassé a mené, en son temps, la vie d'un saint apôtre et d'un martyr. Puis-

Digitized by Google

sions-nous faire une aussi bonne fin que lui, et aussi bien nous repentir de nos fautes ! Jamais on n'a pu lui reprocher ni perfidie, ni folie — il a été sans malice, sans orgueil, sans méchanceté — jamais on n'a vu prince aussi vertueux. S'il a volontiers fait l'amour, il ne faut pas le lui reprocher. Il n'y a Roi ni Comte qui n'en fasse autant et cela n'a jamais été défendu. Il a donné son cœur tout entier, en même temps à Hermeline, à Hersent, à Madame Fière. Il est mort, je peux le dire maintenant.

Sire Roi ! faites crier par tout l'empire que ceux qui aiment ne sont pas les plus mauvais. Je leur donne absolution de leur péché, et si je pouvais encore leur donner des rentes, par-dessus le marché, volontiers je les leur donnerais. Comme pénitence je leur imposerais de manger de la viande chaque jour de la semaine. Pour ceux qui ne voudraient pas faire l'amour, hommes, femmes ou bêtes, qu'ils soient liés, pieds, mains, corps et têtes avec des chaînes de fer et jetés aux grands tourments d'Enfer. Et ceux qui le feront seront en joie au paradis ! Amen !

Quand l'Archiprêtre eut fini son sermon, il commença l'office. Il récita le confiteor et dit comme oraison pour Renard :

— Ah ! Renard ! vous avez affronté maint péril, au bois, en forêt, en plaine, pour vous emplir le ventre et apporter aux vôtres coqs, gelines, chapons ou oisons. Maintenant vos prouesses sont réduites à néant ! Votre famille éplorée n'aura plus ce que vous saviez lui procurer, n'aura plus vaillant une pomme, puisque vous n'êtes plus là pour l'aider !

Digitized by Google

Alors Brichemer commença l'épître :

— Renard, vous avez étranglé, un peu chez tout le monde, maintes poules et maintes oies. Maintes fois vous en avez graissé vos moustaches et fait claquer vos mâchoires. Maintes fois cela vous a valu des coups sur le dos ou sur le croupion. Maintes fois vous avez trompé les blancs moines et les avez fait lever — cela leur était dur — tard coucher et matin lever, pour vous épier. Vous leur avez volé mainte volaille, mais nous vous absolvons. Renard ! tu as beaucoup volé, je t'absous ! Je prends tout le péché pour moi, c'est ainsi que j'absous mes amis. Amen !

Ainsi finit l'épître, et Ferrant le cheval commença l'évangile :

— Hari grascia ! évangile sequencia selon le goupil Renard ! Ecoutez-moi ! Monseigneur Bernard l'Archiprêtre et vous grands et petits ! vous Roi ! vous tous barons ! Renard, nous le savons est mort. Le voilà mort ! Dame Hersent, l'épouse d'Ysengrin qu'il a si souvent culbutée, est très chagrinée. Bien souvent aussi il en a fait autant à dame Fière. Mais il s'est repenti et son âme ira au Paradis. Elle y entrera à reculons pour aller là où les ânes iront quand ils quitteront ce monde. Les poules lui feront son lit, mais il n'aura pas le droit d'y toucher et ce sera sa pénitence pour en avoir tant mangé en sa vie.

L'Archiprêtre acheva de chanter sa messe. Quand elle fut finie, le Roi dit à Brun :

— Ami, creusez vite sous ce pin la fosse où nous ensevelirons Renard.

Digitized by Google

Et puis il ajouta :

— Chantecler, prenez l'encensoir et encensez. Brichemer et Belin portez la bière. Ysengrin portera la croix. Chèvre, prenez un tambourin et tambourinez. Ferrant chantera une chanson gaie en s'accompagnant sur sa harpe. Couard, Tybert, Hubert porteront les cierges allumés. Les Souris sonneront les cloches et le Singe fera des grimaces. Pour mettre le corps en terre on ne trouverait pas meilleur que Bernard.

On obéit au Roi. Brun l'ours, avec ses grosses pattes, creusa la fosse. Le corps était enveloppé d'un drap, la tête restait à découvert. Bernard qui avait déjà mis beaucoup de morts en terre, montra à Brichemer comme il fallait prendre celui-là, par les épaules, à Belin comment il fallait le prendre par les pieds. Doucement ils le déposèrent dans la fosse. Et vite l'Archiprêtre l'aspergea d'eau bénite pour que le diable ne pût avoir aucune prise sur lui.

Quand Brun commença à rejeter la terre pour le recouvrir, Renard ouvrit tout à coup les yeux. Il était temps de les ouvrir ! Il était resté très longtemps pâmé, il ne savait plus où il en était ; il se demanda ce qui se passait, il eut peur, il crut qu'il était enchanté ou déjà enterré vif. Mais quand il vit le Roi et les barons, il reprit courage. Il sauta à pieds joints hors de la fosse, attrapa Chantecler qui lâcha son encensoir, et se jeta dans le bois.

Le Roi furieux cria :

— Braves gens ! courez après lui !

Tous se précipitèrent à la poursuite de Renard. Il fuyait à grande allure, s'enfonçant dans la forêt.

Digitized by Google

Chantecler se rappelant qu'autrefois il s'était échappé de la gueule de Renard en le faisant parler, voulut le faire parler encore. Mais Renard se rappelant que c'était en parlant qu'il l'avait laissé jadis échapper, ne voulut rien dire et ne répondit mot.

Renard fuyait et tout à coup il rencontra un vilain qui coupait des branches pour chauffer son four. Le vilain tenait attaché à sa ceinture, par une chaîne de fer, un énorme mâtin maigre et affamé. Voyant venir Renard il lâcha son chien sur lui. Renard se trouva pris entre le chien et les gens du Roi qui accouraient, Tardif en tête tenant l'oriflamme. Sans lâcher son coq, le mâtin le serrant de près, il se lança à travers bois.

« Si je lâche Chantecler, pensait-il, tout en courant, je ne trouverai probablement plus rien aujourd'hui pour mon souper. Mais si ce mâtin m'attrape, je sentirai que ses dents sont pointues. Je tiens plus à ma peau qu'à ce coq. Voilà de l'autre côté Tardif qui arrive avec beaucoup de monde. S'ils me prennent, ils me ramèneront au Roi et je serai en mauvaise passe car il doit être furieux contre moi. »

Il lâcha donc Chantecler et lui dit :

— Par mon chef ! il faut que je te lâche. Quand tu seras à la Cour, dis bien au Roi que je ne t'ai ni blessé, ni maltraité.

— Oui ! oui ! dit Chantecler.

Et il s'envola sur un arbre.

Renard reprit la fuite, mais le chien d'un saut l'atteignit et lui retroussa la peau du dos jusqu'au croupion. Il allait l'étrangler quand arriva Tardif qui voulait le prendre vivant et l'arracha

Digitized by Google

aux dents du mâtin. Il fut garrotté et emmené au milieu de la troupe que Noble avait envoyée à sa poursuite.

Le Roi, en le voyant, jura comme un forcené qu'il le ferait torturer, brûler, écorcher, rouer, tirer à quatre chevaux, écarteler.

— Sire, dit Renard, qu'on me juge. Jamais un homme noble n'est condamné sans jugement. Si quelqu'un m'accuse, laissez-moi me défendre. Ceux qui me mettaient en terre ne me voulaient pas grand bien ! Pour quel crime me faisaient-ils enterrer vif ? M'avait-on pris en flagrant délit de vol ? C'est Chantecler qui a ourdi cette trahison, c'est lui qui a voulu me faire mettre en terre tout vivant. Je le soutiendrai et je le lui ferai avouer, les armes à la main.

— Renard ! Renard ! dit Chantecler, les choses ne se sont pas passées comme vous dites, et vous ne vous en tirerez pas à si bon compte que vous pensez ! Sainte Copée ! Aussi vrai que c'est Renard qui vous a tuée, je n'ai pas fait ce qu'il me reproche.

— Vous mentez, traître ! dit Renard. A force de mensonges vous m'avez fait mettre en terre, et vous l'avouerez avant ce soir !

Chantecler dit au Roi :

— Sire, octroyez-moi la bataille — et faites pendre celui qui s'avouera vaincu — pendre ou écarteler.

— Je l'octroie, dit Noble, et le vaincu sera mis à mort, par pendaison ou autrement.

Alors on les plaça en face l'un de l'autre, on les fit jurer, et le combat commença.

Digitized by Google

Renard attaqua le premier, en sautant sur Chantecler à qui il donna un grand coup de patte.

Chantecler lui lança un vigoureux coup de bec qui lui fit à la joue une profonde estafilade dont le sang se mit à couler abondamment dans ses yeux, sur son museau, jusqu'à terre.

Chantecler lui dit :

— Fou, de t'être attaqué à moi ! Je te montrerai ce que je sais faire. Avoue-toi vaincu, tu vas être pendu !

Renard essuya le sang sur sa face — il en avait plein les yeux — et répliqua :

— Traître ! ce sera toi qui t'avoueras vaincu !

Et d'un furieux coup de patte il lui entama la hanche, si profondément qu'il en sortit un ruisseau de sang. Mais Chantecler, sans perdre courage, lui sauta sur le dos, le frappa des ergots, le pinça du bec, le piqua, le mordit, lui déchira les oreilles, lui lacéra les paupières.

— Ah ! Ah ! sire Renard ! lui disait-il, cela va mal ! Tu ne sortiras pas vivant d'ici. Dame Copée est vengée. Tu auras besoin d'Epinart, le médecin du Roi, pour mettre du plantain dans tes plaies ! Ou plutôt, tu n'auras plus jamais besoin de médecin après la bataille !

Renard, sentant qu'il ne pouvait plus résister, fit le mort. Il se laissa tomber et ne bougea, pour coups de bec que Chantecler lui donnât. Il ferma la bouche et retint sa respiration. Alors Chantecler le prit par la queue et le traîna dans un fossé. Renard savait que tout le monde le haïssait et qu'il n'avait de secours à attendre de personne. Il savait que pour

Digitized by Google

or ni argent il ne pourrait s'en tirer si l'on découvrait qu'il n'était pas mort.

Tous s'empressèrent autour de Chantecler, le félicitèrent puis retournèrent auprès du Roi.

La Corneille et le Corbeau, quand tout le monde fut parti, s'approchèrent du corps de Renard. La Corneille dit :

— Il est mort, nous pouvons être tranquilles.

Et tous deux sautèrent sur lui. Rouart, le corbeau, le premier lui planta son bec dans la chair. Mais Renard, d'un coup de dents, lui arracha une cuisse qu'il emporta, le plus vite qu'il put, à Malpertuis, où il arriva en très mauvais état.

Rouart dit tristement à la Corneille :

— Comment ferai-je, gentille amie, pour retourner à la Cour.

— Je vous porterai dans mes bras, dit la Corneille.

Elle retroussa ses manches, prit Rouart dans ses bras et alla trouver le Roi. Elle lui raconta ce qui venait de se passer et il entra dans une violente colère.

Une fois de plus il fit contre Renard les plus terribles imprécations.

Digitized by Google

# RENARD PEND RONNEAU

Quand Renard fut guéri des blessures que lui avait faites Chantecler, il sortit et se mit en quête de quelque nourriture. Il arriva au bord d'un large et profond fossé. Ce fossé était plein de ronces touffues et l'on n'en voyait pas le fond. Sur ces ronces il y avait merveilleuse abondance de mûres. Renard n'en avait jamais tant vu à la fois.

— Oh ! oh ! fit-il, ce serait un bon logis que ce trou, pour qui aimerait les mûres !

Il fit le tour du fossé pour essayer d'en attraper quelques-unes. Mais il ne put les atteindre. Il n'était pas content, sa langue tremblait de convoitise. Enfin il sauta dans le fossé. Ce n'était pas une bonne idée — il roula jusqu'au fond, sans pouvoir se retenir et il se fit grand mal. Il eut beaucoup de peine à ressortir. Quand il fut sorti, il s'assit au bord du fossé et dit :

« Comment ! je n'aurai pas de ces mûres ! Si ! je resterai jusqu'à la nuit s'il le faut. »

Il se pencha, mais il ne put les atteindre. Il ramassa des pierres et les lança dans le buisson de ronces. Il en lança plus de trente, mais toutes les mûres qu'il abattait tombaient dans le fossé — et il n'avait pas envie d'y redescendre — il avait eu trop de peine à en sortir après s'y être fait tant de mal. Alors il s'en alla, disant :



Digitized by Google

— Je suis fou de rester là ! J'avais oublié que je ne mange pas de mûres ! J'avais oublié que j'ai fait vœu de n'en plus manger jamais !

Mais il était encore de très mauvaise humeur quand il vit, dans la forêt, Ronneau couché au pied d'un arbre. Un vilain l'avait battu, et tant frappé de son bâton qu'il avait failli le tuer. Le pauvre chien ne pouvait plus remuer pied ni patte. Il salua Renard.

— Sire Renard, soyez le bienvenu, je ne peux me lever en votre honneur, tant j'ai été maltraité.

— Ne bougez pas, fit Renard, mais dites-moi, doux ami, qui vous a maltraité ainsi ?

— C'est un vilain qui m'a battu, je ne sais si j'en pourrai réchapper.

Renard comprit, au son de sa voix, que Ronneau était très grièvement blessé et il en fut enchanté, car il n'avait pas oublié tout le mal que Saint Ronneau avait voulu lui faire autrefois.

Il alla chercher la corde d'un puits qu'il connaissait près de là, y fit un nœud coulant, et revint. Il regarda de tous côtés pour s'assurer que personne ne venait, ne vit personne et passa le nœud coulant autour du cou de Ronneau. Puis il jeta la corde par-dessus une branche et tira. Quand il vit le chien en l'air il lui dit :

— Que Dieu vous assiste ! Dites-moi quelque chose ! Vous êtes accroché bien haut ! Comment diable ! Pensez-vous monter au ciel ? Vous êtes fou, vous devriez avoir honte de faire le saint ! Où avez-vous donc si bien servi Dieu que vous veuillez aller tout droit le rejoindre ?

Digitized by Google

Ronneau ne répondit pas, il ne pouvait pas, le nœud le serrait trop fort. Renard le prenait par les pieds et allait le secouer quand il vit venir le Roi et sa suite. Il eut grand peur et prit la fuite au plus vite, sans attendre les écuyers qui chevauchaient en ayant. Le Roi et ses barons venaient ensuite. Quand ils virent Ronneau pendu ils s'arrêtèrent. Le Roi le fit aussitôt dépendre et on le coucha doucement sur l'herbe. Ronneau ouvrit les yeux et dit :

— Merci, mon Dieu ! j'ai failli mourir !

Quand le Roi l'entendit parler, il descendit de cheval, s'assit à côté de lui, lui prit la tête, l'appuya contre sa poitrine et pleura, tant il avait pitié de lui. Il lui demanda :

— Beau doux ami, comment vous trouvez-vous ?

— J'ai beaucoup souffert, dit Ronneau, mais qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas. Comment vous appelez-vous ?

— Ami, dit le Lion, je suis le Roi.

Ronneau leva la tête, le regarda et le reconnut enfin.

— Sire, dit-il, vous êtes trop bon ! Depuis quand êtes-vous là ?

— J'arrive à l'instant, mon doux ami, mais qui vous a mis en cet état ?

— Sire, c'est Renard et je crois que je suis perdu.

Il soupira, gémit, son visage perdit toute couleur.

— Seigneurs, dit le Roi, quelle perte pour nous ! Ah ! si je tenais ce Renard !

— Ne pensez pas à lui maintenant, dirent les barons, faites plutôt faire une litière pour ramener Ronneau.

Digitized by Google

On fit une litière, on y étendit le chien sur une couche d'herbe.

— Ronneau, dit le Roi, cela me fend le cœur de vous voir aussi malade !

Il recommanda à ses gens de veiller à ce que le blessé fût bien installé. On chargea la litière sur les chevaux et on s'en alla par le fond de la vallée, tout doucement, sans se presser, à la nuit tombante. Et l'on suivit si exactement les instructions du Roi que Ronneau ne souffrit pas, mais au contraire se trouva très bien.

Enfin on arriva à la maison du Roi, on mit pied à terre devant la porte. Brichemer et Brun montèrent Ronneau dans la grande salle. Il était pâle, il n'avait plus de couleurs. Le Roi manda ses médecins. Il les pria de s'occuper de Ronneau et d'en prendre aussi grand soin que s'il se fût agi de lui-même. D'autres médecins vinrent de Nîmes, de Montpellier, de plus loin encore ; ils mirent toute leur science à soigner Ronneau, ils pansèrent ses plaies, et avant la fin du mois il était guéri. Le Roi qui l'aimait beaucoup fut très content, les barons manifestèrent une grande joie.

Le Roi, pour témoigner sa satisfaction, branlait la tête.

Digitized by Google

# RENARD MIRE

Le Roi Noble était malade.

De la colère qu'il avait au cœur pour tous les méfaits de Renard, il avait eu le sang tourné. Il s'était mis au lit, avait eu un grand frisson et puis était tombé en fièvre quartaine. Il était très malade et avait failli mourir. Cela l'avait pris à la Saint-Jean, cela durait depuis une demi-année bientôt.

Il avait envoyé chercher tous les médecins de la terre. Ils n'étaient pas tous venus, mais cependant il en était tant venu que le compte en était perdu.

Il avait demandé aussi aux nobles hommes de venir le voir — des Rois même étaient venus — personne n'avait pu le guérir.

Alors Grimbert le blaireau pensa que son cousin Renard était très savant. Il aurait été très content de le réconcilier avec le Roi, et un beau jour il se mit en route pour Malpertuis. Avant que none fut sonnée, il arriva.

Renard, du haut du mur, le vit venir ; il fit aussitôt enlever la barre de la porte, et l'accueillit joyeusement.

— J'avais grand désir, dit Grimbert, de vous parler. Le Roi Noble est malade. Cela le tient dans tout le corps. Il est si abattu qu'il passe ses journées à soupirer et à geindre. Il sent qu'il est en grand danger de mort. Vous savez qu'il est très

Digitized by Google

irrité contre vous, mais si vous pouviez le guérir, vous regagneriez sa faveur. C'est pour vous dire cela que je suis venu, sans en parler à personne. Personne n'en sait rien, personne ne m'a vu, et je retourne vite à la Cour pour que personne ne s'aperçoive de mon absence.

Le lendemain, Renard rassembla les siens, leur recommanda de bien garder le château, de ne laisser entrer qui que ce fût, sous quelque prétexte que ce fût, de veiller jour et nuit pour éviter toute surprise, et puis il partit. On ferma la porte derrière lui.

Il s'en alla, chevauchant à travers la lande, priant Dieu instamment de lui faire trouver le remède qu'il fallait pour guérir le Roi. A la nuit tombante, très fatigué, il se coucha dans un pré et dormit jusqu'à l'aube.

Au jour levant il repartit, faisant encore maintes dévotes oraisons, et bientôt il entra dans un jardin qu'il connaissait, où il savait trouver des herbes puissantes, de ces herbes précieuses qui guérissent toutes les maladies. Il arracha bonne quantité de ces herbes, les lava à une fontaine qui coulait dans le jardin, les écrasa un peu entre deux tuiles et les mit dans un petit baril qu'il avait apporté. Il s'en alla, le barillet attaché à l'arçon de sa selle. Traversant la lande, il rentra dans sa chère forêt. Là, sous un pin, dormant, il trouva un pèlerin. Ce pèlerin avait une riche aumônière attachée à sa ceinture. Renard, doucement, la lui enleva. Il lui enleva aussi son manteau, s'en affubla, suspendit l'aumônière à sa ceinture et repartit à grande allure vers le palais du Roi. Il mit pied à terre devant le perron.

A la nouvelle de l'arrivée de Renard, tout le monde accou-

Digitized by Google

rut pour se moquer de lui. Quelques-uns lui jetèrent de la boue, mais il leur fit la grimace en passant, et monta dans la salle.

Le Roi était pâle, car il avait grand mal de tête. Il fut très irrité quand il vit entrer Renard, et devint plus pâle encore. Renard le salua courtoisement :

— Que Dieu garde le meilleur Roi du monde ! Sire, j'arrive de Rome, de Salerne et d'outre-mer, où je suis allé chercher remède à votre maladie.

Le Roi, sans l'écouter davantage, s'écria :

— Renard, quelles sornettes nous racontes-tu ? Sois le mal venu, fils de ribaude ! Par mon chef ! te voilà pris ! Comment as-tu osé paraître devant moi ? Je te tiens et je ferai justice de toi !

— Sire, répliqua Renard, est-ce ainsi que vous me récompensez d'avoir été chercher le remède qui doit vous guérir ? Par Dieu, j'ai eu bien du mal à l'avoir ! Sire, écoutez-moi et retenez votre colère ! J'ai pris beaucoup de peine pour vous, j'ai beaucoup voyagé, j'ai parcouru la Maurienne, la Lombardie, la Toscane, sans jamais coucher plus d'une nuit au même endroit. Il n'y a médecin outre-mer ni ailleurs que je n'aie consulté pour vous. A Salerne enfin j'en ai trouvé un qui m'a donné le remède dont vous obtiendrez guérison.

— Dis-tu vrai ? s'écria le Roi.

— Oui, Sire ! Voici le remède. Par le Pape, je vous rendrai sain comme une pomme si vous suivez mes conseils.

— Vraiment, dit Noble, tu me guériras ?

— Oui, Sire, et je vous aurai vite remis sur pied.

Digitized by Google

Disant cela, il posa à terre le barillet dans lequel étaient les herbes qu'il avait cueillies quelques instants auparavant.

Mais voilà que Ronneau le mâtin s'écria :

— Sire, écoutez-moi ! croyez-vous vraiment que ce farceur soit allé à Montpellier ou à Salerne ? Il dit qu'il est devenu médecin ! Il mériterait d'être pendu, il n'a pas quitté le pays !

— Sire, reprit Renard, ce chien est fou, il radote ou il a trop bu. Il y a trois mois, je vous le jure, que j'ai quitté le pays, et je suis rentré hier.

Alors Tybert le chat se leva. Il était ennemi de Renard, mais il détestait encore plus Ronneau. Il s'écria :

— Méchant chien de basse-cour ! qui t'a permis de traiter de félon un haut et noble baron comme Renard ? Il y a un mois, je passais devant son château, j'ai rencontré dame Hermeline et je lui ai demandé des nouvelles de son mari. Elle m'a dit qu'il était parti pour Salerne, emportant plus de cent livres d'or afin de payer les remèdes qui devaient rendre au Roi la santé.

— Sire, ajouta Renard, il dit vrai, et vous savez qu'il me hait à mort. S'il avait quelque chose à dire contre moi, certes il ne le cacherait pas. Mais il est sage et véridique, on doit le croire sur parole.

— C'est juste, dit le Roi. Tybert, ne parlons plus de cela, et toi Renard, soigne-moi vite ! Ce que tu ordonneras sera fait. Et qu'on dise ce qu'on voudra, je me mets entièrement entre tes mains. Voilà ce que je ressens : J'ai un tel mal aux yeux que je n'y vois goutte. J'ai un si grand mal de tête qu'il semble qu'on me la fende. J'ai la bouche si amère que rien n'a

Digitized by Google

plus de saveur. J'ai grand mal par tout le corps, et si grand mal dans la poitrine que j'ai peine à tirer mon vent. Et je ne peux pas dire la moitié des douleurs qui me tourmentent.

Renard répliqua :

— Vous serez guéri avant trois jours. Donnez-moi de votre urine, j'y verrai quel est votre mal.

On apporta un urinal. Noble s'assit et le remplit copieusement.

Renard dit :

— L'urine est bien sortie.

Il prit l'urinal, le leva vers le soleil, le regarda, le tourna, le retourna.

— Sire, je vois que vous avez une fièvre aiguë, j'ai le remède pour la guérir.

Il lui prit le bras, lui tâta le pouls, lui mit la main le long des côtes, sur la poitrine, sur les flancs.

— Sire, dit-il, il s'en faut de peu que je ne sois venu trop tard ! Voulez-vous guérir ?

— Je ne désire rien autant. Je donnerais la moitié de mon royaume pour être guéri.

— Vous êtes tombé en bonnes mains. Faites fermer les portes, que personne ne sorte, et qu'on me donne ce que je demanderai. Avant la fin de la semaine votre tête sera guérie, le mal que vous avez par tout le corps aura disparu et la fièvre quartaine qui vous donne mauvaise haleine sera partie.

— Vous aurez, dit le Roi, tout ce dont vous aurez besoin.

— Sire, pour vous remettre en santé, il faut que j'aie d'abord la peau du Loup.

Digitized by Google

Oyant cela, Ysengrin épouvanté adressa ferverte prière à Dieu. Il aurait voulu être ailleurs, mais les portes étaient fermées. Noble le regarda et lui dit :

— Mon doux ami, vous pouvez m'être utile, vous pouvez me guérir !

— Oh ! dit Renard, il peut bien vous prêter sa peau, elle aura tôt repoussé — voilà le printemps — il n'aura pas froid à sa chair nue.

— Sire ! dit Ysengrin, ne faites pas cela ! Par Dieu, ne faites pas cela !

Le Roi, à ces mots, entra en grande colère et s'écria :

— Par mon chef ! sire Loup, vous ne m'aimez guère ! Qu'on le saisisse et qu'on lui ôte cette peau pour laquelle il fait tant de difficultés !

On le saisit de tous côtés, par les pieds, par les bras, on l'écorcha ; et le malheureux s'enfuit, sans peau.

Renard dit ensuite :

— Sire, j'ai vu dans votre urine comment il fallait préparer notre remède. Il nous faut maintenant de la corne de cerf avec le maître nerf. Vous aurez besoin aussi d'une bonne courroie de cuir de cerf. Quand vous l'aurez autour des reins, il n'y aura fièvre ni goutte qui puisse vous faire souffrir.

— Cela pourrait bien être, dit le Roi.

Le cerf, épouvanté, fut renversé ; on lui coupa une large bande de peau, on lui brisa les deux cornes et on le chassa de la salle.

— A toi Tybert ! dit Renard, tu me laisseras aussi du tien ! On t'enlèvera ta peau pour que Messire Noble y pose ses pieds.

Digitized by Google

Tybert commença à gronder — mais il n'y avait pas à discuter. Il vit un trou dans le haut de la porte, l'atteignit d'un bond et s'enfuit, sans demander au Roi son congé.

— Maudit soit qui t'engendra, dit Renard, te voilà parti ! mais si je te rattrape jamais !

Renard regarda tout autour de lui. Les barons étaient tristes et silencieux. Chacun avait peur pour soi-même. Il appela Ronneau.

— Fils de ribaude ! Lépreux ! allume vite ici du feu, prends la peau du loup, lave-la, essuye-la, sèche-la. Grimbert, mets-toi ici, à genoux, toi aussi Belin ! Maintenant qu'on apporte le Roi !

On apporta le Roi.

— Sire, dit le Renard, je vous guérirai, mais je vous ferai un peu souffrir.

— Que Dieu m'assiste ! dit le Roi.

Renard le fit coucher et lui introduisit dans le nez une pincée d'une certaine herbe. L'herbe était si forte que Noble se mit aussitôt à enfler et à s'agiter. Il enflait de plus en plus, il souffrait beaucoup, il éternuait, il suait abondamment, il enflait toujours.

— Je vais éclater ! dit-il.

— Non, dit Renard, n'ayez pas peur, vous êtes guéri !

En effet le Roi éternua violemment, sans arrêt et peu à peu se dégonfla.

Renard alors le fit étendre près du feu, enveloppé dans la peau du loup et lui donna une autre herbe à avaler. A peine

Digitized by Google

le Roi l'eut-il mise sur le bout de sa langue, qu'il ne sentit plus aucun mal nulle part. Il se leva guéri.

— Renard, s'écria-t-il joyeusement, je suis guéri. Je te dis cinq cents mercis ! Qui voudra te nuire maintenant aura affaire à moi. Tu seras mon conseiller, mon ami. Je suis guéri ! Je ne sens plus aucun mal ! Je te donnerai tout ce que tu désireras.

Renard répondit :

— Grâces soient rendues à Dieu qui s'est servi de moi pour vous guérir ! Maintenant, Sire, avec votre permission, je voudrais aller voir ma femme et mes enfants que je n'ai pas vus depuis trois mois. Mais Ysengrin et Brichemer me haïssent — je ne leur ai cependant rien fait qui ne fût pour vous être utile — ils ont peut-être assemblé déjà leurs amis, et s'ils me prennent ils me tueront. Je demande à Votre Majesté de me donner une escorte pour rentrer chez moi.

— Volontiers, dit le Roi.

Le Roi fit monter à cheval cent chevaliers bien armés, bien vêtus de fer, qui accompagnèrent Renard jusqu'à Malpertuis et s'en revinrent.

Digitized by Google

# RENARD EMPEREUR

A quelque temps de là, les païens, sous la conduite de Chameau, envahirent traîtreusement les Etats de Noble. La nouvelle n'en parvint au Roi que lorsqu'ils avaient déjà pris deux de ses châteaux les plus forts.

Le Roi assembla ses barons et leur dit :

— Seigneurs, je vous ai mandés parce que j'ai besoin de votre aide. Les païens sont entrés sur mes terres et ont pris déjà deux de mes châteaux. Sous le commandement de Chameau, ils ont réuni une immense armée de Scorpions, d'Oliphants, de Tigres, d'Eléphants, de Buffles, de Dromadaires, de Guivres, de Serpents, de Lézards et de Couleuvres. Mais nous, Chrétiens, sommes nombreux aussi et vaillants — je ne crois pas que tous ces mécréants puissent tenir devant nous.

— Sire, dit Belin le mouton, avec votre permission, vos barons vont tenir conseil.

Renard que le Roi, par grande faveur, avait fait asseoir à côté de lui, se leva et dit :

— Sire Belin, il n'est pas besoin de conseil, il n'y a qu'à réunir l'armée et à partir au plus tôt.

— Renard a raison, dit le Roi, mais avant que nous partions, il faut remplacer Tardif le gonfalonnier, que l'on a

Digitized by Google

trouvé mort, assassiné dans la forêt. — Or c'était Renard qui l'avait assassiné, mais personne n'en savait rien. — Que Dieu confonde et damne ses meurtriers ! Et puisqu'on ne peut ressusciter les morts, il faut choisir un autre gonfalonnier. Qui choisirons-nous ?

A ce moment entrèrent les trois fils de Renard, menant grand deuil. Ils saluèrent très courtoisement le Roi, puis restèrent immobiles devant lui, et l'aîné Percehaie dit :

— Sire, il nous est advenu malheur, et avec votre permission je le dirai à notre père.

— Dites, fit le Roi.

— Notre mère est morte.

— Morte ! fit Renard.

— Oui, sire ! d'une fièvre qui l'a emportée hier.

— Dieu ait son âme ! dit le Roi.

Il les embrassa et les fit asseoir tous trois, près de lui, à côté de leur père. Renard sentait son cœur se fendre de la grande douleur qu'il avait.

— Ah ! gémit-il, Hermeline ! que deviendrai-je si tu es morte ?

— Dieu ait son âme ! répéta le Roi.

Et puis il ajouta :

— Renard, j'ai grand chagrin de la mort d'Hermeline, mais elle est en Paradis, et nous, nous devons nous défendre contre les païens qui nous attaquent. Seigneurs ! qui choisirons-nous comme gonfalonnier ?

— Sire, dit Grimbert, le meilleur que je voie à choisir

Digitized by Google

parmi nous, c'est Renard. Il est hardi et courageux, il a beaucoup de parents et de vassaux.

— C'est vrai, dit le Roi. Qu'il soit donc gonfalonnier !

Renard baisa les pieds du Roi et dit :

— Sire, mes enfants sont grands et forts, je vous demande de les armer chevaliers dès demain, afin qu'ils puissent vous servir en cette guerre.

— Je le veux bien, dit le Roi, demain ils seront chevaliers.

Ils quittèrent la cour et firent la veillée d'armes dans l'église. Le lendemain le Roi leur donna l'accolade et, de sa propre main, leur ceignit l'épée.

Quand ils furent chevaliers, le Roi appela Renard.

— Renard, lui dit-il, nous allons partir contre les païens, mais je vous prie de rester ici avec Rovel et Malebranche vos deux plus jeunes fils, pour garder ma terre. Percehaie, votre fils aîné, viendra avec moi et portera le gonfanon de soie blanche. Je laisserai ici plusieurs barons qui vous jureront fidélité. Vous garderez la Reine — je la confie à Dieu et à vous. Venez Tybert ! Venez Grimbert ! avec tous vos hommes, vous resterez ici avec Renard, jurez-lui fidélité.

Ils jurèrent sur la croix de Bernard l'Archiprêtre.

Le Roi fit boucler ses malles, charger d'or plusieurs charrettes, plier les tentes, et un beau matin, à l'aube, l'armée se mit en route. C'était une belle armée de plus de cent mille hommes. Ils chevauchaient à travers la campagne. Percehaie portait l'étendard qui ondulait dans le vent, il avait le cœur triste d'avoir quitté son père Renard.

Cependant Renard était resté avec la Reine qui l'aimait

Digitized by Google

depuis longtemps d'amour extrême. Tendrement elle le baisait, le rebaisait. Il se laissait faire, il était aise de recevoir tant de baisers. Et tandis que le Roi s'en allait avec les siens, sous le vent, sous le gel, sous la pluie, eux menaient joyeuse vie et s'aimaient.

L'armée, après une rude chevauchée, arriva près des païens qui assiégeaient un château. Le roi ordonna de prendre les dispositions de combat, et l'on rangea l'armée en dix batailles :

Percehaie portait le gonfanon qui flottait au vent. Couard le lièvre commandait la première bataille. Belin le mouton commandait la seconde. Tiercelin le corbeau la troisième. Brun l'ours la quatrième. Chantecler la cinquième. Epinart le hérisson la sixième. Beaucent le sanglier la septième. Ronneau le mâtin la huitième. Frobert le grillon la neuvième. Et le Roi la dixième.

Monseigneur Bernard l'Archiprêtre avait fait confesser tout le monde. Devant le front de l'armée il s'écria :

— Seigneurs ! Soyez sans crainte ! Ces maudits païens ne pourront pas vous résister. Chevauchez hardiment ! et avant qu'ils aient eu le temps de s'armer, nous les aurons taillés en pièces et massacrés.

— Par Dieu ! dit le Roi, voilà qui est parler ! Vous êtes un bon Archiprêtre, Bernard ! Si Dieu me donne de sortir sauf de cette aventure, je vous nommerai évêque.

— Sire, dit Bernard, je vous remercie.

Et l'armée se mit en mouvement.

Couard le premier tomba sur les ennemis qui ne s'y attendaient pas. Beaucoup n'eurent pas le temps de s'armer et

Digitized by Google

furent pris. Mais les autres crièrent : « Aux armes ! » s'armèrent rapidement, et Couard était en mauvaise posture quand Tiercelin arriva.

Il y eut une terrible mêlée. Tiercelin coupa la tête à un Scorpion. Chameau furieux courut sus à Tiercelin et le renversa d'un coup de lance. Belin, renversant deux Sarrazins, vint à la rescousse. Il fit encore sauter la cervelle d'un autre, et de trois autres encore, mais il allait succomber sous le nombre quand Brun, à toute bride, se précipita, à la tête de cent barons qui tuaient, frappaient, massacraient à qui mieux mieux.

Tout à coup l'on vit déboucher d'un vallon plus de dix mille Scorpions — de l'autre côté s'avançait Chantecler avec ses barons. Et ce furent grands cris, grandes huées, grande mêlée, où beaucoup furent renversés, abattus, navrés ou tués. Chantecler fit belles prouesses, et c'était merveille de voir, dans corps si petit, tant de hardiesse, tant de vivacité et de promptitude. C'était bien le meilleur homme de l'armée ! Furieusement il se lança dans la mêlée et attaqua le Buffle qui avait tué déjà plus de sept chrétiens. Le Buffle le reçut rudement, d'un coup transperça son écu, mais n'entama pas le haubert. Chantecler lui enfonça sa lame dans le corps ; la pointe sortit de l'autre côté, et le Buffle tomba mort. Voyant tomber le Buffle, plus de cinq cents païens se ruèrent sur Chantecler. Il tira son épée, mais il eut beau faire grand massacre autour de lui, enfin il fut tué. Epinart, Beaucent et Ronneau arrivèrent trop tard pour le secourir.

Epinart, au plus fort de la mêlée, attaqua le Dromadaire. Il



Digitized by Google

lui coupa la tête d'un coup d'épée et puis tua encore beaucoup de païens. Mais accablé sous le nombre, il périt à son tour.

Les païens avaient l'avantage, les chrétiens allaient être déconfits quand arriva Frobert avec ses grillons qui tuèrent en quelques instants plus de vingt mille ennemis.

Et voilà qu'avança le bataillon du Roi conduit par Percehaie. Chameau cria :

— Seigneurs ! nous ne pouvons plus tenir ! Sauve qui peut !

Les païens tournèrent le dos, et serrés de près par les nôtres arrivèrent au bord de la mer où ils trouvèrent leurs navires. Ils sautèrent dedans et mirent à la voile. Chameau ne put arriver jusque-là ; Frobert l'atteignit, le prit et le ramena au Roi.

— Sire, dit-il, les ennemis sont vaincus, je vous amène leur chef. Chameau se jeta aux pieds du Roi et dit :

— Sire, je vous demande grâce, je suis votre prisonnier, vous ferez de moi selon votre bon plaisir, pardonnez-moi pour cette fois !

— Non, dit le Roi, tu seras mis à mort, brûlé et torturé comme un traître !

Et se retournant vers les barons :

— Comment punirai-je ce félon ?

— Moi, dit Frobert, je le ferais écorcher vif.

Les autres barons furent du même avis. On l'étendit à terre et on l'écorcha, en commençant par la queue.

Le Roi était très content d'avoir vaincu ses ennemis, mais il était, en même temps, très triste d'avoir perdu tant de ses

Digitized by Google

gens. Il fit enterrer les morts, sauf Epinart et Chantecler qu'il ne voulut pas laisser là. Il les fit mettre tous deux en bière pour les ramener, et l'armée prit le chemin du retour.

Pendant ce temps, Renard faisait des siennes.

Il résolut, dès que Noble fut parti, de se faire nommer Roi à sa place.

Il écrivit une lettre, appela un serviteur et lui dit :

— Ami, jure-moi que tu ne parleras jamais de ce que je vais t'ordonner.

Le serviteur jura d'obéir et de ne jamais rien dire.

— Ami, ajouta Renard, demain tu iras trouver les barons à la Cour, tu leur diras que le Roi a été tué et, sous leurs yeux, tu me donneras cette lettre.

— Sire, je ferai selon votre plaisir.

Le lendemain, avant le jour, le serviteur sortit du château et fit longtemps galoper son cheval, à toute bride à travers la campagne, jusqu'à ce qu'il fût couvert de sueur. Alors il revint, en lui enfonçant ses éperons dans le ventre. Il entra dans la Cour du palais, descendit de cheval et pénétra dans la salle où les barons étaient réunis. Il salua d'abord Renard, puis la Reine, et dit :

— Dame Reine ! le Roi a été occis dans la bataille, et les barons vous envoient cette lettre.

— Occis ! dit Renard ! tais-toi ! maudit traître ! A Dieu ne plaise que nous ayons perdu notre noble Roi.

Et il lui cassa la tête d'un coup de bâton si bien appliqué

Digitized by Google

que la cervelle s'épandit. Ainsi le serviteur ne pouvait plus dévoiler la traîtrise de Renard.

Renard donna la lettre à Tybert et lui commanda de la lire. Tybert hérissa sa moustache, lut la lettre d'un bout à l'autre et dit :

— Le Roi est mort ! Avant de mourir il a ordonné que Dame Fière notre Reine épousât Renard, et que Renard fût Seigneur et Roi de tous ses Etats.

La Reine répondit simplement :

— Je n'ai qu'à obéir. Le royaume est à moi. Mais je ne sais si Renard acceptera.

— Dame, dit Renard, je ferai ce que vous ordonnerez.

— C'est bien ! dit la Reine.

Les barons étaient tristes et joyeux. Tristes d'avoir perdu leur si bon roi Noble. Joyeux d'avoir Renard pour Seigneur. Et la joie l'emportant, il y eut, dès ce soir-là, grande liesse au palais, et chants, et danses, et musiques. Personne ne dormit jusqu'au matin.

Le lendemain Renard épousa la Reine et les barons lui jurèrent fidélité. Il avait très grand air, il avait vraiment l'air d'un Roi sous sa belle couronne d'or !

Et puis il y eut de grandes réjouissances : danses, jeux et festins où chacun put manger et boire tant qu'il lui plut.

Le jour suivant, Renard fit ouvrir le Trésor, distribua largement à tous l'or et l'argent, mais en fit porter la plus grande part à Malpertuis où il entassa aussi beaucoup d'armes, et des vivres pour sept ans.

La Reine l'aimait et le chérissait, il était son légitime

Digitized by Google

Seigneur. Et il faut bien dire qu'elle l'aimait beaucoup plus qu'elle n'avait jamais aimé le Roi.

Cependant le Roi revenait à grandes chevauchées, rapportant les cadavres de Chantecler et d'Epinart. Il envoya l'Ecureuil pour annoncer son retour. L'Ecureuil arrivé devant le château, trouva le pont levé. Renard, du haut des murs, le vit venir.

— Ami, lui cria-t-il, d'où venez-vous ? et que voulez-vous ?

— Je viens de l'armée du Roi. Il a vaincu tous ses ennemis, mais il est très affligé de la mort d'Epinart et de Chantecler dont il ramène les cadavres.

Renard répondit :

— Il peut venir quand il voudra, mais il n'entrera pas ici. Allez lui dire que le Roi, c'est moi maintenant !

— Voyons Renard ! dit l'Ecureuil, parlez-vous sérieusement ? ou plaisantez-vous ?

— De sa vie, dit Renard, il ne remettra les pieds ici.

L'Ecureuil, sans vouloir en entendre davantage, retourna vers le Roi qui n'était plus très loin, et lui raconta ce qui venait de se passer. Le Roi noircit de fureur et dit à ses barons :

— Seigneurs ! vous avez entendu ! Renard m'a trahi ! Il m'a volé mon royaume ! Et il se fait appeler Roi !

— Sire, dit l'Ours, il faut l'attaquer dès demain, dresser les machines et donner l'assaut. Quand qu'il sera pris nous le pendrons.

Digitized by Google

— C'est cela, dit le Roi, marchons !

Ils se mirent en route et arrivèrent devant le château. Ils montèrent les tentes et puis dressèrent les machines : pierrières, mangonaux, câbles et trébuchets.

— Par tous les diables ! dit Renard, pensent-ils donc me prendre ici ? Je sortirai pour me défendre.

Avec ses deux fils et son cousin Grimbert, il se mit à la tête de l'armée, fit baisser le pont et sortit. Percehaie, dès qu'il les vit, se joignit à eux avec tous les siens.

Le Roi fut surpris avant d'avoir eu le temps de s'armer, il prit son écu, son épée et appela à l'aide. Brun, Bruyant, Bernard et Beaucent accoururent.

Brun fut arrêté par Percehaie. Bernard l'Archiprêtre vola à son secours. Mais Rovel et Malebranche vinrent à la rescousse et firent Brun prisonnier. Renard, de son côté, combattait rudement Bruyant qui bientôt se rendit à lui. Et ils rentrèrent dans le château avec leurs prisonniers.

La Reine vint au-devant d'eux et Renard lui dit :

— Dame de mon cœur, nous vous amenons Brun l'ours et Bruyant le taureau. Nous ne les mettrons pas à rançon, nous les garderons pour les échanger, au besoin, contre un des nôtres qui serait pris.

Ce fut encore grande liesse dans le palais, et tous s'étonnaient que Noble ne fût pas parti après avoir fait telle perte.

Le lendemain, Renard, en prenant congé de la Reine, lui dit :

— J'espère que Noble, ce soir, sera notre prisonnier.

— Dieu le veuille ! répondit la Reine.

Digitized by Google

Tendrement il l'embrassa. Puis il fit ouvrir la porte, baisser le pont, et, à la tête des siens, chargea l'armée du Roi.

Ce fut un beau choc où mainte lance fut brisée, maint chevalier désarçonné. Dans la furieuse mêlée, des deux côtés périrent beaucoup de nobles hommes très vaillants. Rovel tua beaucoup d'ennemis tant qu'il eut sa lance ou son épée au poing. Mais lance, puis épée se brisèrent et il fut pris par le Roi lui-même.

Bien tristement Renard rentra dans le château. La Reine pour le réconforter lui dit :

— Mon doux sire, mandez au Roi que, s'il ne vous rend votre fils Rovel, vous ferez pendre Bruyant et Brun.

Renard monta sur le mur et cria :

— Noble ! tu tiens mon fils, et moi je tiens Brun et Bruyant. Si tu ne me rends mon fils, je pendrai Brun et Bruyant, là-haut, sur ma tour.

Noble répondit :

— Tu ne verras plus ton fils. Fais ce que tu voudras, il paiera pour toi !

Renard, à moitié fou, fit monter les prisonniers sur la tour, leur fit bander les yeux, mettre la corde au cou, et leur dit :

— Votre dernière heure est venue. Priez Noble votre Seigneur de me rendre mon fils, ou vous allez être tous deux pendus.

Bruyant, de sa plus forte voix, cria à Noble :

— Sire ! nous sommes morts si vous n'avez pitié de nous !

Noble entendit. Il vit ses deux barons, les yeux bandés, la corde au cou. Il s'écria :

Digitized by Google

— Dieu tout-puissant ! on va les pendre si nous ne rendons Rovel !

— Rendons-le donc ! dit Beaucent.

Et l'échange fut fait selon les formes.

Rovel était couvert de plaies dont il souffrait beaucoup. On le désarma, et les médecins le soignèrent si bien qu'il fut guéri et put reprendre les armes la semaine suivante.

Alors Renard fit une nouvelle sortie. Cette fois il ne trouva pas l'ennemi désarmé, mais prêt et équipé. Quand le Roi le vit sortir, il vint au-devant de lui, en ordre de bataille, à grand bruit de tambours et de trompettes.

Le combat fut dur et acharné. Beaucoup de nobles barons périrent encore, tous firent de grandes prouesses. Malebranche fut tué, et Renard dut encore rentrer dans le château.

— Malheur sur moi ! dit-il en retrouvant la Reine. Dame, je paie cher vos amours ! mais il en cuira à Noble !

Noble avait fait dresser sa tente près des murs. Quand la nuit fut venue, Renard appela ses deux fils et Grimbert.

— Tous dorment, leur dit-il, dans l'armée ennemie, armons-nous, sortons, essayons d'arriver jusqu'au Roi et tuons-le.

Ils sortirent, tuèrent quatre sentinelles sans qu'on les entendît, et arrivèrent à la tente du Roi. Dans l'obscurité, pensant couper les cordes qui tenaient fermée la porte, ils coupèrent celles qui tenaient droite la tente. La tente tomba, le Roi s'éveilla, et empêtré dans la toile, se mit à rugir de si terrible manière que l'armée entière fut debout en un instant. Les quatre barons eurent grand'peine à se frayer passage jusqu'au pont-levis. Et quand ils y allaient arriver, les gens du

Digitized by Google

Roi, d'un tel effort se jetèrent sur eux que Renard fut renversé et pris. Les trois autres purent rentrer et lever le pont.

On amena Renard devant le Roi qui s'écria :

— Ah ! puant roux ! tu as fait grand massacre de mes gens ! tu le paieras cher ! tu vas être pendu !

— Gentil Roi Noble, répliqua Renard, pardonnez-moi pour cette fois, et je serai payé du service que je vous ai rendu en guérissant votre fièvre. N'oubliez pas que je suis allé pour vous, plus de sept fois à Palerme, en Roumanie, à Salerne, outremer en pays Sarrazin, je ne sais où encore, pour trouver un remède à votre maladie. Pardonnez-moi en considération de cela. Dieu et Notre-Dame vous en récompenseront.

Le Roi réfléchit longuement. Il dit enfin :

— Seigneurs barons, écoutez ! Voilà Renard qui a mérité cent fois la corde. Il me rappelle qu'il m'a guéri et sauvé de la mort. Pour tout l'or du monde je ne lui ferais pas de mal. Je lui pardonne.

Ainsi fut faite la paix.

Le Roi fit sonner la retraite, plier tentes et bagages, et il entra dans son château.

La Reine vint au-devant de lui et le reçut, comme elle devait recevoir son Seigneur, avec une mine très joyeuse.

Le Roi lui ouvrit ses bras, la baisa et fit comme si de rien n'avait été, comme s'il ne savait pas que Renard l'avait traîtreusement épousée. Et jamais il n'en dit un mot.

Depuis lors, Noble et Renard furent unis par une amitié que rien ne vint plus troubler.

Digitized by Google

## LA MORT DE RENARD

Pendant longtemps Renard resta auprès du Roi, et puis il rentra à Malpertuis, et l'on n'entendit plus parler de lui.

Peu à peu, du regret qu'il avait de ne plus le voir, le Roi chut dans une grande mélancolie. Rien ne pouvait le tirer de sa tristesse, et il était inquiet parce que personne ne rencontrait jamais Renard en forêt, ni en plaine, ni en montagne.

Un jour enfin il appela Grimbert, et lui dit :

— Ami Grimbert, allez à Malpertuis, dites à Renard que je suis triste de son absence, qu'un grand chagrin m'en est venu, dont je crains de tomber malade s'il ne revient bientôt à la Cour. Hubert le milan vous accompagnera. Allez vite et revenez avec Renard.

— Sire, dit Grimbert, à votre volonté !

Ils partirent.

Arrivés à la porte de Malpertuis, ils crièrent :

— Ouvrez aux messagers du Roi !

Le portier, un vieux goupil à grande queue velue, toute tordue, leur demanda, du haut de la barbacane :

— Qui êtes-vous ?

— Nous sommes des messagers de Monseigneur Noble le Roi, et nous voulons parler à Renard.

Le portier descendit vite ouvrir.

Digitized by Google

Grimbert dit au milan :

— Entrez, sire Hubert, baissez-vous, la porte n'est pas haute.

— Je n'entre pas là-dedans, dit Hubert, c'est trop étroit pour moi. J'aime le large. Je vous attends dehors.

Grimbert entra seul et entendit la voix de Renard qui lui demandait pourquoi il était venu. Il répondit :

— Mon beau cousin, le Roi vous prie de revenir à la Cour, il est triste de ne plus vous voir, et la Reine tombe en langueur.

La voix de Renard dit :

— Cousin, je n'irai plus à la Cour. Je suis mort. Dites au Roi et à la Reine que je suis mort — mort et enterré. En sortant d'ici vous verrez ma tombe. Il y a dessus une croix et une aubépine. Vous verrez, mon nom est écrit, le nom d'un vilain qui s'appelait Renard ! La tombe est toute fraîche, c'est là que je repose. Mon fils Rovel vous conduira.

La voix se tut, et Grimbert sortit.

Il retrouva Hubert à la porte. Rovel les conduisit tous deux à la tombe.

— Renard est là, leur dit-il, sous cette pierre. Lisez ce qui est écrit : « Ci-gît Renard. » Et priez Dieu qu'il ait pitié de son âme.

Rovel rentra à Malpertuis, et les messagers, très émus, revinrent à la Cour.

Ils s'agenouillèrent devant le Roi. Grimbert avait les yeux pleins de larmes, et ce fut Hubert qui prit la parole :

— Sire, dit-il, nous venons de Malpertuis. Renard est mort,

Digitized by Google

nous avons vu son nom écrit sur la pierre de sa tombe. Il est mort, que Dieu ait son âme ! Que le Saint-Esprit s'en occupe et l'emporte en Paradis — deux lieues plus loin que le Paradis !

Noble baissa la tête et dit tristement :

— J'ai perdu le meilleur de mes barons ! Pour le conserver j'aurais donné la moitié de mon royaume !

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

## PREMIÈRE PARTIE


Avant-Propos ..... 7
Prologue ..... 9
Comment Renard déroba les jambons d'Ysengrin ..... 15
Renard et le coq Noiret ..... 20
Renard et Chantecler ..... 28
Renard et le Corbeau ..... 34
Comment Renard déroba les poissons ..... 38
Comment Renard fit battre Primaut le frère d'Ysengrin ..... 41
Comment Renard fit Ysengrin moine ..... 44
Comment Renard fit pêcher les anguilles à Ysengrin ..... 48
Comment Renard aima trop la femme d'Ysengrin ..... 51
La messe de Primaut ..... 56
Comment Renard et Primaut vendirent les vêtements du Prêtre . 66
Renard et Primaut dans le lardier du vilain ..... 70
La mort de Primaut ..... 75
Renard et Ysengrin dans le puits ..... 80
Renard et la Mésange ..... 89
Renard, Tybert, le piège et l'andouille ..... 93
Tybert et les deux prêtres ..... 102
Tybert perd sa queue ..... 105
Comment Ysengrin battit Renard mais eut pitié de lui et ne le tua pas ..... 109
Renard et Frobert le grillon ..... 116
Renard et Ysengrin se donnent le baiser de paix ..... 119
Renard honnit dame Hersent à une porte de Malpertuis ..... 128


Digitized by Google

## DEUXIÈME PARTIE

Ysengrin porte plainte contre Renard à la Cour du Roi . . . . . 133
Renard refuse de prêter serment sur la dent de Saint Ronneau . . 144
La deuxième plainte d'Ysengrin contre Renard . . . . . 149
Chantecler demande justice pour la mort de dame Copée . . . . . 153
Renard, l'Ours et le miel . . . . . 157
Tybert va chercher Renard mais ne le ramène pas à la Cour . . . 162
Grimbert va chercher Renard et le ramène . . . . . 166
Renard condamné à être pendu. Il prend la Croix pour éviter de l'être . . . . . 170
Le siège de Malpertuis . . . . . 177
Le combat de Renard et d'Ysengrin . . . . . 185

## TROISIÈME PARTIE

Renard sort du couvent . . . . . 197
Renard teinturier . . . . . 199
Renard jongleur . . . . . 205
Comment Renard alla à Rome . . . . . 211
Renard dans le poulailler de la noire Abbaye . . . . . 219
Renard mange Pinçart le héron . . . . . 221
Comment Renard voulut manger son confesseur . . . . . 223
Renard et les milans . . . . . 229
Renard et Drouin le moineau . . . . . 232
Comment Renard se cacha parmi les peaux des autres goupils . . . 240
Renard et Rousseau l'écureuil . . . . . 250
Renard, l'Ours et le vilain Liétart . . . . . 253
Comment Renard regagna la faveur du Roi . . . . . 273
La partie d'échecs de Renard et d'Ysengrin . . . . . 275
Renard pend Ronneau . . . . . 287
Renard mire . . . . . 291
Renard empereur . . . . . 299
La mort de Renard . . . . . 312

Abbeville. — Imprimerie F. PAILLART.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NON
CIRCULATING

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06555 5396

Digitized by Google